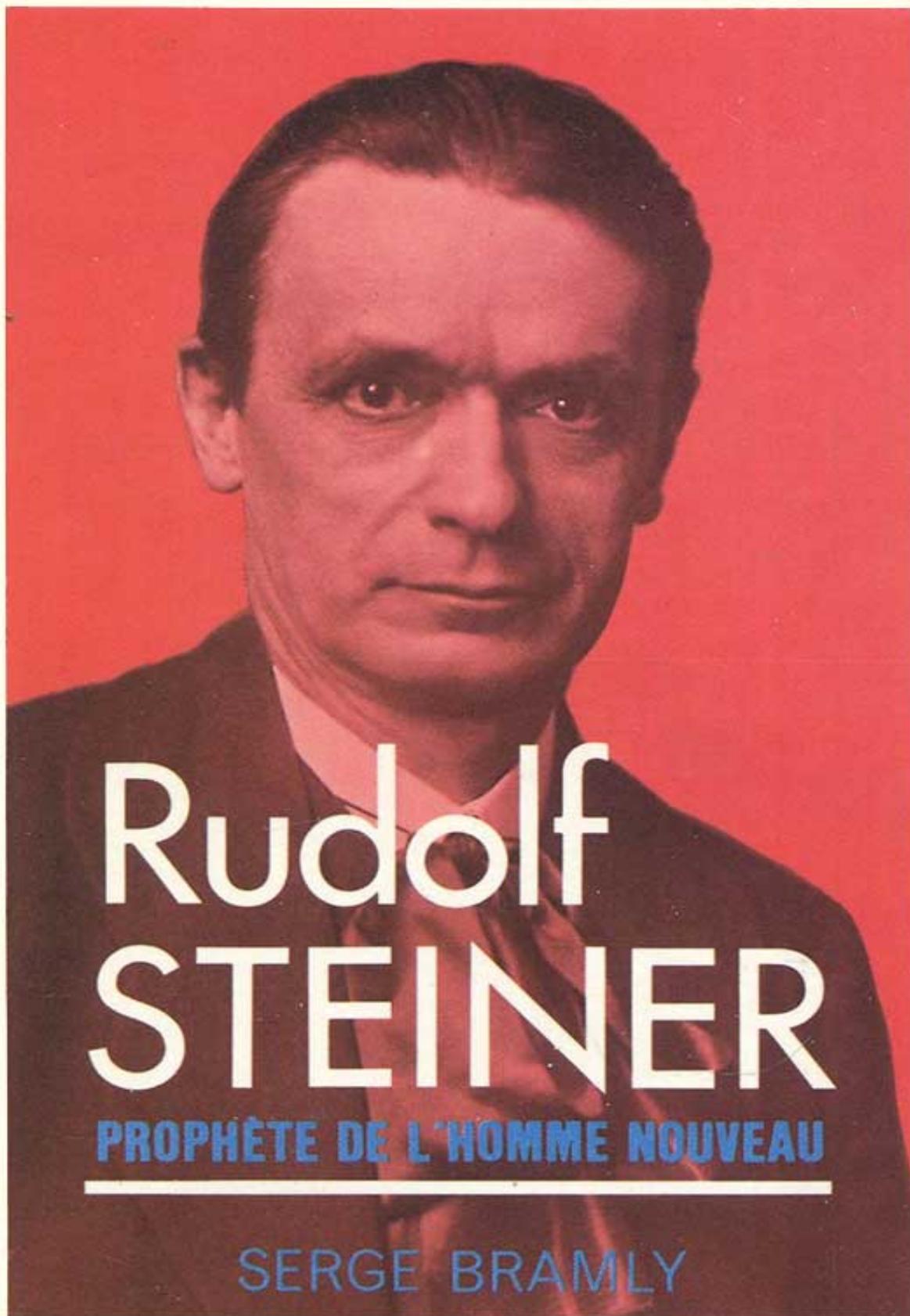


TRADITION · SPIRITUALITÉ



Rudolf
STEINER

PROPHÈTE DE L'HOMME NOUVEAU

SERGE BRAMLY

RETZ POCHE

SERGE BRAMLÉ

RUDOLF STEINER

PROPHÈTE
DE L'HOMME NOUVEAU

RETZ
POCHE

Photo de couverture : **Rudolf Steiner (1916).**

Copyright Philosophisch-Anthroposophischer
Verlag, Goetheanum, CH-4143 Dornach/Schweiz

Maquette de couverture : **Régis Macioszczyk**

© Retz, 1976

© Retz-poche, 1990

SOMMAIRE

Steiner, le prophète.

Du sensible au surnaturel.

L'autre monde.

Le mystère vivant.

Le "volcan" viennois.

La sagesse des simples.

Les "Rois Mages".

Goethe et le "Traité des Couleurs".

Haeckel, une énigme humaine.

Nietzsche, un lutteur contre son temps.

À propos de la "philosophie de la liberté".

De la théosophie à l'anthroposophie.

Steiner et le Christ.

La société allemande de théosophie.

La science et le principe vital.

Le cycle de Paris.

La rupture.

"Théosophie" et "initiation".

Autour de Goetheanum.

Le théâtre de l'âme.

Le chant des mouvements.

La maison johannique.

Au cœur de la tourmente.

L'évolution d'une pensée :

Steiner et la pédagogie.

Rayonnement.

La dernière épreuve.

Les graines de l'avenir.

La médecine anthroposophique.

Annexes

STEINER LE PROPHÈTE

Rudolf Steiner... pour les Français qui ne connaissent ni l'homme ni son œuvre, voici un nom qui chante à lui tout seul les belles sonorités de la poésie romantique allemande. Ou encore, pour celui qui cherche le secret des noms propres, le jeu de la sémantique lui fera voir une vocation bien prédestinée : « Steiner », l'homme de la pierre... sur laquelle se bâtirait tout un édifice que l'on pourrait facilement imaginer être celui d'une civilisation nouvelle : l'ère michaélique proposée, annoncée justement à la fois sur le plan pratique et spirituel par Rudolf Steiner, une ère de lumière divine et d'amour.

Mais, bien plus encore, un autre nom sur lequel réfléchir, qui pénètre peu à peu (et, semble-t-il, d'une façon exponentielle, mais nous y reviendrons) tous les milieux, un autre nom forgé par Rudolf Steiner lui-même : anthroposophie. Ce terme résume son œuvre, la multiplicité de ses recherches et de ses découvertes qui n'ont pas fini d'étonner les humains du XX^e siècle et qui sont toutes tendues vers un but unique. Ce but ? Donner aux générations présentes et futures une nouvelle sagesse (ou conscience) de l'homme, une connaissance totale de cet « anthropos ». Ajoutons au passage qu'il est bien significatif d'ailleurs qu'un membre de la nouvelle école d'anthropologie française, Louis-Vincent Thomas, ait proposé dans son ouvrage *Anthropologie de la mort* (Payot, 1975) ce même terme d'anthroposophie à la réflexion de nos contemporains comme aboutissement de ses travaux sur notre société « mortifère » (qui tue ou laisse mourir) : « Il est permis d'espérer qu'une démarche unitaire s'achèverait en une "anthroposophie", synthèse de l'art du bien-vivre et du bien-mourir. » C'est justement cette démarche unitaire qui constitue celle de l'anthroposophie de Rudolf Steiner : « L'anthroposophie, dit-il, est un chemin de connaissance qui veut réunir l'esprit dans l'homme à l'esprit dans l'univers. »

Qu'il nous soit permis de considérer que cette démarche commence avec la naissance de Rudolf Steiner en 1861. Rudolf Steiner est l'enfant d'un siècle qui n'est pas simplement celui d'Offenbach. Curieusement – mais les surréalistes nous ont appris que le hasard est objectif –, cette même année naquit l'unique enfant de Jules Verne, Michel. Rudolf Steiner aurait pu être le fils spirituel de Jules Verne : comme le grand romancier, il possède cette vision large des choses et des événements, cet esprit de synthèse et de prospective scientifiques. Néanmoins, tandis que Jules Verne, tout en se faisant le champion d'un nouveau monde meilleur et fraternel, reste sur un plan « horizontal », Rudolf Steiner ajoute, lui, une dimension « verticale » à cette prospective. L'anthroposophie steinerienne naît de cet ensemble de coordonnées : sciences technologiques et sciences spirituelles.

Cette naissance, presque contemporaine aussi du premier roman de Jules Verne (*Cinq semaines en ballon*), est entourée d'un climat particulier. Jamais les esprits des hommes, n'ont été aussi audacieux, mais, comme Jules Verne, ils fondent, pour imaginer un monde « extraordinaire et fraternel », tous leurs espoirs sur les grandes innovations techniques, les découvertes scientifiques qui alors voient le jour. Bien sûr, certains – à commencer par notre compagnon d'enfance, Jules Verne – redoutent la terrible tentation égoïste et matérialiste qui rôde dans l'aura même des dites innovations et découvertes. Lorsque le fléau de la balance penche trop d'un côté, il est certain que l'autre côté, bientôt, cherchera à peser de tout son poids, lui aussi. Or, c'est ce qui se produit. Le siècle de Rudolf Steiner est aussi celui qui voit, pour reprendre les termes du professeur Antoine Faivre, « l'orientalisme déferler sur l'Europe qui se familiarise avec les livres de l'Égypte et de l'Inde » ; c'est aussi celui de la philosophie allemande post-kantienne idéaliste, avec tout ce qu'elle peut comporter d'excès mystiques ou métaphysiques.

Unir la science à la religion

C'est un siècle de génies... On commence peut-être à peine à comprendre, avec le recul nécessaire à l'objectivité, la portée de leur

œuvre sur nos structures mentales actuelles. Le plus méconnu d'entre eux, Rudolf Steiner, est peut-être celui qui les surpasse. Pour n'en citer que quelques-uns, pensons à Flammarion qui se passionne pour l'apparition de la vie sur notre planète et sur les autres planètes de notre système solaire ; à Freud grâce à qui, indirectement, l'homme retrouve son unité psychosomatique sans toutefois en comprendre le sens ; à Marx qui, bien qu'on l'ignore généralement, écrit un texte magnifique sur le sens de la liberté « cosmique » (immédiatement après ses poèmes *Chants sauvages*, où je sens personnellement un style de pensée parfaitement gnostique : « De même que, dans le système planétaire, chaque planète ne tourne autour du Soleil qu'en tournant sur elle-même, de même, dans le système de la liberté, chacun des mondes gravite autour du soleil central de la liberté qu'en tournant sur lui-même... » Sans oublier Maxwell (auteur de la théorie électromagnétique de la lumière), les Curie, Edison, Hertz et tant d'autres à qui nous devons aujourd'hui non seulement notre petit confort quotidien, mais le fait de savoir qu'il existe dans l'univers d'autres dimensions mesurables scientifiquement, mais qui ne sont pas « visibles » par notre œil physique.

Rudolf Steiner est certainement le seul, parmi tous ces génies de l'époque, qui ait pressenti l'urgence de réconcilier chez l'homme les impulsions spirituelles et les connaissances scientifiques. En ce sens, il nous apparaît clairement comme le précurseur d'une gnose tout à fait moderne. Ainsi que l'explique l'auteur de cet ouvrage, le père de l'anthroposophie avait une mission : « Unir la science à la religion. » Trouver un équilibre entre les deux était certainement le plus difficile. Aussi, pour les matérialistes comme pour les « spéculatifs », Rudolf Steiner sera-t-il considéré comme un hérétique. Mais l'hérétique n'est-il pas justement « celui qui choisit » ? Tout en critiquant le matérialisme (et, à travers lui, certaines tendances du marxisme), il est cependant le pionnier qui ose affirmer que la pensée est une réalité expérimentale (théorie qui constitue à présent la base des recherches de savants marxistes aussi bien chinois que soviétiques). Et cela lui permet, dans la même foulée, de critiquer la

philosophie de Kant qui ne voit dans la pensée qu'un objet de spéculation. Bien entendu, naviguer ainsi en solitaire lui valut non seulement des incompréhensions, mais de solides inimitiés qui se perpétuent encore de nos jours. C'est ainsi qu'un livre récent écrit par un journaliste français affirme que Hitler aurait été « instruit » par Rudolf Steiner ! Si les articles et les reportages de ce journaliste sont de la qualité de cette information, quel dommage ! Rudolf Steiner a quitté Vienne en 1891, alors que Hitler avait deux ans ! Cela pour nous inviter au passage à méditer sur les inepties qui ont, de tout temps, été écrites sur les hérétiques et, plus particulièrement, sur les cathares dans le magnifique pays desquels j'écris en ce moment. Donc, la pensée de Rudolf Steiner a réussi à éviter deux écueils : le matérialisme et la pensée purement spéculative. Ces deux écueils étant situés, il nous est plus facile de nous rendre compte de la modernité, de l'actualité de l'anthroposophie. Elle nous propose une symbiose de la science et de la religion. Mais elle n'est pas que théorie, elle est aussi pratique.

En effet, philosophe et poète à ses heures, Rudolf Steiner est aussi un scientifique. Nourri des travaux scientifiques de Goethe dont il a été chargé de faire une étude détaillée, c'est un « savant » qui introduit avant la lettre, dans sa démarche, les lois de la sémantique générale (cette dernière sera « inventée » par Korzybski en 1924-1925). Lorsque Rudolf Steiner publie le *Traité des couleurs* de Goethe, il achève ses études de mathématiques et de physique à Vienne et, comme le souligne Paul-Henri Bideau dans la préface de l'édition française, le jeune Steiner est le premier à démontrer l'originalité de Goethe par rapport à tous ses prédécesseurs et à en tirer les principes qui présideront par la suite à son anthroposophie : la physique, tout comme les autres domaines scientifiques, ne doit pas seulement tenir compte de critères quantitatifs, elle doit aussi étudier les phénomènes qualitatifs. Cette idée, cette notion est capitale pour qui veut pénétrer dans le royaume de l'anthroposophie.

Une solution pour un monde qui se cherche

Rudolf Steiner est tout ce que pourrait être un parfait humaniste de l'an 2000. Il s'intéresse à tout. Il innove dans tous les domaines. Il est à la fois géomètre, architecte, metteur en scène, pédagogue... Aucune branche du savoir humain qu'il n'explore et n'enrichisse de nouvelles propositions, y compris la biologie. Mourant quatorze années avant la guerre de 1939, il prévoit les temps où l'humanité domestiquera les forces de la « sous-nature », l'électricité et la radioactivité, par exemple, auxquelles il lui faudra prendre garde pour ne pas en devenir victime. Tout comme Aldous Huxley, il prévoit notre « meilleur des mondes », mais, plus optimiste que ce dernier, il lui offre une chance de ne pas devenir le point final de l'humanité. Il prévoit ce point de rupture, cette crise de civilisation qui amène la fin d'un monde, mais il propose de préparer, d'ores et déjà, les temps nouveaux... ceux pour qui la science anthroposophique sera une source de connaissance, d'harmonie, de joie de vivre et de beauté.

Mais d'où lui vient cette idée mère, cette capacité de synthèse entre l'esprit et le sensible (ou mieux, le suprasensible) qui l'anima jusqu'à son dernier souffle ?

Cette idée mère semble, elle aussi, présider à sa naissance et veiller sur toute son enfance. Rudolf Steiner naît entre deux mondes : ceux-là mêmes entre lesquels nous ne voyons souvent qu'une insoluble contradiction. Très tôt, le destin ou son « essence » (Gurdjieff disait que les hommes sans essence n'ont pas de destin !) lui permet de ne pas y voir antagonisme, mais, bien au contraire, complémentarité, dialectique et mouvement, possibilité d'harmonie et de développement pour l'humain. C'est sans doute parce qu'il naît entre une « nature libre et vierge » et l'« univers rigoureux et scientifique des chemins de fer » qu'il a appris très vite et pour ainsi dire, naturellement, à ne pas y voir ces contradictions que nous n'arrivons à résoudre que péniblement aujourd'hui.

Modestement, les anthroposophes poursuivent l'œuvre entamée par Rudolf Steiner. Sans grand tapage, lentement mais sûrement et vaillamment. D'ailleurs, ces grands mouvements ne sauraient les prendre au dépourvu. Écoutons l'un d'entre eux, Pierre Morizot, qui,

dans un article publié en 1953 (revue *Triades*, t. I, n° 3), écrivait à propos de la tripartition sociale (séparation des trois pouvoirs : politique, économie et religion, dans l'organisation des États) préconisée par « le maître » : « Celui-ci [Steiner] considérait qu'aux environs de 1940 se ferait jour dans l'humanité occidentale des impulsions de natures diverses, mais assez puissantes pour s'imposer, qui conduiraient lentement à l'adoption des structures qu'il envisagea... Il estimait qu'autour de 1960-1970 les impulsions dont il percevait la présence dans le monde seraient assez fortes et qu'auraient mûri les idées qu'elles avaient suscitées pour donner des résultats importants et amener des modifications essentielles dans les structures sociales. Toutefois, il craignait que, si les courants historiques venaient empêcher l'évolution et le mûrissement de ces idées, celles-ci ne finissent tout de même par s'imposer, mais alors dans le chaos et à travers des révolutions et des cataclysmes. »

La grande force de l'anthroposophie consiste en ce qu'elle a prévu avant tout autre mouvement politique, économique ou spiritualiste cette ère scientifique où l'homme parviendrait à avoir cette « pensée nexialiste » dont nous parle Blumroch l'Admirable dans le *Déjeuner du surhomme* (Gallimard, 1976) le livre de Louis Pauwels. Comment pense ce surhomme à venir et qui ressemble comme un frère jumeau à Rudolf Steiner ? « Il pensera toujours au croisement de nos valeurs... Pour une seule opération de l'esprit, il court-circuitera, par exemple, des éléments de la tradition chinoise, des mathématiques, de l'économie, de l'astronomie, de l'écologie, de l'histoire et de l'humour... Nexialiste. Qui fait des nœuds. » Certes, Rudolf Steiner ne fait pas trop de nœuds avec la pensée chinoise, car, avec une certaine sagesse, il a dû penser que l'homme occidental possédait ses propres traditions où puiser (mais les grandes traditions ne puisent-elles pas toutes à une seule et même source : la vie ?). Certes, on pourrait lui reprocher de ne pas avoir mis l'humour en vedette dans ses multiples conférences. Mais, mieux que l'humour (que je considère personnellement comme l'un des meilleurs systèmes d'autodéfense mais, quand même, réponse combative !), il s'est évertué à poser les fondements d'une joie de vivre retrouvée, d'un

« bonheur d'être » et non pas d'avoir, comme nous le propose cette civilisation en déconfiture.

Ainsi, il n'existe pas un seul domaine qui ne puisse trouver dans l'anthroposophie une réponse méthodique aux questions que tous, de plus en plus nombreux, nous nous posons actuellement.

De l'agriculture à la médecine

Pour rester tout d'abord sur le terrain de ces divers groupes spiritualistes, écologiques ou autres qui manifestent tous un désir de changement profond de cette société qui les a engendrés, examinons avec Paul Coroze (*Rudolf Steiner et la tripartition sociale*, Triades, 1968), ce que propose Rudolf Steiner : « Pour obtenir quelque changement dans un état social, ce ne sont pas les institutions qu'il faut transformer. On n'aboutit ainsi qu'à des résultats arbitraires ou décevants. Pour obtenir un tel changement, il faut créer de nouveaux liens sociaux. » Mais comment ? En orientant nos efforts vers trois directions (indiquées clairement par l'actualité politique et sociale présente mais qui agit, dirait-on, « à tâtons ») : « La nécessité d'apporter certaines restrictions au pouvoir politique ; le besoin urgent de créer un ordre culturel autonome ; enfin, le fait qu'une vie sociale saine comporte le concours de plusieurs organismes harmonisés entre les trois fonctions : culturelle, politique et économique. » Lorsqu'on réfléchit sur l'impasse à laquelle aboutit tout aussi bien la société capitaliste occidentale que la société socialiste de type soviétique, c'est-à-dire cette nouvelle forme de dictature qu'est la dictature étatique, on ne peut qu'être attiré par ce que préconisait Rudolf Steiner. Ainsi que l'exprime clairement Paul Coroze : « L'ordre spirituel-culturel... fait l'équilibre et contrepoids au politique et à l'économique, comme dans chaque individu l'équilibre de l'être entier n'est pleinement acquis que si les besoins spirituels sont satisfaits aussi bien que le besoin de sécurité et le besoin de se nourrir. »

Voyons de plus près si l'actualité de cette idéologie steinerienne correspond effectivement à une pratique satisfaisant nos besoins.

Tout groupe humain doit, pour assurer sa survie, organiser trois domaines en priorité :

- celui de la nourriture (agriculture, élevage, diététique) ;
- celui de la transmission du savoir et de l'expérience du groupe (pédagogie) ;
- celui-là même qui assure la survie (une médecine préventive et d'intervention).

Ces trois domaines fondamentaux ont été explorés par Rudolf Steiner. Si quelques esprits critiquent ce « retour à la terre » et aux méthodes naturelles, qu'ils sachent bien qu'il n'est pas de méthode plus scientifique, pour l'instant, que l'agriculture « biodynamique » telle qu'elle fut définie par Rudolf Steiner, grâce à qui Ehrenfried Pfeiffer (décédé en 1961) découvrit et mit au point la « méthode des cristallisations sensibles », qui permet de mettre en évidence les forces de vie ou les forces formatrices qui se trouvent notamment dans les aliments. C'est cette méthode qui permet en même temps aux anthroposophes de mettre en évidence (par une image de cristallisation dépendant des rythmes nycthéméraux et saisonniers) toute l'importance que l'on doit attacher à la culture des végétaux en évitant au sol, sur lequel le végétal prend vie, toute pollution chimique pour qu'il conserve ses vertus alimentaires et thérapeutiques. Bien entendu, cette méthode ne se limite pas à un vœu pieux, car Rudolf Steiner et le docteur Pfeiffer ont élaboré sur cette base une méthode d'agriculture dite « biodynamique » qui est considérée comme une véritable homéopathie de la terre. Cette méthode tient compte des grands rythmes cosmiques : rythme sidéral de la Lune, rotation diurne de la Terre, mise en relation des quatre éléments, eau, terre, air-lumière, chaleur, avec l'effet type des planètes leur correspondant, positions planétaires dans le zodiaque, etc., ce qui débouche sur une pensée agricole « nexialiste », fondée sur les liens de l'astronomie, de la tradition astrologique et de l'art de l'agriculture. Elle obéit également à une rotation scrupuleuse des cultures, de façon à ne pas épuiser un terrain. Enfin, elle nourrit ce

terrain de compost biologique et le soigne selon la fameuse loi d'analogie si chère à l'homéopathie. Par exemple, « en cas d'invasion par des courtilières », nous conseille Maria Thun dans un petit fascicule distribué aux membres du Mouvement de culture biodynamique, « brûler quelques courtilières quand le Soleil est dans le Taureau et la Lune dans le Scorpion ; triturer la cendre pendant une heure et l'introduire dans les terriers {1} ». Comme les abonnés de la revue *Triades*, le nombre des membres de ce mouvement de culture biodynamique ne cesse de croître, vérifiant ainsi presque au jour le jour cette prise de conscience qui se dessine parmi les agriculteurs. En témoignent mes voisins viticulteurs occitans qui commencent à comprendre pourquoi les cyprès de leurs haies (lorsqu'elles existent encore, ces petites citadelles qui réussissent à maintenir une certaine humidité grâce au microclimat qu'elles suscitent) jaunissent puis dépérissent à la lisière de leurs champs saturés d'herbicides...

Il en est de même pour l'art de l'élevage. Je me rappelle quel fut notre amusement lorsque, au cours d'un séjour dans le domaine de l'Ormoy, où sont appliquées les méthodes anthroposophiques sur les végétaux et les animaux, nous avons ainsi été prévenus : « Ce n'est pas que nous voulions vous restreindre par avarice, mais ici notre viande, notre lait, nos légumes sont si riches que mieux vaut, les premiers jours, ne pas trop manger. Votre organisme de citadins ne supporterait pas tant de vitalité dans la nourriture que nous offrons... » Nous avons pu vérifier, mon mari, nos enfants et moi, à quel point il était effectivement plus agréable de se nourrir en qualité plutôt qu'en quantité. Notre bref séjour à l'Ormoy fut vraiment « dynamisant »... à tout point de vue !

Cependant, pour les anthroposophes, « l'alimentation ne peut que nous aider à atteindre un certain stade de développement ; elle ne pourra jamais remplacer le travail spirituel intérieur. L'homme d'aujourd'hui doit pouvoir – quand cela s'avère nécessaire – tout digérer et tout transformer en forces. Celui qui veut généraliser une certaine façon de se nourrir, parce qu'elle s'est révélée efficace dans des circonstances difficiles, n'est certainement pas pour son

entourage une source de joie. » Cela ne les empêche pas de prôner une certaine diététique, à des fins thérapeutiques le plus souvent mais qui, rappelons-le, visent aussi à soigner l'homme « spirituel ». Ainsi la viande est-elle considérée comme une nourriture chargée de toute la lourdeur terrestre et, par conséquent, exaltant les affects et les passions en enchaînant l'homme à la terre.

Qu'en est-il du domaine de la transmission du savoir et de l'expérience aux jeunes générations... c'est-à-dire de la pédagogie ? Il en est de la pédagogie comme de l'agriculture. L'anthroposophie s'attache à respecter les grands rythmes de l'évolution chez l'être humain. Écoutons le beau langage de Rudolf Steiner : comme dans la plus pure poésie, son art consiste à « nouer » biologie, pédagogie et science du développement psychospirituel : « Vous ne vous étonnerez donc pas si, au moment où la tête – au changement de dentition – parvient au terme de son développement physique, soit à l'âge de sept ans environ, la possibilité lui est offerte d'armer d'une sorte de squelette la tête psychique que le larynx cherche à réaliser... La faculté d'apprendre à lire et à écrire témoigne d'une "dentition de l'âme" pendant les premières années scolaires. » Les pédagogues qui suivent les principes de l'éducation anthroposophique veillent donc à ne pas perturber le développement des enfants qui leur sont confiés, pas plus sur le plan du développement biologique que sur celui du développement psychospirituel et intellectuel, car tout écart aurait des retentissements sur l'« ensemble enfant ».

Rudolf Steiner a également beaucoup insisté sur la formation continue du maître : « Le pédagogue doit comprendre le temps où il vit, car il doit comprendre les enfants que ce temps lui confie pour qu'il les élève » ; ou encore, ce qui est bien plus explicite : « À l'époque présente, une erreur fréquente consiste non pas à faire absorber à l'être humain en croissance un excès de connaissances, mais à lui en transmettre qui n'ont pas prise sur la vie. Celui qui croit pouvoir former la volonté sans acquérir la compréhension de ce qui la stimule est le jouet d'une illusion. Y voir clair sur ce point est le devoir du pédagogue moderne. Et, pour y voir clair, il faut disposer d'une connaissance de l'être humain *total* qui soit puisée à la vie

{2}. » Rudolf Steiner a écrit ces lignes en 1919, peu de temps avant l'ouverture de la première école Waldorf. De telles paroles sont toujours d'actualité !

Henriette Bideau nous résume parfaitement quel est le plan scolaire d'une école steinerienne : « Dans de telles institutions, ce qui importe avant tout, c'est tout ce qui contribue à l'"hygiène" scolaire, c'est-à-dire une répartition des activités qui réponde, en raison de leurs effets et de leurs interférences, aux besoins profonds des écoliers. L'avantage d'une école Rudolf Steiner est ici une croissance lente, organique, poursuivie à pied d'œuvre sans être déterminée autour d'un tapis vert, et libérée de toute obédience à des autorités plus ou moins lointaines. » L'enseignement qui est ainsi préconisé et, maintenant, appliqué couramment dans plus d'une centaine d'écoles disséminées en Europe, en Amérique et même en Afrique, insiste beaucoup sur cette notion de rythmes, de cycles qui sont vécus par l'homme total, même et surtout lorsqu'il est encore enfant. Ainsi, l'eurythmie sera pratiquée dans l'après-midi pour que ses effets agissent pendant le sommeil de l'enfant. Qu'est-ce que l'eurythmie ? Ce livre vous racontera aussi cette naissance, mais rappelons ici que c'est « une discipline d'enseignement pratiquée (aussi) à tous les niveaux de la scolarité, de la première classe à la terminale... La très grande activité gestuelle du tout petit enfant (poursuit Hélène Oppert qui enseigne l'eurythmie en France), maîtrisée, contrôlée par l'emprise grandissante des facultés conscientes, se métamorphose, avec l'apparition de la station verticale, en mouvement du larynx, porteur de langage articulé. Le langage serait donc un geste du corps tout entier dont nous aurions perdu conscience. Retrouver ces gestes du son, suivre leur transformation à travers les différents plans de l'être : physique, psychique, spirituel, voilà la tâche que se propose l'eurythmie... (qui) est, de ce fait, un facteur d'éducation et de rééducation hors du commun. »

L'eurythmie fait aussi partie du système médical anthroposophique. Le lecteur voudra bien se reporter à la postface du docteur Dominique Rueff pour découvrir un panorama de ce

troisième domaine, fondamental dans la survie de tout groupement humain.

La vie de Steiner : un enseignement

Les différents domaines auxquels peut s'appliquer la théorie anthroposophique sont aussi multiples que les diverses activités humaines. Pour retracer le cheminement d'une telle pensée « nexialiste », il nous faudrait parler de l'architecture où, par exemple, l'anthroposophie tente de bannir ces ouvertures, portes et fenêtres, à angle droit rigide et agressif, auxquelles nous condamnons nos actuelles termitières de béton et d'acier. Il nous faudrait parler de tout l'apport de Rudolf Steiner à l'art, que ce soit la peinture, le théâtre, l'art du vitrail ou la sculpture. Le but d'une préface n'étant que de donner au lecteur l'envie d'absorber un livre tout entier, puis les ouvrages de Rudolf Steiner, nous ne pouvons que lui dire : ami, écoute bien cette vie qui t'est contée dans les pages qui suivent. Cette vie de Rudolf Steiner est, à elle seule, tout un enseignement riche et fécond, car il a su, mieux que quiconque à notre époque de désarroi généralisé, renouer pour nous ces grands liens éternels qui existent entre la vie sur terre et la vie cosmique.

Certes, ce fut une vie difficile, mais bien remplie d'espoirs et de joies, comme l'est l'anthroposophie. L'aventure anthroposophique n'est pas faite pour les paresseux. Elle nous demande un effort : celui de bien vouloir élargir notre vision, de retrousser nos manches, d'aiguiser nos esprits, de dilater nos cœurs et nos âmes, pour léguer à nos enfants et à nos petits-enfants une planète qui ne soit plus un immense terrain vague, mais le terrain vert et fécond sur lequel vivront ceux que l'on pourrait nommer d'ores et déjà les navigateurs de la vie !

Claudine Brelet-Rueff

DU SENSIBLE AU SURNATUREL

L'AUTRE MONDE

Rudolf Steiner a toujours porté en lui ces vérités auxquelles des années de travail donneront leur étoffe, leur poids, leur démonstration. Il reconnaît avoir eu, dès l'enfance, certaines certitudes qu'il s'efforcera par la suite de vérifier, de développer, de communiquer.

Le visiteur d'un monde « unique »

Cette intuition qui est le point de départ de son œuvre, Steiner la retrouve jusque dans sa plus tendre enfance, dans la solitude des bois où il aimait jouer, dans ses premiers rapports avec une flore et une faune qui sont comme un trait d'union entre le sensible et le surnaturel.

Steiner sait à peine lire et écrire qu'il a déjà dissocié le monde en deux parties : celle qui est accessible à tous les hommes, et celle dont il se sent l'unique visiteur. Il promène son regard d'enfant sur un monde plein de splendeurs qu'il aimerait partager ; mais on le raille, le moque ou le réprimande ; ses parents, son entourage, ses compagnons de jeu sont insensibles ou aveugles à ses visions, il doit les garder pour lui ; il ne les étouffe pas ; au contraire, il attend le jour où il saura les communiquer. À force de fréquentation, il en vient petit à petit à converser plus aisément avec les êtres, les éléments, les esprits qui peuplent ses visions, qu'avec les personnes qui l'entourent. À leur trouver plus de chaleur qu'à ce qu'on nomme couramment « réalité matérielle ». Il écrit : « Le monde du dedans est plus vrai que le monde du dehors. » Il préfère leur compagnie à toute autre, il se perd sans doute des heures durant dans leur contemplation. Il se plaît et mûrit, se forme à leur contact.

Cette initiation naturelle, capitale pour son œuvre sinon sa vie, est sans doute l'héritage d'une jeunesse passée au sein d'un environnement préservé, à peine modifié par la main de l'homme. Une jeunesse tissée d'errances solitaires et heureuses à travers des collines boisées ou le long de chemins abrupts. Steiner reconnaît volontiers l'importante influence qu'eut sur lui la vie rurale qu'il mena jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Plus tard, contraint à une existence urbaine, il se souviendra avec nostalgie de cette période, de son « paradis perdu ».

Des paysages de son enfance, Steiner gardera toute sa vie des souvenirs vivaces. Leurs caractéristiques particulières semblent même l'avoir marqué au plus haut point. Ces paysages, tous étrangement semblables entre eux, plus majestueux ou plus souriants, défilent, à peine différents, tout au long de sa jeunesse. On reconnaît invariablement la même présence obscure de la forêt, les sommets qui, l'hiver, se couvrent de neige : cimes grandioses de la Basse-Autriche ou hauteurs arrondies de la frontière austro-hongroise. Steiner se décrit, lui-même, cueillant des mûres ou des fraises sauvages ou gravissant le sentier étroit qui conduit à une petite chapelle. On devine la curiosité pour une végétation dans laquelle il aime à se perdre, ses libres contacts avec les paysans du village, qui l'initient aux vendanges comme aux secrets des simples, et surtout le rythme lent des journées, presque archaïque, encore plein de survivances de coutumes ancestrales.

Les deux pôles : la nature et la technique

Dans les petits villages de l'Autriche, au temps de François-Joseph, la gare est non seulement le lien avec les grandes villes, mais le bastion le plus avancé du progrès. Or, le père de Rudolf Steiner, ex-garde-chasse du comte Hoyos, est télégraphiste des chemins de fer : fonctionnaire public, il habite avec sa famille les différentes gares où il est nommé. Steiner raconte son attraction pour ces deux pôles extrêmes : la nature libre et vierge, et l'univers rigoureux et scientifique des chemins de fer.

À Pottschach, par exemple, où il vit jusqu'à l'âge de huit ans, les sommets sombres des montagnes aux arêtes dures émergent brutalement d'un flot de verdure continu. La petite gare où vit la famille Steiner est perdue au milieu de ces immensités montagneuses et boisées. Steiner se souvient : « Ces influences s'efforçaient d'obscurcir l'attrait de mon âme enfantine pour le charme et la générosité du paysage où s'enfuyaient dans le lointain les trains soumis aux lois de la mécanique... » Steiner bénéficiera des qualités de ces deux pôles. Il se décrit lui-même comme un contemplatif, bien sûr, mais aussi comme un garçon fort au sens pratique. On reconnaît, d'un côté, le vertige de la forêt obscure et, de l'autre, l'univers ordonné et technique d'une petite gare de province. De même, sa démarche sera double : son âme est « pleine de questions indécises sur la vie et le monde », mais c'est dans le concret, l'expérience quotidienne et directe, la démonstration rigoureuse, logique, que se trouvent espoirs et réponses.

La lumière de l'« autre monde »

Si une rigueur à caractère presque scientifique put s'appliquer à la description d'une vie toute spirituelle, cela est sans doute dû à la forme particulière de ses visions. On a écrit que Rudolf Steiner avait inauguré une nouvelle forme de « ravissement ». À vrai dire, il s'est toujours moins agi d'extase que de « contemplation lumineuse ».

À l'encontre des mystiques (qu'il s'est toujours défendu d'être), Steiner ne connaît pas le contact d'entités divines, toujours plus ou moins anthropomorphes, anges ou démons, mais, au contraire, celui beaucoup plus abstrait de formes lumineuses, pénétrantes et qui émanent de l'esprit.

Au premier plan de ces formes, il faut citer les « idées », qui vivent, sont chaleureuses, communiquent. Elles ne sont pas le simple produit de la pensée humaine, mais issues d'un « monde supérieur ». Steiner en parle ainsi : « Je me disais : les objets et les événements que les sens perçoivent se situent dans l'espace. Mais de même que cet espace est en dehors de l'homme, il y a, au-dedans de lui, une sorte d'enclos psychique, un théâtre d'événements spirituels que

peuplent les entités de l'esprit. Je pouvais considérer la pensée non comme des images, des choses créées par l'homme, mais comme des révélations d'un monde spirituel sur cette scène psychique. »

C'est ainsi qu'il en vient à distinguer « les choses et les êtres que l'on voit de ceux que l'on ne voit pas ». Les deux catégories sont aussi réelles l'une que l'autre, simplement l'une est tangible et l'autre non. Il leur accorde simultanément la même valeur, et même une certaine complémentarité. Il avoue : « J'aurais senti le monde sensible qui m'entoure comme des ténèbres immatérielles s'il n'avait reçu de lumière de l'autre monde. »

Car si Steiner, enfant, vit avec une telle intensité son « existence spirituelle », il souffre sans doute de ses rapports avec les hommes. Non pas que ces rapports soient mauvais, bien au contraire, mais, à ses yeux, toujours malheureusement incomplets. Sa famille elle-même lui est singulièrement étrangère. Son frère et sa sœur, tous les deux plus jeunes que lui, sont à peine mentionnés dans son *Autobiographie*. Il ne semble pas qu'il leur ait été très lié. Il avoue par contre, à plusieurs reprises : « Notre entourage familial, auquel je ne portais que peu d'intérêt... », et surtout : « J'étais un étranger dans la maison de mes parents... »

Steiner ne semble pas plus avoir été très marqué par sa mère, une femme modeste, sans doute effacée, dont la vie fut tout entière consacrée à son foyer. Il explique : « Les difficultés de l'existence empêchèrent ma mère de s'occuper d'autre chose que de son ménage. » La famille n'est pas riche, au contraire, et la table se limite le plus souvent au strict minimum. Sa situation financière est « une lutte perpétuelle contre le manque d'argent dû au maigre traitement des petits employés du chemin de fer ». Steiner, lui-même, commencera de gagner sa vie dès l'âge de quinze ans.

Les rapports entre Steiner et son père

Monsieur Steiner père se définit lui-même comme un « libre penseur ». Bien qu'il ait commencé sa vie au service des moines de l'ordre des Prémontrés du couvent de Geras, sa ville natale, et qu'il leur doive, en fait, la majeure partie de son instruction, il professe un

évident mépris pour les choses de l'Église. Il a fait baptiser ses enfants, bien sûr, mais comme on obéit à une coutume ancienne et dérisoire. À la fin de sa vie seulement, lorsqu'il prend sa retraite, redevient-il un « homme pieux », et Steiner confesse avec regret : « Mais j'avais déjà quitté depuis longtemps la maison de mes parents. »

Il n'y aura jamais de heurt entre son père et lui, mais une sorte d'incompréhension mutuelle. Dans la manière dont il le décrit, on sent déjà la contradiction : « Un homme foncièrement bienveillant, *mais* d'un tempérament passionné. Il faisait son service par devoir et non par amour. » On devine un respect conventionnel et distant derrière lequel perce comme un reproche : « Sa vie n'avait aucun éclat, elle se déroulait terne et monotone. »

Le père nourrit pourtant de grandes ambitions pour son fils. Il espère le voir un jour obtenir un emploi stable dans les chemins de fer. Il encourage de son mieux ses activités scolaires. À l'occasion, il lui enseigne lui-même la lecture ou l'écriture. Il laisse sa curiosité d'enfant jouer avec tout ce que la gare peut avoir de fascinant, et c'est ainsi que Steiner apprend tout naturellement à manier le télégraphe ou l'aiguillage, ainsi que les principes de l'électricité.

De grandes choses à découvrir

Des religieux surtout excitent son intérêt – sans doute parce qu'ils sont l'élite intellectuelle de ces régions. Il croise souvent dans ses promenades les moines d'un couvent de rédemptoristes. Il écrit : « Je me rappelle combien j'aurais été heureux s'ils m'avaient parlé. Mais ils ne le firent jamais. Et je ne gardais de ces rencontres qu'une impression solennelle ou imprécise, qui persistait longtemps en moi. J'avais neuf ans quand l'idée s'implanta en moi que de grandes choses que j'avais à découvrir se rattachaient à la mission des moines. »

Le curé du village compte aussi parmi les personnes qui l'impressionnent beaucoup. Steiner en parle comme de l'homme le plus remarquable qu'il lui ait été donné de rencontrer dans son

enfance. Patriote hongrois convaincu, il écrit en langue magyare des articles pour le salut de l'Église et de la Hongrie. Comme il aide à l'enseignement, il montre et explique un jour aux enfants de l'école un schéma du système solaire selon Copernic. Steiner a dix ans ; il écrit encore incorrectement, mais le mouvement des étoiles, la révolution des saisons, le mécanisme des éclipses le « remplissent de joie ».

Il y a enfin un médecin de la ville voisine qui lui parle pour la première fois de littérature allemande. Tout en se promenant avec l'enfant, il évoque Goethe et Schiller. Il récite des textes, « non en professeur, mais en amateur enthousiaste ».

Steiner, qui se sent naturellement attiré par tout ce qui touche à la religion, souffre sans doute en secret des opinions anticléricales de son père. L'Église lui apparaît comme une « institution merveilleuse ». Comme tous ses camarades, il est enfant de chœur et, même si son catéchisme n'est pas très avancé, il prend un grand plaisir à l'office : « La célébration du culte et la solennité de la musique avaient fortement posé devant mon esprit les énigmes de l'existence », écrit-il. Peut-être aimerait-il pousser plus loin l'expérience religieuse. Mais son père l'en dispense.

Et c'est là la nouveauté : seule l'histoire hongroise est mentionnée à l'école et la famille de Steiner a bien d'autres préoccupations...

LE MYSTÈRE VIVANT

Si Steiner est trop plein de questions sur le monde pour se préoccuper de son avenir, ses parents, en revanche, hésitent sur la voie à lui faire suivre. Des études représentent un sacrifice financier évident, mais tous les espoirs sont placés en cet écolier brillant. En fin de compte, un poste d'ingénieur des chemins de fer apparaît comme une situation enviable : Rudolf Steiner sera inscrit à l'École pratique de Wiener-Neustadt, un collège technique.

Le savoir au secours de la solitude

Wiener-Neustadt est une petite ville industrielle située à quelques kilomètres de Neudörfl. Le matin, Rudolf s'y rend en train, mais presque tous les soirs il rentre chez lui à pied. Le fleuve qui sépare les deux villes, la Leitha, forme la limite de la Cisleithanie. L'écolier est donc contraint de passer deux fois par jour la frontière qui sépare l'Autriche de la Hongrie. En hiver, le chemin est couvert de neige. Chargé de livres, il marche pendant des heures pour regagner Neudörfl.

Wiener-Neustadt l'inquiète. Ces maisons serrées les unes contre les autres ne cessent de l'impressionner. Il est, les premiers temps, désorienté par les rues pavées et sombres. Il a du mal à suivre tous les cours. Il n'a que onze ans et se sent un peu perdu. Mais rapidement la possibilité d'accéder aux connaissances dont il a un véritable besoin lui fait surmonter ces épreuves. Il devient un élève modèle. Ses professeurs sont étonnés par ses possibilités. Et petit à petit, il en vient à ne plus se contenter de l'enseignement technique : dans des conditions surprenantes, il accumule tout le savoir qui est à sa portée. Les mathématiques et la physique, en particulier, le passionnent. Elles représentent pour lui la possibilité « d'une ordonnance parfaite et d'une grande clarté de la pensée ». Il avoue « s'enivrer de géométrie ». Il découvre tout seul le calcul différentiel et intégral...

Un jour – il a quatorze ans –, il trouve dans une librairie une édition bon marché de la *Critique de la raison pure*, de Kant. Sans autre guide que son propre sens critique, il entreprend l'étude de l'œuvre. Comme il ne dispose pas d'assez de temps pour la lecture, il détache les pages du livre qu'il intercale une à une dans son manuel d'histoire et se cultive ainsi durant les cours.

Ce qu'il lit de Kant s'accorde mal à ses propres convictions. L'œuvre l'intéresse parce qu'elle lui donne des bases, de solides points d'appui pour la réflexion philosophique. Mais, écrit-il, « une réalité qui reste en dehors de la pensée et ne parvient pas à être autre chose qu'un objet pour la réflexion me paraissait absolument inconcevable ». Il avouera plus tard n'avoir finalement trouvé en Kant qu'un « désert pour sa vision ». « La pensée, écrit-il, est une

force capable de pénétrer au cœur de toute chose [...]. Et tout ce qu'il y a au fond des choses se trouve également dans la pensée de l'homme. »

Petit à petit, il se tourne de plus en plus vers les lettres, la philosophie, la poésie. Il commence à regretter de suivre un enseignement moderne, scientifique, et non classique. Il trouve les traductions des textes anciens invariablement décevantes. Pour pallier ses lacunes, il achète, avec ses économies, des grammaires de grec et de latin et étudie, durant ses rares heures de loisir, ces deux langues. Il les assimile si rapidement qu'il est bientôt capable de les enseigner. En effet, il donne depuis l'âge de quinze ans des leçons particulières à des élèves des classes inférieures, ou même de son propre niveau, afin d'alléger le poids que représente pour ses parents le prix de ses études. Ces répétitions privées, se souviendra-t-il plus tard, sont l'embryon de son œuvre pédagogique. Il explique : « J'appris à connaître, par le contact avec mes élèves, toutes les difficultés que rencontre l'âme humaine au cours de son développement. »

Un avenir d'ingénieur

Nous sommes en 1879, Steiner a dix-sept ans. Il est reçu bachelier avec mention. Son père demande alors à être muté près de Vienne, afin que son fils puisse, grâce à la bourse qu'il a reçue, suivre les cours de l'École technique supérieure. La famille s'installe à Inzersdorf, au sud de la capitale.

Steiner choisit, comme matières principales, la biologie, la chimie et les mathématiques. Pour ses parents, sa voie est tracée. Son avenir d'ingénieur semble assuré. Mais, en fait, plus il avance dans ses études scientifiques, plus se dresse pour lui le besoin inévitable d'établir son savoir sur des convictions philosophiques qui en assureront la solidité. Il écrit : « Mes efforts dans le domaine scientifique m'avaient finalement conduit à voir, dans l'activité du moi humain, le seul point de départ possible pour acquérir une vraie connaissance. » Et encore : « Tout ce qui m'importait à ce moment-

là, c'était d'exprimer, dans une formule aussi imagée qu'exacte, le mystère vivant de l'âme humaine. »

À peine arrivé à Vienne, son premier souci est d'acheter, grâce à la vente de ses livres d'école, les œuvres principales des grands philosophes allemands.

LE « VOLCAN » VIENNOIS

Dès son arrivée à Vienne, l'activité de Steiner est immense : il suit les cours obligatoires de l'université et s'impose parallèlement tout un programme de recherches personnelles : alors que la majorité de ses condisciples ne songent qu'aux plaisirs de la vie une fois l'enceinte universitaire franchie, il donne des répétitions privées de plus en plus nombreuses pour subvenir à ses besoins ; il suit toutes sortes de cours hors programme en tant qu'auditeur libre, il veille des nuits entières sur la lecture de tel ou tel ouvrage et, lorsqu'il passe quelque soirée en compagnie d'amis choisis, c'est à d'inévitables polémiques, littéraires ou scientifiques, que se limite le dialogue.

Où est la nature dans la philosophie ?

Parmi ses professeurs, Rudolf Steiner en apprécie deux, tout particulièrement, Zimmermann et Brentano, qui lui enseignent la philosophie. Il leur sait gré de l'amour qu'ils portent aux thèses qu'ils soutiennent. Il est touché autant par leurs paroles que par leur contact. Il note, par exemple, au sujet de Brentano dont les gestes ont une légèreté éthérée : « Ses "mains de philosophe" me faisaient sentir mieux encore que ses paroles la nature de sa pensée. »

À cette époque, la philosophie lui apparaît comme la seule clef possible pour atteindre la vérité. Il s'est jusque-là appliqué à préciser le concept du Moi à partir de sa conception du monde extérieur. Mais il se heurte sans cesse au problème de la dualité de l'Esprit et de la Nature. Il voit et contemple le monde spirituel dans sa réalité, mais, curieusement pour son siècle, le concept de Nature ne peut trouver sa place dans cette expérience. Son problème n'est pas de prouver la réalité du monde spirituel, mais de saisir le lien qui unit celui-ci au

monde sensible. Il décide alors de procéder de façon contraire. Il écrit : « Je résolu de partir du Moi pour pénétrer le sens du devenir de la Nature. »

La rencontre du premier « éveilleur »

Si Steiner apprécie les cours de Brentano et de Zimmermann, aucune amitié réelle ne le lie aux deux hommes ; leurs rapports dépassent rarement le cadre des relations étudiants-professeur. Par contre, lorsqu'il s'inscrit au cours de littérature allemande de Karl Julius Schröer, il sent immédiatement, selon ses propres termes, que le destin l'a fait rencontrer un homme dont la fréquentation aura une influence sans égale sur son évolution. En 1881, il confiera à un de ses amis : « Je dois à Dieu et à un heureux destin d'avoir rencontré ici, à Vienne, un homme que j'estime, admire et respecte tant comme professeur, savant, poète que comme homme. » Car il l'a dit depuis longtemps : rien ne lui importe tant que de rencontrer des êtres « sur l'exemple desquels il m'eût été possible de régler ma vie ».

Karl Julius Schröer est un homme féru de culture allemande. Il est surtout connu comme folkloriste. Ses recherches l'ont amené à reconstituer et à publier les *Mystères de Noël allemands en Hongrie*, dans lesquels on voit se dérouler l'histoire du Paradis, la naissance du Christ, l'apparition des Rois mages... Ces mystères étaient autrefois joués dans les campagnes par des paysans allemands émigrés. Plus tard, Steiner les ressuscitera au Goetheum, où ils sont toujours représentés chaque année. Schröer voit dans ces mystères autre chose que des survivances folkloriques : pour lui, ils sont « l'âme populaire allemande », une sorte d'entité, de réalité spirituelle, vivante, dont le peuple allemand est le corps. Steiner reprendra par la suite cette idée. Mais plus que cela, la grande passion de Schröer est la littérature allemande et, particulièrement Goethe et Schiller. Goethe surtout le fascine. Lorsqu'il invite Steiner chez lui pour répondre à ses questions ou lui prêter quelques livres et que, invariablement, la conversation tourne autour de l'écrivain, Steiner a l'impression qu'une troisième personne se joint à la conversation : l'esprit de Goethe.

Schröer, explique Steiner, se consacre si entièrement à Goethe que chacune de ses phrases suscite la question : Goethe aurait-il pensé de la sorte ? Il s'entoure d'une « atmosphère spirituelle » dans laquelle l'esprit du poète revit, dans laquelle il est presque rendu sensible. Son enthousiasme est contagieux : Steiner boit chacune de ses paroles. Il est guidé, comme dans les salles d'un temple, par la main d'un maître, encore tout imprégné de philosophie idéaliste, dans les dédales de la pensée allemande de la fin du XVIII^e siècle.

Steiner, avant sa rencontre avec Schröer (il a dix-neuf ans), ne connaît encore presque rien de Goethe. La lecture de *Faust*, dans l'édition annotée par Schröer, est une révélation. Il découvre enfin un esprit pour qui le pouvoir de connaître n'a pas de limite. Dont la pensée peut pénétrer les arcanes de tous les mystères. Qui surmonte toutes les épreuves du savoir et élargit à l'infini le domaine des pouvoirs humains... Il voit en Faust un héros de la connaissance.

Les modalités de ce dépassement, Steiner les trouve dans la méthode de Goethe, telle qu'elle lui est révélée dans ses ouvrages scientifiques. Il écrit : « Lorsque je fus introduit par Schröer, mon maître très aimé, dans le monde de la pensée goethéenne, j'avais déjà une orientation qui me rendit possible d'aller droit à l'essentiel : la manière dont Goethe retrouvait l'unité derrière tous les détails particuliers. Le regard intuitif qu'il plongeait dans les faits naturels lui permettait – comme il le dit lui-même – de prendre part avec son esprit à l'activité créatrice de la Nature. »

Il rapporte une conversation qu'eurent un jour Goethe et Schiller, alors qu'ils sortaient de la Société d'histoire naturelle de Iéna. Goethe critiquait l'orateur du jour pour sa « façon morcelée » d'étudier la botanique. Il évoquait sa propre vision de la « plante primitive » dont la feuille, la fleur tirent leur forme et reproduisent dans le détail son entité totale. Schiller, dont la philosophie était encore à cette époque essentiellement kantienne, objectait que ce « tout », cet archétype de la plante, n'existait que dans l'imagination humaine. Il répétait que cette « plante primitive » n'était pas une réalité, mais une idée. À quoi Goethe, « qui n'admettait pas d'opposition entre la

contemplation en esprit et la perception sensible », répondit que, dans ce cas, « il voyait de ses yeux ses idées devant lui ».

Steiner se sent poussé, « comme par une force irrésistible », à étudier plus profondément les écrits scientifiques de Goethe, alors presque tombés dans l'oubli. Il achète, dans la mesure de ses possibilités, des instruments d'optique pour vérifier expérimentalement certaines hypothèses. Il se livre à des travaux dans les laboratoires de l'université. Il s'interroge pendant des mois sur les théories de Goethe, si opposées à celles des disciples de Newton.

Il lui apparaîtrait ainsi que la couleur ne peut être extraite, grâce au prisme, de la lumière, mais au contraire ne se manifeste que lorsque la lumière trouve un obstacle à sa libre trajectoire. La lumière, se dit-il, ne peut être perçue par les sens. Seules les couleurs le sont. Il conclut : « Il s'ensuivit que la lumière ne fut plus pour moi une entité physique dans le vrai sens du mot ; elle m'apparaissait au contraire comme un degré intermédiaire entre les êtres sensibles et les entités intelligibles. »

Schröer ne peut le suivre si loin. Pour lui idéaliste, le monde des idées n'est que la force créatrice qui prend vie dans la Nature, dans l'homme. S'il admet que les idées sont vivantes, il ne peut leur reconnaître une existence autonome. Parvenu à ce point, la pensée du maître et celle de l'élève s'écartent l'une de l'autre. Steiner poursuit tout seul son expérience intérieure.

La poésie « pessimiste » et le salut dans les idées

Steiner, de passage un jour chez Schröer, trouve celui-ci en proie à la plus vive émotion. Interrogé, ce dernier montre un petit livre de poésie, dont l'auteur, une certaine Marie-Eugénie Delle Grazie, n'a pas encore dix-sept ans et est considérée par Zimmermann, affirmet-il, comme un « authentique génie ». Confiant dans l'enthousiasme de son professeur, Steiner se procure tous les écrits de la jeune prodige (des poèmes, une épopée, *Herman*, un drame, *Seuil*, et une nouvelle, *la Bohémienne*). Il les lit d'une traite et, fort impressionné,

rédige sur-le-champ, un article élogieux. Cet article lui vaut bientôt la joie de rencontrer la poétesse elle-même.

Dans la maison de son « protecteur et ami » Laurenz Müllner, prêtre et théologien (il sera plus tard recteur de l'université de Vienne), elle tient salon tous les samedis, et chez elle se retrouve l'élite intellectuelle de la capitale. Elle accueille avec joie Steiner à ces réunions.

À cette époque, elle compose une épopée, *Robespierre*, dont le héros symbolise tout le tragique de l'idéalisme. Alors qu'elle en lit des extraits, Steiner est frappé par le « pessimisme tenace » qui nuance chacune de ses expressions. Il se souvient d'« espaces sombres, rappelant un paysage lunaire, d'un ciel orageux faisant écran à la clarté du soleil ». Il évoque les demeures lyriques desquelles s'élanceraient dans le ciel « les grandes flammes porteuses des passions et des rêves où se consomment les humains ». Attiré par les drames shakespeariens, les héros douloureux de Dostoïevski et les romans torturés de Sacher-Masoch, l'entourage de M^{elle} Delle Grazie renie avec violence tout ce qui se rapporte à Goethe en qui il voit l'antithèse de tout idéal humain.

Schröer vient un soir chez la poétesse. Il n'y retournera jamais. La lecture d'un texte « d'un pessimisme et d'un réalisme extrêmement coloré » provoque, raconte Steiner, des crises de nerfs chez les dames, qui doivent se retirer, et l'indignation du vieil idéaliste.

Steiner, au contraire, goûte dans ce milieu les plaisirs de la controverse. Ses convictions personnelles se renforcent à mieux connaître celles de ses adversaires. Il se dit que tant de vues opposées participent peut-être à quelque harmonie plus vaste et peut ainsi accorder à des idées qu'il n'accepte pas la même importance qu'à ses propres opinions.

C'est au cours de ces soirées mouvementées – que tempère, dit Steiner, la fameuse « amabilité » autrichienne – que se forment les bases de son livre *La philosophie de la liberté*. Dans un petit essai non publié, inspiré à cette époque par un poème de M^{elle} Delle Grazie, se trouvent déjà les germes de l'ouvrage. Il s'agit d'une critique du pessimisme et de la mise en place d'un moyen de salut à l'aide du

monde des idées. Il répond à la poétesse qu'obsède le thème de la déchéance : « Ce n'est pas leur existence dans le temps, mais leur essence qui donne leur perfection aux êtres. » Et il s'écrie : « Que la Nature détruise journallement ce que nous faisons afin que chaque matin nous connaissions la joie de créer à nouveau ! Nous ne voulons rien devoir à la Nature, mais tout à nous-mêmes ! »

Le spiritisme : une solution trop facile

Dans les salons de Marie Delle Grazie, autour de Schröer, ou simplement dans les cafés innombrables, Steiner est amené à fréquenter toutes les célébrités viennoises de l'époque. L'histoire n'a malheureusement pas toujours retenu leurs noms. Steiner évoque avec émotion tous ces visages aujourd'hui tombés dans l'oubli : le poète Fercher von Steinward – dont il considère la rencontre comme l'un des événements les plus importants de sa jeunesse – ou le compositeur Srosz, qui, des nuits entières, l'entretient de musique.

Au cours de ces soirées, il arrive qu'on lui présente des invités dont les recherches s'apparentent plus ou moins aux siennes. Il fréquente ainsi un moment des groupes spirites.

Steiner s'intéresse un moment à ces tentatives, mais l'état de conscience, qu'il qualifie d'inférieur, dans lequel entrent les médiums pour « dialoguer » avec les esprits, lui paraît un appauvrissement inutile : les contacts qu'ils obtiennent durant la transe peuvent, selon lui, être atteints dans des moments de parfaite lucidité. Il se tourne alors vers les théosophes, très actifs eux aussi.

La théosophie est née de la rencontre d'un dignitaire de la maçonnerie américaine, le colonel Olcott, et d'une spirite russe, Helena Petrovna Blavatski.

« Le mystique est perdu dans le monde des idées »

Le mysticisme confus des disciples viennois de M^{me} Blavatski ne suscite guère la sympathie de Steiner, malgré des plaidoyers enflammés de sa fidèle amie, Rosa Mayreder. La lecture de l'ouvrage *Le bouddhisme ésotérique*, de Sinette, le laisse indifférent. Le livre, selon lui, manque de rigueur et accorde trop d'importance au

suraturel. Il ne conduit pas à l'Esprit, qui est avant tout ordre et logique.

Le qualificatif de « mystique » se teinte fréquemment, sous la plume de Steiner, d'une nuance péjorative. Le mystique, écrit-il, est perdu dans le monde des idées ; il plonge dans un gouffre sans fond, il s'abîme dans le vide au lieu de s'élever vers la lumière de l'Esprit. Son illumination suppose l'affranchissement de la pensée et non le développement de l'intellect. Il s'abandonne aux pouvoirs des sentiments au lieu de se dépasser par la connaissance.

Pour Steiner, cette attitude fortifie le matérialisme, car elle ne reconnaît pas aux idées d'autre domaine que celui du naturel ni le pouvoir de s'élever jusqu'au spirituel.

Pourtant, lorsqu'il s'interroge sur l'expérience mystique, il ne manque pas de saisir des parentés avec sa propre manière d'aborder le spirituel. Il avoue : « Mes conceptions reposent, en fait, sur une sorte d'expérience "mystique" des idées. » Il devine que son ultime communion avec l'Esprit ne se différencie de la vision mystique que sur un point : « Pour moi, l'homme se donne au monde et crée de nouveau en lui une apparence objective du monde spirituel extérieur, alors que le mystique renforce sa vie intérieure et efface ainsi la véritable image de l'élément spirituel objectif. » Quand l'être essentiel de l'âme, explique-t-il, deviendra un organe capable de contempler l'Esprit lui-même, tout ce qui est personnel dans l'homme cessera d'agir.

LA SAGESSE DES SIMPLES

Steiner ne trouve encore personne avec qui partager ses conceptions, sa vision originale du monde et des gens. Ni les spirites ni les théosophes ne peuvent le faire progresser sur sa voie. Dans ce « désert spirituel », sans doute connaît-il l'incertitude, le découragement...

Alors peut-être qu'il désespère, il rencontre pourtant des hommes – certains diront qu'ils « lui furent envoyés » – dont la présence, le contact seront un enrichissement et une confirmation de sa voie.

Le deuxième « éveilleur »

Dès les premières années de son séjour à Vienne, Steiner, dans le train qui l'emmène régulièrement vers la capitale, remarque un individu d'une quarantaine d'années, modestement vêtu, un peu à la manière des paysans. À ses pieds est posé un lourd baluchon d'où dépassent les feuilles jaunies de quelques plantes. Chaque semaine, les deux hommes se rencontrent dans le même compartiment. Sans doute commencent-ils par s'observer, échanger quelque banalité, puis se saluer d'un signe de tête, pour finir par se présenter.

Nous savons aujourd'hui avec certitude qui était ce personnage à la fois banal et étrange que Steiner fit revivre dans l'un de ses drames (écrit entre 1910 et 1913) sous le nom de Félix Balde : un certain Félix Koguski, né le 1^{er} août 1833 à Vienne et qui mena une existence modeste dans le petit village de Truman, non loin d'Inzersdorf. Sa tombe y existe toujours. On peut y lire : « Ci-gît Félix Koguski, décédé en 1909 dans sa 76^e année. » Félix est herboriste. Il récolte dans les forêts et les montagnes des herbes médicinales qu'il vend aux pharmacies de la capitale. Dans les rues de la ville, dans l'« Alleegasse », les gens se retournent sur son passage, sourient. Son pauvre baluchon sur le dos, ses manières campagnardes font penser à quelque original. Son langage même n'est pas très clair : Steiner peine les premiers temps à le suivre, à saisir le sens de ces images ou de ces expressions inventées, formant rébus, et dictées par quelque secrète intuition. Il lui faut, dit-il, en quelque sorte s'initier à son « patois spirituel ».

Un homme « comme plongé au cœur des choses »

Steiner est irrésistiblement attiré par cet homme modeste, aux gestes mesurés, à l'éternel sourire. Il le suit dans ses tournées viennoises, l'accompagne à travers champs à la recherche des simples ou se rend parfois chez lui. Félix ne tient pas de discours, ne s'encombre pas de théories. Sur la porte d'entrée de sa maison une inscription est soigneusement calligraphiée : « Seule importe la bénédiction de Dieu. » Et sans doute telle est sa philosophie. Il mène

l'existence tranquille des paysans des montagnes. Apparemment rien ne le distingue des autres hommes de son village.

Pourtant Steiner devine chez lui, peut-être lorsqu'il le voit se pencher sur telle ou telle plante afin de la cueillir, une sorte de don de double vue, une connaissance particulière des hommes et des choses. Il a l'impression, écrit-il, d'être en rapport avec une âme venue d'une époque lointaine que la civilisation, la science, le monde contemporain n'ont pas encore contaminée, ternie et qui révèle la « sagesse de ces âges ». Félix lui semble « un organe au moyen duquel quelque réalité spirituelle issue d'un monde secret désirerait se manifester ».

Bien qu'il n'ait reçu nulle instruction, Félix lit toutes sortes d'ouvrages – Steiner les découvre pêle-mêle chez lui – traitant d'hermétisme ou de l'occulte. Ces lectures ne lui apportent pourtant que la confirmation de ce qu'il sait déjà. Ses connaissances lui viennent essentiellement de son expérience quotidienne de la nature. Il est comme imprégné de ses courses à travers les bois, rencontres de sources, de roches aux formes étranges, d'animaux entrevus et aussitôt enfuis. Steiner se sent avec lui « comme plongé au cœur des choses ». Il reconnaît enfin : « Il parlait du monde spirituel comme quelqu'un qui en a fait l'expérience. »

Dans son *Autobiographie*, Steiner minimise, peut-être à dessein, l'importance qu'eut pour lui sa rencontre avec Félix. Quelques phrases, cependant, nous font soupçonner son rôle essentiel. Il écrit, par exemple :

« Si l'on s'en tient au sens ordinaire du mot apprendre, évidemment la fréquentation de cet homme n'apprenait rien ; mais si l'on possédait déjà en soi une idée du monde spirituel, il était possible de faire auprès de cet homme, qui en était quasiment issu, de profondes découvertes. »

Peut-être pudeur ; peut-être, plus précisément, difficulté à décrire avec des mots clairs et intelligibles, sans tomber dans l'hermétisme, une expérience extraordinaire, peut-être promesse de secret ?... Il est difficile de savoir. Quoi qu'il en soit, Steiner ne s'étendit jamais longtemps sur le sujet.

Pourtant, lorsqu'en 1909 Édouard Schuré {3} l'invite chez lui à Barr, en Alsace, il est amené à lui poser diverses questions sur cet aspect de son évolution. Il s'étonne notamment que Steiner ait pu parvenir seul à un niveau spirituel qui suppose normalement une initiation et la conduite d'un maître. Il s'explique : « C'est un fait constant, admis par la tradition occulte et confirmé par l'expérience, que ceux qui cherchent la vérité supérieure d'un désir impersonnel trouvent un Maître pour les initier au moment propice, c'est-à-dire quand ils sont mûrs pour la recevoir. » Il donne même les paroles du Christ en exemple : « Frappez, et on vous ouvrira. »

La question qu'il lui pose est ainsi formulée : « Comment fûtes-vous guidé dans votre adolescence, votre jeunesse, et amené au point de maturité où vous êtes devenu à votre tour un éveilleur ? »

Steiner rédige alors sur-le-champ un texte d'une dizaine de pages dans lequel il s'explique partiellement. Une phrase surtout attire notre attention : « Je n'ai pas rencontré tout de suite le Maître, mais d'abord son envoyé. » Dans cet émissaire, les biographes de R. Steiner s'accordent pour reconnaître Félix Koguski. La présence presque fraternelle de Félix doit apporter à Steiner plus qu'un réconfort, au sein de la solitude qui l'opprime. Félix s'érige comme une sorte de modèle. Un homme qui, par la pensée, « voit » dans les plantes, immédiatement, leur principe actif. Si l'on en croit Schuré, Félix n'est pas seulement un botaniste de premier ordre, il possède aussi le don de saisir « le principe vital des plantes, leur corps éthérique ». Il a une connaissance toute spirituelle de leurs vertus, de leurs propriétés agissantes, à la fois sur le physique et sur le mental. Et les guérisons qu'il obtient sont la confirmation, la preuve qu'il donne des possibilités de l'esprit humain. Pour Steiner, il est une porte qui s'ouvre sur le futur et par laquelle il entrevoit sa propre mission : arriver à l'aide de « l'organe divin de la pensée » à contribuer au bien-être de ses semblables. Félix lui lègue sans doute tout son savoir – il lui indique aussi la voie à suivre. Alors peut venir le Maître qui l'aidera à se réaliser sur cette voie.

Le troisième « éveilleur »

De ce Maître, nous savons moins encore. Steiner a maintenu cachée son identité – et toutes les recherches entreprises ne sont toujours pas parvenues à percer le secret : il n'a fait qu'en mentionner l'existence. Outre le manuscrit qu'il remit à Schuré, quelques bribes de conversation et une conférence composent l'essentiel de l'information que nous possédons.

Cette conférence fut prononcée le 4 février 1913 devant les membres de la Société anthroposophique. Steiner, qui n'avait aucun goût pour la confession, parla le plus souvent de lui à la troisième personne. Ces révélations lui semblaient vaines. Il disait, et certains ont cru discerner dans ces affirmations un sentiment proche de l'orgueil, que son développement eût été exactement le même si les circonstances de sa vie avaient été différentes. Le Maître, semble-t-il, apparaît peu de temps après sa rencontre avec Félix, dès les premières années de son séjour à Vienne (Steiner a dix-neuf ans). Comme Félix, il est de condition modeste. Il mène dans la capitale une existence banale, effacée. Selon Schuré, il est « un de ces hommes puissants qui vivent, inconnus du monde, sous le masque d'un état civil quelconque, pour accomplir une mission dont seuls se doutent leurs égaux dans la confrérie des maîtres annonciateurs. Ils n'agissent pas ostensiblement sur les événements humains. L'incognito est la condition de leur force, mais leur action n'en est que plus efficace. Car ils suscitent, préparent et dirigent ceux qui agiront aux yeux de tous » (Préface au *Mystère chrétien et les mystères de l'Antiquité*, de R. Steiner).

Nous ignorons tout des modalités de la rencontre. Dans une conférence prononcée à Berlin le 4 février 1913, Steiner se contente de noter que son Maître se sert de livres, sans doute à cause de ses dispositions particulières, pour éveiller en lui « les connaissances régulières et méthodiques avec lesquelles il faut s'être familiarisé ». Il conseille, oriente peut-être ses lectures. Nous savons qu'il lui révèle l'œuvre de Fichte, que celle-ci le tient éveillé des nuits entières

et est à l'origine de son ouvrage *La science occulte*. Steiner, enfin, parle de livres plus secrets, mais n'en cite aucun.

Dans sa préface, Schuré donne quelques précisions supplémentaires. Il parle « de la profondeur et de la splendeur incomparable de la synthèse ésotérique » de l'enseignement oral fourni. Il évoque une volonté semblable à « un boulet, qui, une fois sorti de la bouche du canon, va droit au but et balaie tout sur son passage ». Il insiste sur le fait que cet homme était, dans le sens ésotérique du mot, un Initié, dont le rôle, presque unique, fut d'amener le jeune Steiner à la confirmation de ses pouvoirs. Il nous le présente œuvrant silencieusement dans les rues de Vienne, expliquant à son disciple sa mission prochaine : « unir la science à la religion ; introduire l'idée de Dieu dans la science et celle de la nature dans la religion. Puis, à partir de cette base, féconder à nouveau l'art et la vie. » Enfin, il nous restitue la parole même du Maître qui, aux questions inquiètes du jeune homme (« Comment vaincre, ou plutôt comment apprivoiser et convertir le grand ennemi, la science matérialiste d'aujourd'hui, qui ressemble à un dragon formidable, revêtu de sa carapace et couché sur son immense trésor ? Comment dompter ce dragon de la science moderne et l'atteler au char de la vérité spirituelle ? »), répondait : « Si tu veux combattre l'ennemi, commence par le comprendre. Tu ne vaincras le Dragon qu'en entrant dans sa peau. »

Rien ne permet de prouver jusqu'à quel point les affirmations de Schuré sont conformes à la vérité. Certaines de ses phrases sont, dans leur esprit, assez éloignées de la pensée steinerienne. Son lyrisme dépasse peut-être par moments la réalité historique. Quoiqu'il en soit, tel est bien le programme que Steiner s'est fixé à Vienne au début de ses études universitaires, et c'est dans cette voie qu'il entend progresser : à la fois maîtriser l'esprit scientifique de son époque et « apprendre à se servir librement de sa pensée ».

LES « ROIS MAGES »

GOËTHE ET LE « TRAITÉ DES COULEURS »

L'imagination humaine affectionne les catégories. Elle impose aux êtres des places, des limites qu'il lui déplaît de voir franchies. Elle réduit Vinci à un peintre et choisit d'ignorer l'écrivain, l'architecte, le maître de cérémonies. De Pascal elle retient le penseur inspiré, le philosophe, et n'accorde qu'un souvenir distrait au physicien et à l'inventeur. Pour le XIX^e siècle, Goethe est avant tout le père de *Faust* et de *Werther*, un homme de lettres, un dramaturge et un poète. Son œuvre scientifique est tombée dans l'oubli : elle est ignorée ou considérée comme « le délassement peu sérieux d'un artiste ».

Karl Julius Schröer, lui-même disciple enthousiaste du Maître, ne sait que penser, hésite, devant ces études de physique ou de botanique. Il peine déjà suffisamment à essayer de démontrer que la deuxième partie de *Faust* n'est pas l'œuvre d'un esprit que l'âge rend défaillant.

Il se réjouit, note Steiner, chaque fois qu'« il découvre chez un savant un rappel bienveillant des considérations de Goethe sur les plantes et les animaux ». Mais il refuse de prendre parti. On lui objecte invariablement que Goethe a critiqué Newton, « et que Newton était un génie ». À quoi il répond timidement : « Mais Goethe aussi était un génie. » Oui, mais un écrivain de génie, pas un savant.

À la fin du XIX^e siècle, une bonne partie des écrits de Goethe est ignorée du grand public. L'éditeur Joseph Kürshner entreprend d'en révéler les aspects principaux dans la grande collection de la « Littérature nationale allemande ». Schröer y a déjà annoté les deux parties de *Faust*. En 1884, il recommande Steiner (qui a vingt-deux ans) à l'éditeur. Steiner sera chargé de présenter des textes scientifiques, d'en faire une étude détaillée, de les enrichir de notes. Dans la préface qu'il écrit au premier volume, Schröer résume en quelque sorte sa tâche : il parle de la position de la poésie et de la

pensée dans le mouvement intellectuel contemporain, il évoque la déchéance des conceptions scientifiques du monde après la mort de l'écrivain.

L'apprentissage de l'écriture

Steiner avoue n'avoir publié jusque-là que quelques articles, des critiques dans des journaux ou des magazines. Il maîtrise imparfaitement encore l'écriture et éprouve des difficultés à formuler clairement ses convictions. Il reconnaît : « J'avais l'impression que la phrase qui devait rendre compte de mon élaboration intérieure n'en était qu'un misérable reflet [...]. Ces tentatives littéraires furent pour moi une source de continuelles déceptions. »

Sur le plan des idées, les conceptions scientifiques du XIX^e siècle sont l'écueil majeur auquel il se heurte. La notion de nature a été, pour lui, en quelque sorte dégradée. Elle retrouve, avec Goethe, la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Galilée, écrit-il, bouleversa notre conception de l'univers ; ce qu'il a fait pour l'inanimé, Goethe l'a tenté pour le monde organique.

Lorsqu'il entreprend l'annotation des œuvres de botanique de Goethe, il parle d'une approche spirituelle des sciences naturelles, et il ajoute : « Encore plus semblables à l'esprit durent apparaître à Goethe les manifestations de la nature animale et du corps humain. » Lorsque ce dernier s'opposa aux naturalistes de son époque, il constata pareillement que le passage de l'animal à l'homme s'est fait de telle sorte que l'organisme humain « puisse porter un esprit conscient de soi ».

Les commentaires du premier volume qu'on lui a commandés l'amènent ainsi naturellement à aborder et à critiquer les théories « matérialistes » de son époque. Ces critiques lui inspirent alors un petit livre, *Théorie de la connaissance tirée d'une conception du monde d'après Goethe* (1886), dans lequel il évoque puis unit sciences naturelles et « science de l'esprit ». Il résume lui-même son ouvrage, qui est aussi sa première œuvre personnelle, dans une lettre-dédicace qu'il envoie à l'écrivain – alors fort prisé – Frédéric

Théodore Vischer (1807-1887), dont il admire et respecte les opinions.

« Le plus important pour moi, ce ne furent pas les bilans positifs de la conception du monde de Goethe, mais plutôt la tendance nouvelle, introduite dans la science et son observation du monde. Les exposés scientifiques de Goethe et de Schiller représentent, à mon avis, un milieu auquel il manque un début et une fin ; ces derniers doivent donc être trouvés. Le début sera l'exposé du principe de base d'après lequel nous devons penser cette conception de l'univers. La fin : l'analyse des conséquences que cette manière d'observer aura pour notre conception de l'univers et de la vie. » (R. Steiner : *Correspondance*.)

Son éditeur lui écrit, quelques mois après la publication du livre : « L'ensemble de l'ouvrage a suscité l'approbation totale de mes amis qui savent apprécier à sa juste valeur l'extraordinaire pénétration d'une matière aussi difficile. À ma connaissance, votre parfaite compréhension de l'attitude goethéenne vous a permis de réaliser une œuvre supérieure à tout ce qui existe dans ce domaine. » (Lettre du 6 mars 1884, de Kürchner à Steiner, publiée dans *Blätter für Anthroposophie*, Bâle, 1961).

Steiner commence à faire figure de spécialiste de l'œuvre de Goethe. Ses commentaires sont unanimement reconnus comme les « meilleurs et les plus compréhensibles » jamais entrepris. Certaines erreurs de détail donnent peut-être prise à critique, mais l'ensemble du travail reste remarquable.

Weimar, comme au temps de « Faust »

En août 1889, il se rend à Weimar pour une première visite. C'est la première fois qu'il foule le sol allemand, et sans doute s'y sent-il un peu étranger. Mais il est séduit par la ville autant que par l'accueil qui lui est réservé.

Il y passe quelques semaines, et ce séjour est comme un temps de fête. Rien ne paraît avoir changé depuis l'époque de Goethe, il se croit

transporté dans un passé que magnifie encore son imagination. Au coin d'une rue, il retrouve l'atmosphère qui présida à telle discussion entre Goethe et Schiller, une statue évoque l'ombre de Liszt, l'orgue de l'église, le souvenir de Bach ; il passe et repasse devant la maison de Goethe, ou celle de son amie, Charlotte von Stein, il se promène inlassablement dans le parc que dessina le poète ; un vieux pont de rondins, une « ruine » romantique le plonge dans un rêve ; Weimar entier lui semble « une leçon d'humanisme ». Il écrit : « J'ai tout à coup l'impression que tout ce que j'ai jamais pu penser de Goethe et Schiller reçoit une vie nouvelle, est animé d'un souffle de fraîcheur, émanant de la ville entière. » (Lettre à Richard Specht, du 9 août 1889.)

À Weimar est réunie l'intégralité de l'œuvre manuscrite de Goethe. Le petit-fils du poète, Walter von Goethe, est mort quelques années auparavant en léguant à la famille régnante de Thuringe tous les papiers de son illustre aïeul. La grande-duchesse Sophie de Saxe-Weimar entreprend la construction d'un petit palais pour contenir le « Goethe Archiv ». Elle invite à sa cour spécialistes et érudits pour préparer une édition complète des œuvres du poète et classer et annoter ses manuscrits, ses carnets, sa correspondance.

Rudolf Steiner s'est fait connaître par la présentation des *Œuvres scientifiques* ; Bernard Suphan, directeur des Archives, lui propose à présent de continuer ses travaux sur des textes inédits. Enthousiasmé, Steiner accepte : il rentre à Vienne pour se libérer de ses affaires et, au début de l'automne 1890, s'installe à Weimar. Le deuxième volume du *Bulletin annuel* des Archives porte mention de la tâche qui lui est confiée. On peut y lire : « À Rudolf Steiner, de Vienne, est impartie tout le domaine de la morphologie (à l'exception de l'ostéologie), cinq ou six livres de la deuxième section, ainsi qu'un matériel très important n'existant encore qu'en manuscrit. »

On le présente à la cour, mais les mondanités ne sont pas de son goût. Il converse avec le grand-duc, « qui a connu Goethe ». Il reçoit de la grande-duchesse l'autorisation de publier certains résultats de

ses recherches en dehors de la grande « édition Sophie », privilège qu'il est le seul à obtenir.

Il restera sept ans à Weimar, mais aux espoirs et à l'enthousiasme des premiers temps, succédera bientôt un sentiment d'exil et de solitude. Il avait été émerveillé par la rigoureuse ordonnance de la ville – on parlait d'une « Athènes allemande ». Il écrira bientôt à un ami viennois : « Je demeure étranger et froid devant la vie et l'activité de cette ville de momies classiques. » Non qu'on lui fasse mauvais accueil, mais il reste un « invité » ; même son accent autrichien le distingue de ses collègues archivistes. Il s'y fera de nombreux amis, mais ne se sentira jamais vraiment à l'aise dans les salons où règne un pédantisme philosophique de bon goût. Il confiera, dans une lettre adressée le 20 octobre 1890 à Rosa Mayreder : « Ici je suis si seul. Il n'y a personne pour avoir, même de loin, la moindre compréhension pour ce qui me touche et occupe mon esprit. » Dès les premiers jours de son travail aux Archives, Steiner est enchanté par les découvertes qu'il y fait. Il s'exclame : « Les papiers scientifiques laissés par Goethe sont encore plus importants que je ne l'aurais cru. » Certaines de ses hypothèses se trouvent confirmées : « Ce que j'ai soutenu à l'encontre de tant d'autres est pleinement justifié. J'avais prédit, tu t'en souviens, écrivit-il à Lemmermayer, l'existence d'un traité que j'avais reconstruit à travers sa correspondance ; c'est un des papiers les plus importants des manuscrits posthumes ; je l'ai trouvé tout entier sous la forme que j'avais pressentie. »

Les écrits scientifiques de Goethe

Ce qu'il cherche dans Goethe est moins le savoir – qui ne sera jamais pour lui un but en soit – que la formation d'une méthode qu'il puisse appliquer à tous les domaines de l'activité ou de la pensée.

Son étude le plonge au cœur du problème de la connaissance. De la richesse infinie du réel, il s'élève graduellement au niveau de la représentation, et de celui-ci à celui de la conscience. Son développement intérieur, écrit-il, aurait sans doute été plus rapide « si le destin n'avait posé devant lui ces problèmes », mais peut-être

n'aurait-il pas eu alors l'occasion d'aller si profondément, si rigoureusement, jusqu'au fond de lui-même.

Son approche de son Moi se mêle intimement à son analyse de l'œuvre de Goethe : il s'efforce de la comprendre au moyen de sa propre évolution. Parfois, écrit-il, « j'avais l'impression de trahir la pensée de Goethe en la commentant, et il me fallait à chaque instant créer de nouveau le langage de Goethe, à la manière de Goethe lui-même ».

Son exactitude philologique est plus d'une fois mise en doute. Il s'en expliquera par écrit : il reconnaît quelques erreurs de détail, qu'il qualifie de « fautes d'inattention » ; cela ne l'empêche pas d'adhérer, de la manière la plus ferme, aux textes qui lui ont été soumis. Le point de départ de Goethe et celui de Steiner sont diamétralement opposés. Seules leurs conclusions se rejoignent. Goethe va du sensible aux idées mères, à l'idée. Sa perception du monde par les sens est amplifiée, magnifiée, dans sa contemplation, jusqu'au supra-sensible. L'univers tout entier est pour lui la trame, le miroir et la source d'une infinie création. Dans une lettre il confie : « L'artiste traduit les volontés secrètes de la nature, qui, sans lui, seraient demeurées inconnues. »

Steiner, au contraire, vit essentiellement dans le monde de l'esprit (ses collègues de Weimar l'accusent même de froideur et d'intellectualisme). Selon la formule de Rihouët-Coroze, « ce qu'il retrouve dans le sensible, c'est la signature de l'esprit ». Une perception qui ne s'appuierait que sur nos cinq sens n'est pour lui qu'« illusion ». La réalité ne s'atteint que par l'esprit. Ce qu'il cherche, selon son propre mot, c'est élever, sur les bases établies par Goethe, « une connaissance contemplative plus haute encore ».

Ses préoccupations personnelles amènent Steiner à présenter, dans les premières années de son séjour à Weimar, son doctorat de philosophie. N'ayant pas suivi les cours du gymnase, mais ceux de l'École pratique (il a complété de lui-même sa culture classique), il n'a pu passer son diplôme en Autriche. La lecture d'un ouvrage philosophique intitulé *Sept Livres sur le platonisme* le passionne. Elle l'engage à présenter sa thèse à son auteur, Henri de Stein,

professeur à l'université de Rostock. Henri de Stein, qu'il n'a encore jamais rencontré personnellement, professe que la philosophie, comme objet de réflexion, ne se suffit pas à elle-même. Il voit dans le christianisme une sorte d'aboutissement du platonisme, auquel la révélation donne enfin son contenu. Steiner reproche à Stein d'oublier (ou de nier) « que les idées platoniciennes elles-mêmes trouvent leur source dans une très vieille révélation » préchrétienne, qu'il trouve mentionnée, par exemple, dans *l'Histoire de l'idéalisme*, d'Otto Willmann (citée dans son *Autobiographie*).

Cependant l'ouvrage l'attire, il le sent plus proche de lui « que toutes les philosophies qui élaborent leur contenu en partant de conceptions ou d'expériences sensibles ». Il écrit : « La vie réelle de l'esprit, au-delà de la vie des idées, bien que sous une forme différente de la mienne, conviait à une vaste dissertation sur l'histoire de la philosophie. »

Le titre, long et explicite, de la thèse que présente Steiner reflète la nature réelle de ses préoccupations au Goethe-Archiv : « La question fondamentale posée par la théorie de la connaissance, en tenant compte tout particulièrement de l'enseignement scientifique de Fichte. Prolégomènes à un accord de la conscience philosophique avec elle-même. » Le contenu essentiel de ce travail sera publié, un an plus tard, sous le titre raccourci : *Vérité et Science. Prélude à une philosophie de la liberté*. Cet ouvrage sera dédié au D^r Édouard von Hartmann.

Steiner se rend à Rostock pour recevoir son diplôme. Il aurait aimé être interrogé sur les Sept Livres sur le platonisme, mais on ne le questionne que sur Kant. La personnalité de Stein le séduit. Celui-ci lui dira : « Votre dissertation ne répond pas aux normes universitaires. Il est évident qu'elle n'a pas été entreprise sous la direction d'un professeur. Mais je l'accepterai pour son contenu. »

Aux Archives, Steiner rencontre de nombreuses personnalités, comme Hermann Grimm (qu'il ne faut pas confondre avec l'un ou l'autre des frères Grimm, auteurs des célèbres *Contes*), esthète et érudit dont la conversation est un invariable plaisir ; mais ces

relations ne dépassent jamais le cadre étroit des discussions savantes.

Les amitiés féminines

Quelques amitiés viennent cependant adoucir la solitude de Weimar. Chez l'écrivain Olden, il connaît une jeune femme, grave et énergique (« une allégresse divine et un mortel chagrin », dit Steiner) dont tout le monde parle avec la plus grande admiration : Gabrielle Reuter.

« Je compte les moments que j'ai vécus auprès d'elle comme les plus beaux souvenirs de ma vie », se souviendra-t-il plus tard, non sans émotion. Ensemble, ils marchent durant des heures dans les rues de la ville, s'arrêtant parfois sous un porche, discutant avec passion des problèmes qui leur tiennent à cœur, se racontant leurs projets ou leurs désillusions.

Gabrielle Reuter est une féministe convaincue. « Elle sentait de toute son âme l'opposition sociale entre les préjugés traditionnels et les exigences spontanées de la nature humaine. Elle souffrait de voir la femme soumise, par la vie et l'éducation, aux lois de ces préjugés et de sentir, en même temps, au fond de l'âme, le douloureux appel de la *vérité* qui ne trouve pas sa place dans la vie », explique Steiner. Militant pour l'émancipation des femmes, elle écrit aussi à cette époque un livre, *De bonne famille*, où se retrouvent ses qualités, son charme et son exaltation.

À Weimar, Rudolf Steiner change à plusieurs reprises de domicile ; il sous-loue des chambres impersonnelles, banales ou tristes. Il n'a pas de gros moyens et guère le temps de se préoccuper de problèmes domestiques.

La chance le conduit pourtant un jour dans l'appartement d'une certaine Anna Eunicke, veuve d'un capitaine en retraite et mère de cinq enfants. Rudolf Steiner trouve chez elle l'atmosphère d'un foyer. Il aide à l'éducation des enfants, on le considère comme un membre de la famille, il peut jouir d'une grande partie de la maison et y recevoir ses amis.

On a beaucoup parlé des nombreuses relations féminines de Rudolf Steiner. Pures amitiés, se défend celui-ci. Quoi qu'il en soit, on peut constater, avec M^{me} Rihouët-Coroze {4}, que ces personnes ont pu lui inspirer de l'admiration, voire de l'affection. Mais « aucune d'elles n'a joué dans sa vie le rôle de femme inspiratrice ».

Le mariage, selon Rudolf Steiner : « une amitié tranquille ».

Steiner s'est toujours gardé de s'étendre sur les modalités de sa vie privée. Nous ne saurons sans doute jamais quels sentiments précis l'unirent à M^{me} Vve Eunicke, sa logeuse de Weimar. Lorsqu'il s'installe à Berlin, ils échangent une correspondance polie. Cette dame part cependant le retrouver, avec sa famille (quatre filles et un fils), au début de l'année 1899. Elle loue dans les faubourgs de la capitale, à Friedman, un pavillon confortable où Steiner va alors, tout naturellement prendre pension. Quelques mois plus tard, un mariage officiel scelle leur union. Pour certains, ce mariage lui est presque imposé par Anna Eunicke ; pour d'autres, il n'est dû qu'à la générosité de Steiner. Son *Autobiographie* mentionne brièvement l'événement : « Mon existence s'organisa très confortablement lorsque les Eunicke se furent transportés à Berlin et qu'il me redevint possible d'habiter dans cette famille. Avant cela, j'avais connu la tristesse d'habiter seul. L'amitié que je portais à M^{me} Eunicke fut bientôt scellée par les liens du mariage. »

Pour Steiner, la situation est simple : l'acte n'est que formel. Il continue de verser sa pension et ne modifie en rien ses habitudes. On lit, toujours dans son *Autobiographie*, ces mots un peu cruels : « J'ai pu, à ce moment-là, mener au-dehors une vie pleine d'intérêt et me livrer tout entier à mes recherches intérieures. »

La nouvelle M^{me} Steiner est amèrement déçue. Elle attendait sans doute davantage de cette union. L'amitié tranquille de son époux lui paraît insuffisante : elle deviendra bientôt intolérable. Steiner quitte leur domicile tôt dans la journée et n'y rentre qu'à la nuit. Il lui accorde moins d'attention qu'à ses amis ou son travail. Les relations se tendent. La brouille survient. On raconte également que des liens

bien plus persistants unissent Steiner au mari défunt de sa femme. Steiner a toujours affirmé pouvoir suivre les morts dans l'au-delà. Quelques années plutôt, à Weimar, alors qu'il feuilletait un livre ayant appartenu au défunt capitaine Eunicke, il eut l'impression de prendre contact avec son âme. On peut lire dans son *Autobiographie* : « Cet homme que je n'avais jamais rencontré dans la vie physique, je l'entendis marcher à travers mon propre destin comme s'il eût été dans les coulisses de l'existence. » Steiner s'explique : « Je sais bien que ce que je vais dire ne semblera pour la plupart des gens qu'une fantaisie dérégulée. » Il n'a pas recherché le contact de cette âme, il lui a simplement été donné de l'approcher « dans les régions de l'univers où elle avait pénétré après la mort ». À présent, elle le suit, l'aide, le conseille. Feu le capitaine Eunicke menait la vie retirée et médiocre d'un petit fonctionnaire à la cour grand-ducale. Mort jeune, il ne s'était réalisé, semble-t-il, que dans ses lectures. À travers elles, Steiner découvre l'homme ; il entrevoit une foi quasiment mystique pour les conquêtes de la science moderne. Il pénètre dans un univers rayonnant où « le progrès matériel côtoie les plus hautes vérités spirituelles ». La communication ne s'arrêtera pas là et, toute sa vie, il sera redevable au défunt des lumières de son âme. Certains prétendent que cette influence occulte n'est pas sans rapport avec son mariage.

Quoi qu'il en soit, cette union sera brève et orageuse. La nouvelle M^{me} Steiner quittera Berlin aussitôt après avoir marié sa fille aînée. Steiner lui avait signé une reconnaissance de dette. Elle la lui fera payer jusqu'au bout.

Anna Steiner est morte en 1911. Les biographes du philosophe ne présenteront pas d'elle une image très flatteuse. Elle aurait, dit-on, murmuré pourtant, sur son lit de mort, à sa fille Wilhelmine : « Les années vécues auprès de Rudolf ont été les plus belles de ma vie. »

HAECKEL, UNE ÉNIGME HUMAINE

En 1893, Ernst Haeckel {5} prononce, à Altenburg, une conférence qui fait sensation. Le texte en est publié à Bonn la même année sous le titre : *Le monisme, lien entre la religion et la science*.

La « fin de Dieu »

La fin du XIX^e siècle est allègrement progressiste. Les découvertes se multiplient, les techniques se développent : l'ère du machinisme industriel dans laquelle le monde s'est définitivement engagé semble mener tout droit à la félicité universelle. La révolution est multiple : Henri Poincaré parle, dès 1880, de mathématiques non euclidiennes, l'Allemand Helmholtz et l'Anglais Kelvin fondent la thermodynamique, Maxwell établit la théorie électromagnétique de la lumière, Pierre et Marie Curie travaillent déjà sur la radio-activité, Pasteur vaccine contre la rage dès 1885 – mais aucune théorie ne fait couler autant d'encre, ne provoque de débats aussi animés que celle de l'Anglais Darwin sur l'origine des espèces.

La science donne enfin aux hommes la possibilité (ou l'illusion) d'agir sur le cours des choses ; les hommes se sentent petit à petit devenir pareils à des dieux. L'évolutionnisme va les renforcer dans ce sentiment : il leur permet d'oblitérer la notion d'un Dieu créateur. L'Allemagne, que favorisent son charbon et ses aciéries, est en pleine transformation. Ses savants comme ses philosophes se passionnent pour le débat, « jusque dans ses ultimes conséquences métaphysiques ». Haeckel reprend les arguments de Darwin, sur lesquels il établit un système philosophique original : en partant du règne animal et des ses transformations, il essaie de démontrer l'existence d'une réalité unique ; il parle de la « grande âme » commune à tout ce qui vit. Steiner connaît ses travaux depuis quelque temps déjà : il a lu ses œuvres précédentes, il correspond avec lui. On s'étonne de son intérêt pour des thèses si opposées à la spiritualité goethéenne, de son attirance pour un homme qui proclame : « Il n'y a pas de Dieu, pas d'immortalité et pas de liberté pour l'âme humaine. »

En fait, Steiner ne songe nullement à adhérer aux théories de celui que ses adversaires appellent le « pape du monisme ». Il en reprend seulement certains éléments qui lui semblent former une charnière possible entre religion et science. Sans cesser de le critiquer, il rendra toute sa vie hommage à Haeckel ; par exemple, il dira publiquement en 1921, à Stuttgart : « Je ne crois pas qu'on puisse avec succès

remonter aux sources de l'anthroposophie si l'on ne tient pas compte de ce que l'époque doit au monisme de Haeckel. » Ou ailleurs : « La pensée philogénétique de Haeckel est le fait le plus significatif de la vie spirituelle allemande pendant cette deuxième moitié du XIX^e siècle. » « La lutte menée, écrit d'autre part Steiner, contre l'idée d'évolution depuis des dizaines d'années par les théologiens et autres réactionnaires est plus dangereuse que tous les ravages qu'une "religion de la descendance" aurait pu causer dans des cervelles trop légères. »

Ce qu'il craint, c'est une religion niant avec obstination les résultats les plus significatifs des recherches de la science. Ce que lui apporte Haeckel, ce sont des données scientifiques n'excluant pas *a priori* l'idée de religion.

Une énigme humaine

Au début, pénétré comme il l'est des pensées du savant (si controversées), Steiner ne tient pas trop à le connaître personnellement.

La rencontre a pourtant lieu, en février 1894, à l'université d'Iéna. On y fête avec éclat le soixantième anniversaire du penseur. Steiner est invité au banquet. Haeckel insiste pour qu'il lui soit présenté. La personnalité, complexe et contradictoire, de l'homme étonne Steiner. Elle explique sans doute certains points de sa pensée. Steiner note : « Deux êtres de natures opposées cohabitaient en lui : l'un avait pour la nature une affection douce et vraie ; et, derrière lui, l'autre vivait, telle une ombre, empli d'aspirations inachevées, d'idées étroites, de fanatisme latent [...]. C'était une énigme humaine que l'on ne pouvait s'empêcher d'aimer, mais qui, invariablement, ne tardait pas à vous mettre en colère. »

Il raconte ailleurs une anecdote illustrant l'impression que laisse le personnage : aux Archives de Weimar quelqu'un critique à voix haute l'œuvre de Haeckel, disant : « Je ne connais pas l'homme, mais ce qu'il enseigne mène tout droit à la décadence, c'est un malheur pour l'humanité ! » Haeckel, qui se trouve là par hasard, éclate de rire. L'homme demande à qui appartient une telle bonne humeur et,

comme on lui répond que c'est Haeckel lui-même, il s'exclame : « Non, ce n'est pas possible, un homme de malheur ne rit pas de la sorte ! »

Steiner écrira plusieurs livres sur le monisme de Haeckel, et l'on compte au moins vingt-cinq publications comportant des allusions à son œuvre. Goûtant sans doute le plaisir du paradoxe, il y explique que si Haeckel avait possédé des connaissances philosophiques un tant soit peu poussées, il aurait atteint « les conclusions spiritualistes les plus élevées ».

Et il ajoute : « Il n'existe pas de meilleure base scientifique pour l'occultisme que l'enseignement de Haeckel. Cet enseignement est grandiose – mais Haeckel en est le plus mauvais commentateur. »

NIETZSCHE, UN LUTTEUR CONTRE SON TEMPS

En 1889, au hasard de ses lectures, Steiner découvre l'œuvre de Nietzsche. Son style, si particulier, l'étonne ; il y perçoit une parenté secrète : bien que d'origine différente, certaines conceptions du philosophe, certaines de ses attitudes face à la vie ressemblent étrangement aux siennes. Il se reconnaît en lui comme s'« il eût écrit pour moi seul, afin d'exprimer clairement, bien que sans discrétion, sa propre pensée ». Il retrouve dans son petit ouvrage, *La théorie de la connaissance de Goethe*, paru il y a déjà trois ans, comme l'écho de préoccupations nietzschéennes. Il parle d'une âme « cruellement solitaire, portant en elle la nostalgie d'un monde où elle aurait pu vivre librement, loin des souffrances que la vie lui infligeait ». Il s'abandonne à la joie de suivre l'envol de son esprit, « affranchi depuis si longtemps de cette pesanteur qui opprime la pensée des hommes ». Il retrace le fil de son évolution, il évoque « un censeur souffrant douloureusement de sa propre censure » : « Il devait *vivre*, malade et souffrant, et ne pouvait que rêver à la santé, à *sa santé*. Ce rêve, il essaya de le réaliser au cours de sa vie et il associa successivement à ses tentatives désespérées la musique de Wagner, la pensée de Schopenhauer, les théories positivistes de son époque. Il découvrit un jour qu'il n'avait fait que rêver... »

La réputation d'« archiviste » de Steiner commence à s'établir. Quelques années auparavant, il s'est déjà chargé de préparer, pour la *Bibliothèque de littérature mondiale de Gotha*, une édition annotée des œuvres complètes de Schopenhauer et des œuvres choisies de Jean-Paul {6}.

En 1894, alors que Nietzsche agonise depuis cinq ans à Naumburg, à quarante kilomètres de Weimar, il reçoit, aux Archives, la visite de la sœur de ce dernier, M^{me} Élisabeth Foster-Nietzsche, puis celle de son éditeur, Fritz Kœgel.

M^{me} Foster-Nietzsche désire fonder des « Archives » sur le modèle de celles de Goethe, où puissent être réunis les papiers de son frère ; elle entreprend les démarches nécessaires, elle se renseigne sur la meilleure façon de procéder.

Steiner la conseille et, bien qu'ils se brouilleront par la suite irrémédiablement, il pénètre peu à peu, grâce à elle, l'univers personnel du penseur. Un jour qu'il lui rend visite à Naumburg, elle le conduit dans la chambre où est couché, sur un lit qu'il ne quitte plus, le philosophe sombre dans la folie. Dans la pâleur de l'après-midi, il est surpris par ces yeux que l'on voit encore animés, mais qui ne vous voient plus.

« On était là devant Nietzsche, et Nietzsche n'en savait rien, se souvient-il dans son *Autobiographie*. On aurait pu croire, en voyant ce visage spiritualisé, que son esprit avait travaillé toute la matinée et qu'il s'accordait seulement à présent quelques moments de repos. » Il l'observe silencieusement (« un merveilleux front d'artiste et de penseur »). Peut-être songe-t-il aux derniers mots qu'écrivit à jamais Friedrich Nietzsche sur une carte postale envoyée de Venise à son ami Peter Gast : « Le monde est transfiguré et tous les cieux exultent ! » et qu'il signa simplement « *le crucifié* ». La passivité du regard, « durci par une longue immobilité », le trouble : il a comme une vision qui lui inspirera le titre et le contenu d'un livre : *Nietzsche, un lutteur contre son temps* : « L'âme de Nietzsche planait au-dessus de sa tête physique, irradiée de lumière spirituelle, de la lumière de ces mondes qu'elle avait désiré connaître et que la

folie l'empêcha d'atteindre jamais. Elle était toujours liée à son corps, qu'elle maintenait à peine et qui l'empêchait de s'épanouir dans la pleine clarté de l'esprit. Autrefois, je l'avais lu, maintenant, *je contemplais l'homme lui-même* [...]. J'avais certes, profondément admiré l'écrivain, mais je voyais à présent, au-delà de son œuvre, une image rayonnante. »

Steiner regrette de n'avoir pu travailler pleinement aux Archives de Nietzsche. Il en est question un moment, mais des dissentiments surgissent et aucun rôle officiel ne lui est proposé.

M^{me} Foster-Nietzsche le prie, en revanche, de l'éclairer, en lui donnant des leçons privées, deux fois par semaine, sur la philosophie de son frère « qu'elle comprenait fort mal ». Mais dans la maison vouée au culte nietzschéen, cette philosophie est « arrangée » aux goûts de ses continuateurs. Steiner parle de « l'œuvre posthume d'un vivant ». Il s'aperçoit que certains textes sont escamotés, mutilés, d'autres même modifiés. C'est ainsi que plus tard le nazisme pourra citer Nietzsche comme un de ses grands annonciateurs et identifiera son « surhomme » au héros aryen et pur. Steiner continuera de défendre Nietzsche contre ses détracteurs, mais il se coupe de l'entourage immédiat du philosophe.

Une victime du positivisme

Steiner écrira de nombreux livres et articles sur Nietzsche ; il évoquera son souvenir dans plusieurs de ses conférences. Pour lui, les préjugés de la science empêchèrent Nietzsche de contempler l'homme spirituel dans l'homme physique. Il pressentit la possibilité d'une synthèse totale de l'homme, mais ne put la réaliser. Il fut brisé par sa propre impuissance à franchir les barrières du matérialisme. (Steiner va jusqu'à écrire que Nietzsche n'était « qu'une victime de la philosophie positiviste ».) C'est essentiellement – alors qu'il aide M^{me} Foster-Nietzsche à classer la bibliothèque de son frère – en lisant les notes qui noircissent les marges de certains livres qu'il se forge une opinion. Nietzsche avait l'habitude d'annoter abondamment

(parfois d'un crayon rageur) les livres qui l'intéressaient. Ses commentaires permettent de retracer, au fil de ses lectures, l'évolution de sa propre pensée. Il prenait en général l'exact contre-pied des idées qu'il trouvait émises, les remodelait, et le texte original finissait, en quelque sorte, par devenir une sorte de négatif révélant l'aboutissement de sa propre méditation : cette tendance, suggère Steiner, lui inspira son ouvrage, *Le renversement des valeurs*.

Une antithèse de Goethe

C'est dans un livre d'Eugen Dühring {7} que se trouvent peut-être, selon Steiner, les réflexions les plus intéressantes. Pour Dühring, l'univers est essentiellement une suite de combinaisons bien définies de ses particules constitutives. Dühring imagine un instant que cette succession de combinaisons soit limitée. Ces combinaisons, une fois leurs possibilités de variations épuisées, réapparaissent de nouveau et le processus recommence inlassablement ; ce qui arrive est déjà arrivé, et arrivera encore. Dühring rejette cette idée comme inacceptable, il écrit : « Il va sans dire que la joie de vivre n'est pas conciliable avec un retour éternel des mêmes formes », et l'on comprend qu'il n'a soutenu cette thèse – comme Zénon qui imagina le paradoxe de la tortue – que pour mieux la combattre, pour mieux en montrer l'absurdité. Nietzsche, au contraire, y trouve *sa propre* solution de l'énigme du temps et de l'Univers : l'Éternel Retour est pour lui une joie et une délivrance.

Steiner s'aperçoit que Nietzsche « *cherchait* la vérité dans les œuvres de ses contemporains, mais que son époque ne pouvait la lui fournir ». Cette conclusion fortifie en lui la conviction qu'il ne peut atteindre la vérité par la science et qu'il lui faut s'élever « à une connaissance plus haute qui est celle de l'esprit ». Nietzsche est une sorte d'antithèse de Goethe. Steiner sortira de sa lecture transformé. Il rattache ces deux tendances qui l'attirent à l'opposition nietzschéenne Apollon-Dionysos. Il explique : « Goethe *trouva* l'esprit dans la réalité du monde. Nietzsche *perdit* jusqu'à la trace du mythe spirituel qu'il avait imaginé en rêvant à la nature. » Goethe montre la voie, Nietzsche les dangers.

À PROPOS DE LA « PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ »

Durant les sept années que Steiner passe à Weimar, il écrit ou participe à la publication de quelque quatre-vingt-quinze ouvrages. Outre les sept livres conçus pour le Goethe-Archiv, ses essais sur Nietzsche, il faut signaler sa *Philosophie de la liberté*, dans laquelle on peut discerner des fondements de ce qui sera, plus tard, l'Anthroposophie.

Un livre suspect ou irrecevable

L'ouvrage paraît en 1894 dans l'indifférence générale. On ne le comprend pas, ou on l'ignore ; il est jugé « suspect ou irrecevable ». Les rares échos favorables sont dus à l'incompréhension ! Steiner dédicace, par exemple, son ouvrage au philosophe Eduard von Hartmann. Celui-ci le lit sans doute avec la plus grande attention, puisqu'il le lui renvoie quelque temps plus tard, annoté de la première à la dernière page. Une longue lettre suit, où il s'interroge sur le titre choisi par Steiner et en propose un autre, qui lui semble mieux convenir : « Théorie phénoménaliste de la connaissance et traité de l'individualisme éthique ». Comme le prouve cette terminologie, Hartmann a pris le livre dans une perspective kantienne et s'est totalement mépris sur les intentions de l'auteur.

Le fruit de plusieurs années de travail

Dès 1891, Steiner consacre de plus en plus de temps à ses préoccupations personnelles. Il confie à M^{me} Specht : « J'ai besoin d'un contrepoids puissant en face du travail aux Archives, si je veux garder mon équilibre. » La rédaction de *La philosophie de la liberté* le sort de la torpeur de Weimar. Elle est un soulagement et une évasion. On imagine Steiner se délivrant chez lui du formalisme froid et rigide des Archives, retrouvant au fil de la plume les espaces infinis de la pensée, la « liberté » de l'esprit.

Alors qu'il travaille généralement vite, *La philosophie de la liberté* lui prend plusieurs années. Son *Autobiographie* mentionne seulement un labeur incessant. On y lit : « Mon destin voulut que,

durant ma jeunesse, l'expérience des problèmes scientifiques de l'être ait exigé de moi les efforts intellectuels les plus patients. C'est dans ma *Philosophie de la liberté* que je consignais les résultats de ce travail. »

La Philosophie de la liberté porte un sous-titre explicite : « Observations de l'âme conduites d'après la méthode scientifique ». Le livre comporte deux parties (« la Science de la liberté » et « la Réalité de la liberté »). La première a trait à *la connaissance*. Elle est une description phénoménologique de l'entendement. La seconde fournit une méthode pour atteindre (pour « conquérir ») la liberté par la connaissance.

Le point de départ de l'ouvrage est une expérience « résultant du travail de la conscience humaine sur elle-même et une explication de l'âme sur son être propre ». Son but : décrire, au moyen des idées, le monde de l'esprit et en préciser les possibilités. Sa méthode est clairement indiquée dans son sous-titre : elle se veut avant tout scientifique.

Le livre débute sur une question : « L'homme, dans sa pensée et dans ses actes, est-il spirituellement libre ou subit-il la contrainte inflexible des lois de la Nature ? »

Steiner s'interroge sur les réalités respectives du libre arbitre (la liberté du vouloir humain) et du déterminisme (l'action et la pensée humaines n'échappent pas à la causalité des lois naturelles). Il cite et réfute Spinoza ; il lie la notion de libre arbitre à celle de conscience ; enfin, il introduit celle de « l'homme agissant en connaissance de cause ». Il en vient donc à s'interroger sur la pensée et note que « la pensée a la même signification à l'égard des idées que l'œil à l'égard de la lumière, que l'oreille à l'égard des sons : c'est un organe de réception ». Parallèlement, il constate que nous sommes préoccupés, lorsque nous pensons, par la chose observée et non par la pensée elle-même. « La pensée, dit-il, est l'élément inobservé de notre activité spirituelle courante. »

Il différencie la pensée de toutes les autres activités de l'âme. Il observe que « rien ne doit être attribué à la pensée qui ne puisse être

trouvé en elle. On ne peut accéder à ce qui engendre la pensée si on en quitte le domaine ».

Il démontre ensuite que, sans la pensée, le monde sensible n'est qu'illusion, n'exprime qu'un reflet (ou un fragment) de la réalité. Il repousse successivement les thèses du philosophe idéaliste Berkeley, de Kant et de Schopenhauer. Idéalistes et matérialistes ne présentent, selon lui, qu'une vision incomplète, limitée des rapports entre notre *moi* et le *monde*. Il cite Goethe : « Nous vivons en lui (le monde) et lui sommes étrangers. Il nous parle sans cesse et ne nous révèle pas son secret. » Il ajoute un corollaire à cette affirmation : « Les hommes sont tous en lui, et il est en nous tous. »

Le chemin vers la nature

Il parvient ainsi à une première conclusion : « Nous nous sommes, il est vrai, éloignés de la Nature (le monde), mais il n'en est pas moins certain que nous nous sentons habiter en elle et lui appartenir. C'est sa propre action qui se prolonge et vit en nous.

Nous devons retrouver le chemin qui nous conduit vers elle. Une simple réflexion peut nous y ramener. Nous ne nous sommes pas séparés de la Nature sans en emporter quelque chose. Pour renouer ce lien, c'est précisément ce quelque chose, cette partie de la Nature qu'il faut rechercher en nous. Le dualisme le néglige. Il considère la vie intérieure de l'homme comme totalement étrangère au règne de la Nature ; il tente pourtant d'enchaîner ces deux mondes. Rien d'étonnant à ce qu'il ne trouve pas ce trait d'union. Avant de vouloir découvrir la Nature en dehors de nous, reconnaissons-la d'abord en nous. Cette partie de nous qui nous apparente à elle nous servira de guide. Notre voie est donc tracée. Toutes spéculations au sujet des actions réciproques de la Nature et de l'esprit sont vaines. Il importe, par contre, de descendre dans les profondeurs de notre âme pour retrouver les éléments que nous avons emmenés avec nous, à l'origine, en nous séparant de la Nature.

Seul l'examen de notre "être en soi", de notre nature profonde, pourra nous donner la clé de l'énigme. Notre but sera d'atteindre le point où nous pouvons nous dire : ici je ne suis plus seulement "moi",

mais il y a quelque chose de plus que ce moi. » (*La philosophie de la liberté*, I, 4.)

Les limites de la connaissance

La première partie du livre s'achève sur le problème des limites de la connaissance. Kant les avait, semble-t-il, définies. Steiner montre comment les dépasser.

Il commence par exposer l'origine de ces limites : l'intellect se les fixe en se liant volontairement au sensible. Mais ce lien, qu'il croit nécessaire, peut être sublimé. Une pensée libérée, dégagée de tout ce qui l'attachait aux sens, vit en quelque sorte au même rythme que le monde, qu'elle reconnaît, qu'elle *connaît* en entier.

La réfutation de la théorie de la limitation de la connaissance est capitale pour Steiner. Sans doute une partie de ses arguments lui furent-ils inspirés par Goethe – ou du moins découvrit-il dans Goethe une sorte de confirmation de ses intuitions.

Goethe s'exerçait à affiner son sens de l'observation. Il développait une faculté qu'il baptisa : « la perception sensible-suprasensible », un mélange de perception normale (par les sens), d'intuition et de vision de type « mystique ». Ses propos suggèrent par ailleurs qu'une telle faculté, au moyen d'un entraînement approprié, peut être obtenue par tout individu. Steiner entrevoit dans une telle faculté, qu'il possède sans doute aussi, un premier élargissement des limites de la connaissance.

Son raisonnement est le suivant : une pensée dégagée du sensible participe aux lois de l'univers et est donc capable de les connaître. Il écrit : « L'homme n'a pas le droit de supposer que ses perceptions, limitées par la conformation de son organisme, sont une mesure certaine de la réalité, car chaque sens nouveau devrait lui en révéler une nouvelle image.

Compte tenu des restrictions qui s'imposent, il s'agit là d'une conception tout à fait justifiée. Mais si on se laisse troubler par cette conviction lors de l'analyse impartiale du rapport entre la perception

et le concept, on se barre définitivement la route qui conduit à une connaissance approfondie et réelle de l'homme et de l'univers. L'expérience intérieure concernant la Nature et la pensée, autrement dit : l'élaboration active des concepts, est quelque chose de tout autre que l'expérience qui résulte de nos perceptions sensibles. Quels que soient les sens dont l'homme pourrait encore être doté, aucun d'eux ne lui donnerait accès à une réalité, si, par l'acte de penser, il n'ajoutait des concepts à cet ensemble de perceptions. Ainsi complété, n'importe quel sens donne à l'homme la possibilité de vivre la pleine réalité. La position de l'homme dans le monde réel et ses rapports avec lui n'ont rien à voir avec une éventuelle modification de notre champ de perceptions consécutive à la présence de sens tout différents des nôtres. Il faut justement se rendre compte que chaque image perçue doit son aspect à l'organisation de l'être percevant, mais que cette image, travaillée et complétée par l'observation pensante (*erkennende Betrachtung*), conduit l'homme à la réalité. » (*La philosophie de la liberté*, I, 7.)

Les trois stades de la vie

Dans la seconde partie de son livre, Steiner lie la notion de connaissance à celle de liberté. Il analyse les différents types de motivations qui nous poussent à agir, les replace dans un contexte moral et trace le profil d'une sorte d'être idéal : « l'homme libre ».

Il distingue trois stades de la vie. Le premier fait appel à la *perception* (à la perception sensorielle). La perception se transforme en volonté sans qu'interviennent concepts ou sentiments. Ce stade correspond, dit Steiner, à l'instinct, à la satisfaction de nos besoins « inférieurs » (qu'il qualifie de « purement animaux ») : faim, sommeil, sexualité, etc. Il peut cependant être étendu aux « sens supérieurs » : les conventions, les habitudes sociales ou morales sont alors des sortes de réflexes conditionnés déclenchant également le vouloir sans l'intermédiaire du sentiment ou de la réflexion. Une deuxième source de « pouvoirs d'impulsion ou mobiles d'action » se trouve dans les *sentiments*. En troisième lieu, Steiner cite la *pensée* et la *représentation*. À la suite d'une « pure réflexion », écrit-il, une

représentation ou un concept deviennent motif d'action. À ce niveau, la *raison pure* domine. La vie atteint son stade le plus élevé. L'homme est guidé par son savoir qui implique trois exigences : 1° – Que soit respecté le bien des autres ; 2° – Participer au progrès ou à l'évolution de l'humanité ; 3° – Atteindre « la réalisation de fines morales individuelles, intuitivement données ».

« À ce niveau du comportement moral, écrit Steiner, puissance d'impulsion et motif se confondent ; autrement dit, nos actes ne dépendent plus d'une disposition caractérologique prédéterminée ni d'un principe moral extérieur admis comme norme. Pas plus qu'il n'est exécuté automatiquement sous une pression extérieure, l'acte ne dépend d'un modèle ou d'une règle. Au contraire, cet acte est totalement déterminé par sa substance idéale. » (*La philosophie de la liberté*, II, 9.).

Cet acte, affirme Steiner, est le seul qui puisse être qualifié de libre. Il suppose à présent qu'on lui objecte la notion kantienne de *devoir*, et il répond : « L'acte libre n'exclut pas les lois morales, il les inclut, au contraire. Il s'avère même supérieur à l'acte simplement dicté par ces lois. Pourquoi une action accomplie par amour favoriserait-elle moins le bonheur que celle commise uniquement par devoir de servir ce bonheur ? Le principe du devoir pur élimine la *liberté*, parce qu'il renie le facteur individuel et exige sa soumission à la norme générale. L'acte libre ne se conçoit pas que du point de vue de l'individualisme éthique. »

Suit une énumération des différents processus psychologiques, sociaux ou moraux (on ajouterait aujourd'hui : « culturels ») freinant ou empêchant la liberté d'une action, ainsi qu'une évocation des méthodes permettant d'éviter l'intervention de ces processus. En fait, Steiner, par le biais d'une critique de divers systèmes philosophiques, élabore au cours de ces pages sa propre définition de la liberté. Il procède d'une manière que l'on pourrait presque qualifier d'« impressionniste », par petites touches, habiles, précises, méthodiques. Il évite l'emploi de « phrases clés », il ne cherche pas les « effets », mais nous amène, de nous-mêmes, à suivre sa pensée.

Ainsi ébauche-t-il graduellement, dans les dernières pages de son livre, le « portrait » d'un *être libre*. « Le vouloir est libre, écrit-il par exemple. Pour pouvoir observer cette liberté du vouloir, il faut arriver à se rendre compte en quoi elle consiste : l'élément intuitif paralyse et refoule les activités indispensables à l'organisme humain, puis met à leur place l'activité spirituelle du vouloir entièrement imprégnée d'idée [...]. L'homme n'est pas libre tant qu'il ne parvient pas à parachever ce refoulement des activités organiques ; cette non-liberté aspire à la liberté, laquelle n'est nullement un idéal abstrait, mais une force directrice inhérente à la nature humaine. L'homme est libre dans la mesure où il peut réaliser dans sa volonté le même état d'âme dont il se sert par ailleurs, en toute conscience, pour élaborer des intuitions purement spirituelles. » (*La philosophie de la liberté*, II, 11.)

La qualité de la pensée d'un homme, explique-t-il ailleurs, définit le degré de liberté auquel cet homme peut prétendre. Steiner oppose une *pensée vivante* à une *pensée morte*. Il écrit : « La liberté s'exerce dans la volonté, elle est vécue dans le sentiment, on la reconnaît dans la pensée. Mais pour atteindre ce triple aspect de la liberté, il ne faut pas que la vie se perde dans la pensée. » Une *pensée vivante* est faite d'imagination, elle est essentiellement créatrice. Steiner parle d'une « fantaisie morale » (*moralische Phantasie*) comme « source de toute action de l'esprit libre ».

Il conclut : « Être libre signifie : pouvoir déterminer par soi-même, grâce à sa *fantaisie morale*, les représentations, bases de l'action. La liberté est impossible si quelque chose qui m'est totalement extérieur – soit un processus mécanique, soit un dieu extra-terrestre exclusif – détermine mes représentations morales. Je ne deviens libre que si je produis moi-même ces représentations et non si j'accomplis les mouvements, si je saisis les représentations qu'un autre a introduites en moi. Un homme libre doit pouvoir vouloir ce que lui-même tient pour juste. » (*La philosophie de la liberté*, II, 13.)

DE LA THÉOSOPHIE À L'ANTHROPOSOPHIE

STEINER ET LE CHRIST

Quand deux philosophes berlinois, Bruno Wille et Guillaume Bolsche, créent l'« Université libre », Steiner s'associe à leur entreprise. Il enseignera l'histoire. De plus, il se joint à un mouvement, la « Ligue Giordano Bruno », qui regroupe de nombreuses personnes attirées par une philosophie spirituelle et moniste. Son thème principal est qu'il n'y a pas deux principes universels, la matière et l'esprit, mais un seul : l'esprit, principe unique de tout être. Steiner prend à plusieurs reprises la parole. Il insiste notamment sur le fait que le dualisme que la Ligue se propose de combattre n'est qu'une invention récente. Les arguments qu'il présente le font passer auprès de ses amis pour un défenseur du catholicisme. Il essaye de dissiper le malentendu. On retient surtout de lui l'image d'un « créateur de troubles et de désordre ». Son activité, même si elle ne le satisfait pas, est remarquable à cette époque. Jusqu'en avril 1903, il prononce plusieurs conférences sur le thème : « De Zarathoustra à Nietzsche, histoire de l'évolution de l'humanité – Les conceptions du monde depuis les premières époques orientales jusqu'à nos jours, ou Anthroposophie ». Il est à noter que c'est la première fois qu'il emploie ce mot, qui, par la suite, résumera sa pensée.

Il est invité en 1900 à prendre la parole à la Bibliothèque théosophique du comte et de la comtesse Brockdorff. Il évoque la figure de Nietzsche, décédé quelques semaines auparavant, le 26 août. Il y fait, entre 1900 et 1901, vingt-six conférences qu'il réunira et publiera sous le titre : *Mystique et esprit moderne*. Entre 1901 et 1902, il en prononce vingt-cinq éditées sous le titre : *Le christianisme et les mystères de l'Antiquité*.

Le serpent vert et le beau lis

Steiner doit sa rencontre avec les théosophes de Berlin à la publication d'un article sur le conte de Goethe, *Le serpent vert et le beau lis*, dans le *Magazin* du 28 avril 1899 (jour du cent cinquantième anniversaire du poète).

En fait, il a déjà abordé cette « œuvre énigmatique », sur laquelle on a tant écrit, et qui termine les *Conversations d'émigrés allemands*. Sa première étude du conte remonte à la fin de sa période de Vienne. Il n'a pas cherché, à cette époque, à venir grossir le nombre déjà important des ses exégètes, mais simplement à le prendre « pour ce qu'il est, dans sa forme poétique et artistique ».

Il s'explique : « Je n'ai jamais trouvé qu'il était sympathique de disperser, au moyen de la raison, la fantaisie vivante d'un écrivain. » Il l'a mis en relation avec les thèses défendues par Schiller et, citant la correspondance entre les deux auteurs, y a vu une sorte de réponse de Goethe à Schiller : « À la solution philosophique de Schiller, il opposait la conception *poétique du conte de fée*. Il sentait qu'en s'attaquant au problème de l'âme tel que Schiller l'avait posé au moyen de notions philosophiques, l'homme s'appauvissait en cherchant son être véritable ; il voulait s'approcher de l'énigme en pleine conscience, chargé des richesses de son expérience psychique. » Enfin, il en a mis les images en rapport avec d'autres plus anciennes, notamment avec les *Noces chimiques de Christian Rosenkreutz*. Dans ses travaux aux Archives (ou pour la *Littérature nationale allemande* de Kushner), ses réflexions sur le conte, qu'il juge composé par « quelque puissance invisible à demi-consciente », ne lui servent en rien. Elles inspireront plus tard la création de ses *Mystères*, qu'il écrira en 1910.

Lorsqu'en 1899 il aborde de nouveau l'étude du *Serpent vert et le beau lis*, il le fait dans une optique assez différente. Il reconnaît toujours, bien sûr, que Goethe y oppose « la science des images à la science théorique de Schiller », mais dégage néanmoins de son symbolisme quelques notions ésotériques. Ce sont ces considérations qui lui valent la sympathie des théosophes qui y voient quelque

explication de l'« hermétisme » de Goethe, ainsi que des influences rose-croix.

Premiers contacts avec les théosophes

À cette époque, les théosophes ne sont pas encore très nombreux à Berlin ; ils ne forment toujours pas une section indépendante et sont rattachés à la Société anglaise. Ils se réunissent une fois par semaine dans le salon d'un couple d'aristocrates russes, le comte et la comtesse Brockdorff. Steiner n'a jamais été, jusque-là, très attiré par les disciples de M^{me} Blavatski. Il se rend néanmoins à leur invitation et est agréablement surpris de trouver parmi les auditeurs des « personnes qui s'intéressaient vivement au monde de l'esprit ». Sa première conférence est empreinte de méfiance. Mais lorsqu'on lui propose d'en faire une seconde, il aborde cette fois ouvertement les sciences occultes. Il écrit avec soulagement : « C'était un grand événement pour moi que de pouvoir enfin employer les mots qui se rapportent à l'esprit, alors que j'avais dû, pendant si longtemps, me contenter d'y faire allusion dans mes paroles et mes écrits. » Les Brockdorff sont enchantés de leur nouvelle « recrue ». Steiner éprouve enfin la joie d'être compris et de s'exprimer sans détours.

Mais Steiner connaît mal la littérature théosophique qu'il considère avec circonspection. À Vienne, il en avait lu quelques ouvrages et s'en était trouvé déçu. Il avoue dans son *Autobiographie* : « Leurs méthodes et leur style me déplaisaient. Je ne pouvais y trouver aucun point de contact avec mes propres idées. »

Lorsqu'il commence ses conférences, il précise invariablement à son public sa volonté de s'en tenir exclusivement aux résultats de ses expériences, de ne parler que des « vérités occultes », qu'il a lui-même découvertes et non de se reporter, comme le font les théosophes, à quelque tradition érudite.

Ses premières conférences ont pour point de départ la mystique du Moyen Âge. Steiner justifie son choix : en citant les pensées mystiques de Maître Eckhart ou de Jacob Böhme, il trouve le moyen d'exprimer le résultat de ses propres investigations, il n'a pas à se

servir d'expressions qui lui sont étrangères, il évite d'aborder un ésotérisme oriental (ou pseudo-oriental) fort prisé des théosophes, il se limite à une pensée occidentale.

Le mot « mystique » même lui paraît galvaudé. Dans une lettre du 2 octobre 1902, il confie à Kirchbach : « Je sais qu'il y a un certain danger à employer ainsi un mot qui est justement très compromis aujourd'hui. Mais nous souffrons tous de la nécessité d'adopter des expressions déjà façonnées pour émettre des idées que nous-mêmes façonnons pour la première fois. »

Steiner aborde aussi l'ésotérisme occidental pour des raisons autres que simplement d'expression : il vient de trouver dans le christianisme (il vaudrait mieux dire : l'expérience christique) la réponse à nombre de ses problèmes.

Le Christ est un archétype de l'expérience intérieure

Un paragraphe de son *Autobiographie* marque cet instant, qui n'est pas une conversion, mais un pas de plus dans l'évolution de sa pensée : « J'ai dû triompher à ce temps-là (vers 1900) de véritables tempêtes intérieures pour sauver ma croyance. Ces orages se déroulaient derrière ma vie intérieure. Je n'ai pu sortir de ce temps de probation qu'en atteignant par la vision le plan où se déroule le christianisme.

Le Christ, pour Steiner, n'est pas objet de dévotion religieuse. Une telle attitude représenterait une limitation de l'esprit et donc de la liberté humaine. Il est l'archétype d'une expérience intérieure : celle du chemin de la connaissance. Steiner ne s'intéresse pas au dogme ; l'Église ne saurait être son idéal : en début de siècle, sa position est déjà bien menacée. Seul l'accomplissement du Christ mérite sa considération.

Libre de toute confession, Steiner se plonge dans l'étude – on devrait plutôt dire la contemplation, la visualisation – de la réalisation christique. Contemplation plutôt qu'étude, parce que dès cette époque Steiner reconnaît – toujours à travers Goethe – qu'il est des expériences que l'intellect ne peut pénétrer. À l'instar de son

maître, il constate : « Toutes ces conceptions vinrent alors éclairer cette vérité générale que les êtres et les événements du monde ne peuvent être expliqués véritablement si l'on se sert de la pensée pour "l'explication". Cela devient, par contre, possible si l'on acquiert le pouvoir de contempler en pensée les phénomènes dans le rapport où ils s'expliquent réciproquement, où l'un devient problème et l'autre solution, et où l'homme lui-même se trouve être le mot de l'énigme pour le monde extérieur perçu. »

Et comme cette conception le rapproche déjà du message des Évangiles, il ajoute : « Et, en même temps, m'apparut cette vérité que, dans le monde et dans ses actes, règne le *Logos*, la *Sagesse*, le *Verbe*. »

Sa démarche est lente et controversée. Il se heurte soit au scepticisme, soit à la réprobation. Il écrit : « Dans aucune des confessions connues ne m'apparaissait le christianisme que j'étais en devoir de chercher. Les épreuves et les luttes intérieures se multipliaient. Et j'ai dû me plonger dans le christianisme et interroger l'esprit qui, seul, pouvait me répondre. »

Les sceptiques lui objectent le matérialisme. Les autres parlent de tradition. Mais Steiner cherche uniquement ses vérités dans son expérience propre. Il écrit : « Je n'ai pas donné une forme nouvelle à de vieilles doctrines, gnostiques ou autres. Les données spirituelles contenues dans mon livre, *Le christianisme, un fait mystique*, m'ont été directement communiquées au sein même du monde de l'esprit. »

Les exemples qu'il donne, les faits et traditions historiques qu'il cite ne sont pour lui qu'illustrations de sa démarche intérieure. Et lorsqu'il parle de l'Événement du Golgotha comme centre de la Terre et de l'humanité, il faut songer, pour le comprendre, à ces mots de son *Autobiographie* : « Mon développement intérieur exigeait un pèlerinage spirituel au Golgotha et une contemplation de la Croix, au moyen du regard grave et profond de la connaissance. »

Il faut « désoccultier l'occulte »

Dans ses conférences, Steiner explique que l'humanité, à partir du XIV^e siècle, est devenue incapable de comprendre l'esprit. Tout ce que l'on a coutume d'appeler « la sagesse ancienne » ne nous est parvenu que sous forme d'images ou de symboles que le temps ne peut corrompre. Autrefois, cette sagesse était professée à l'intérieur de sanctuaires clos, par des prêtres qui ne la révélaient qu'aux seuls « initiés ». La loi du secret la protégeait, et la majorité des hommes ne pouvait en bénéficier. Encore à son époque nombreux sont ceux qui pensent qu'il ne convient pas de vulgariser certaines vérités, que les vérités ne peuvent être cultivées que par ceux qui en connaissent la valeur. Steiner estime, au contraire, que les temps ont changé, pour une raison très simple : notre compréhension nouvelle de la Nature, les progrès de la science ont, en quelque sorte, modifié la structure même de notre pensée. « La théorie du mystère, écrit-il, est un anachronisme. » Il pense qu'il est de son devoir de rendre *exotérique* l'ésotérisme, de « désocculter l'occulte ». Il s'aperçoit que les théosophes essayent, de leur côté, d'atteindre un pareil résultat, que toute leur littérature a, elle aussi, pour but de familiariser les hommes avec des notions qui leur ont été si longtemps cachées. En fait, à ce moment, la théosophie est, pour lui, une sorte de porte au travers de laquelle il peut s'exprimer. Il ne se lie au mouvement qu'avec réserve. La théosophie sera pour Steiner un tremplin et non une fin.

Le livre de Steiner, *Le christianisme, un fait mystique*, remporte quelque succès. Il est traduit en plusieurs langues et est bien accueilli à Londres par les dirigeants de la Société théosophique. Le groupe de Berlin l'encourage de son mieux, le presse de se joindre à lui. Son renom grandit ainsi que le nombre de ses auditeurs. Grâce à lui, la théosophie allemande prend de l'ampleur.

LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE DE THÉOSOPHIE

D'après la constitution de la Société théosophique fondée en 1875, la formation d'une Fédération européenne implique l'existence de sept sections. Or, en 1901, il n'y en a encore que cinq. En février

1902, une sixième est inaugurée à Rome en présence de C.W. Leadbeater {8}, mais l'Allemagne est toujours tenue à l'écart. Le colonel Olcott, cofondateur de la Société, qui s'y était rendu quelques temps auparavant, a affirmé que le pays « n'était pas encore prêt ». Mais la présence de Steiner à leur côté modifie peut-être l'impression des dirigeants de Londres. À Berlin, les Brockdorff songent à quitter la ville et s'inquiètent de l'avenir de leur groupe. Ils essaient de convaincre Steiner de leur succéder, d'en prendre la tête, de fonder une section allemande de la Société. Celui-ci hésite, il a peur de s'engager, de perdre une partie de sa liberté (à cette époque il n'est même pas encore membre officiel de la Société). Mais peu à peu il se laisse fléchir. Il met pourtant deux conditions à son acceptation : celle de ne se plier à aucun enseignement et d'être libre de ses actes comme de ses pensées, d'une part, et, d'autre part, d'avoir à ses côtés Marie de Sivers pour se charger de l'organisation de leur groupe. On écrit en Italie au siège central, on propose au colonel Olcott un projet de constitution qui est accepté : Steiner est invité à un congrès théosophique à Londres durant l'été 1902.

Le voyage à Londres l'enchanté. Avec Marie de Sivers qui l'accompagne, il habite chez un certain Bertram Keightley, un des dirigeants de la Société. Il converse avec la plupart des théosophes anglais importants. On retrace pour lui le souvenir d'Helena Petrovna Blavatski (décédée en 1891), ainsi que le chemin parcouru par la théosophie. Il rencontre Annie Besant et Sinette {9}. Il assiste à une conférence de Leadbeater. Il prend lui-même la parole.

Il en profite pour visiter la ville : « J'essayais d'employer le temps qui me restait entre les réunions du congrès à visiter en détail les collections artistiques et scientifiques de Londres. Je peux dire que bien des idées sur le développement de la nature et de l'humanité sont nées en moi tandis que je regardais des collections de sciences naturelles ou d'histoire. Quand je quittais Londres, mon âme était pleine d'impressions diverses et variées. »

À Londres, sa candidature a été retenue et acceptée. Lorsque Steiner rentre à Berlin, il prépare l'inauguration de la nouvelle

section. Les Brockdorff quittent la ville, et Marie de Sivers s'installe dans leur appartement à Charlottenburg, Kaiser Friedrichstrasse, 54.

Le 21 octobre 1902, Annie Besant, venue de Londres pour la circonstance, remet à Rudolf Steiner la charte de la section allemande dont il est nommé secrétaire général.

Une aventurière de l'esprit

L'histoire de la Société théosophique est irrémédiablement liée au nom d'Helena Petrovna Blavatski, que l'on a coutume de désigner par ses trois initiales : H.P.B.

La vie de M^{me} Blavatski, commencée en 1831 dans une Russie que troublent famines et épidémies, se compose de voyages périlleux et incessants, d'une activité littéraire multiforme et féconde, de rencontres, de polémiques et de luttes qui feront d'elle un des personnages les plus controversés de son époque.

Issue d'une famille noble, H.P.B. fut mariée à l'âge de dix-sept ans à un vieillard à qui elle se refusa et qui tenta de la violer. Elle s'enfuit, cachée dans la cale d'un voilier et, souvent seule, parfois à pied, se met à parcourir le monde. Elle se cache en Égypte, visite l'Europe, l'Amérique. Elle se lie avec des prêtres vaudou à La Nouvelle-Orléans, mène l'existence dangereuse des hors-la-loi du Mexique. Elle médite dans des temples au Japon, vit misérablement à Calcutta, traverse l'Himalaya, et, s'il faut l'en croire, pénètre le Tibet interdit. Elle fit parler d'elle à Java, en Chine, à Delhi comme à New York. Elle partagea ses dernières années entre l'Inde et Londres où elle s'éteignit en 1891.

Durant ses infinies pérégrinations, M^{me} Blavatski prit le temps d'écrire de nombreux livres – *Isis dévoilée* et *La Doctrine secrète* sont les plus fameux – qui nous étonnent à plus d'un titre. Un mystère entache ou magnifie leur rédaction : M^{me} Blavatski fait preuve tout au long de leurs pages d'une érudition qu'elle ne possède pas. Elle cite des ouvrages qu'elle n'a matériellement jamais pu lire, elle analyse des langues qu'elle ignore, elle s'appuie sur des sources, des faits, des traditions qui, à son époque, sont encore inconnus. On ne saura jamais comment son œuvre vit le jour et on ne peut

qu'accepter l'explication qu'elle-même avançait : elle prétendit toute sa vie écrire sous la dictée de Maîtres énigmatiques, dans un état proche de la transe.

Son œuvre écrite n'est pas l'unique mystère de son existence : toutes les personnes qui l'approchèrent reconnurent invariablement ses dons de voyance, de médiumnité, de télépathie. Toutes sortes de phénomènes paranormaux l'accompagnaient là où elle allait : apparitions, miracles et prophéties se succèdent sans fin. Une commission scientifique se pencha sur son cas. Elle se prononça pour la fraude, mais ne put pas la prouver. H.P.B. répondit à ces accusations : « On a dit de moi que j'étais un des imposteurs les plus accomplis et les plus intéressants dont le nom mérite de passer à la postérité [...]. Eh bien ! je ne m'y oppose pas. Je m'y trouverai en fort bonne compagnie. En effet, une vieille femme qui a eu assez d'esprit pour bernier depuis son enfance des milliers de personnes intelligentes, de la meilleure société, parfois fort connues [...], une telle femme mérite certes de passer dans l'Histoire ; et ses victimes avec elle, bien entendu... »

Il serait vain de vouloir résumer tous les combats que livra cette femme étonnante (luttas pour l'émancipation des femmes, pour l'indépendance de l'Inde, pour un développement de l'« orientalisme »...). L'hommage que, dans ses *Mémoires*, lui rendit Gandhi – qu'elle connut et influença – suffirait à lui assurer la gloire.

Retrouver l'élément commun

L'idée centrale sur laquelle repose la théosophie est qu'il existe une base commune à toutes les religions, qui est le *fait religieux*, et que l'ésotérisme révolte. Prendre les religions dans leurs individualités ne fait que séparer les hommes les uns des autres et morceler la « Vérité » qui est unique, une et indivisible. La théosophie se propose de retrouver *a substrato* cet élément commun à tous les hommes et, autour de lui, de développer une paix et une entente universelles.

M^{me} Blavatski mettait toutes les religions sur un même plan, elle ne portait pas vraiment de jugement de valeur, bien qu'elle opposât au Dieu mâle et guerrier de l'Ancien Testament l'Isis égyptienne, plus féminine et – selon elle – plus sage. Elle affichait cependant une nette préférence pour les cultes orientaux. À sa mort, cette préférence s'accrut encore chez ses disciples. Ces derniers hésitèrent un moment entre le bouddhisme et l'hindouisme, et, sous l'impulsion d'Annie Besant, l'héritière spirituelle d'H.P.B., optèrent pour un hindouisme catégorique.

À l'époque où Steiner commence de participer aux activités théosophiques, l'Occident est considéré avec méfiance. Sous prétexte de synthèse, le catholicisme est plus critiqué (voir attaqué) qu'impartialement étudié. M^{me} Blavatski donnait au Christ (au « Maître Jésus ») une place de choix parmi les grands initiés, les « grands instructeurs de l'humanité » (Bouddha, Rama, Moïse, etc.). M^{me} Besant, d'année en année, conteste cette place et, s'élevant contre le dogme, finit par ne plus reconnaître de valeur au message chrétien.

Steiner connaît surtout l'Orient à travers la philosophie allemande. Qu'on se souvienne de la fascination de Leibniz pour la rigueur mathématique du système des transformations du Yi-King ou de l'estime dans laquelle Schopenhauer tenait la métaphysique hindoue. Goethe lui-même fréquentait volontiers les Upanishads dont l'ésotérisme inspira, dit-on, la rédaction du *Second Faust*.

Steiner apprécie la ou plutôt les pensées orientales pour leur acceptation naturelle de vérités que l'Occident choisit d'ignorer depuis la fin du Moyen Âge et la naissance de l'idée de progrès, la foi dans la raison et les débuts du matérialisme moderne. Il reconnaît volontiers la supériorité de l'Orient dans le domaine de la description de l'expérience spirituelle, et lui-même reprendra dans son œuvre quelques expressions tirées de la pensée hindoue, dont la terminologie lui semble plus adaptée à l'étude de certains phénomènes que la nôtre, ou plus évocatrice. Ces emprunts ne sont pas dus à des préférences philosophiques ou religieuses ; il ne se les

permet que lorsqu'ils facilitent ou enrichissent l'exposition de sa propre pensée. Le mot sanscrit *karma*, par exemple, se retrouve ainsi fréquemment sous sa plume, parce que ni l'allemand ni aucune langue occidentale n'en possède l'équivalent. Il ne l'emploie pas pour sa « couleur » orientale, mais parce que sa traduction exigerait une longue et imprécise périphrase.

Steiner ne peut se « convertir » à l'Orient

Cependant Steiner ne peut se résoudre à adopter une pensée hindouiste ou bouddhiste. Sans doute ne l'envisage-t-il même pas. La raison de ce refus – qui le coupera petit à petit des théosophes – est qu'il n'estime pas possible, pour un esprit, de se réaliser avec des termes autres que les siens. Notre passé, nos connaissances scientifiques, notre culture requièrent une sagesse qui leur soit adaptée. L'ésotérisme moderne peut s'inspirer, s'enrichir d'emprunts multiples, il ne peut en aucun cas faire marche arrière et se limiter à une quelconque pensée, aussi grandiose soit-elle, qui lui soit étrangère. Le message de Steiner, sans être exclusif, se veut résolument occidental.

Steiner évoquera à plusieurs reprises les dangers qu'il y a à s'écarter de sa propre voie. Il respecte profondément l'Orient, mais ne peut s'empêcher de voir dans l'attrait qu'il exerce sur l'homme occidental du XX^e siècle, un désir d'évasion, la tentation d'une solution de facilité aussi attirante qu'impossible, une perte. On pourrait constater avec lui que, depuis la Grèce antique, l'Orient avec ses mystères et ses extases a toujours été perçu comme une sorte de complément de notre propre culture. Il ne saurait être une solution, mais seulement une référence, un miroir ou un apport.

Steiner exprime pleinement cette conception dans *Aphorismes ésotériques et méditation sur l'Orient et l'Occident*, écrit à Vienne en 1922 à la fin du congrès Orient-Occident. On peut y lire : « L'Oriental a, jadis, fait l'expérience en lui du monde, et aujourd'hui, dans sa vie spirituelle, il en perçoit l'écho. L'Occidental, lui, est au début de son

expérience, donc sur la voie de se trouver dans le monde. Si l'Occidental voulait devenir yogi, il faudrait qu'il développe un égoïsme raffiné, car la nature lui a déjà octroyé le sentiment personnel que l'Oriental ne possédait que comme en rêve. Si le yogi avait voulu, comme l'Occidental, se chercher dans le monde, il aurait transformé sa connaissance de rêve en sommeil inconscient et se serait ainsi psychiquement enivré.

L'Oriental parle du monde sensible comme d'une apparence en laquelle vit à l'étroit l'esprit qu'il perçoit dans sa réalité pleine et entière en son âme. L'Occidental parle du monde des idées comme d'une apparence en laquelle vit, comme une ombre, ce qu'il perçoit dans sa réalité pleine et entière, par ses sens, dans la Nature.

Ce qui fut pour l'Oriental la Maya sensible est pour l'Occidental réalité en soi. L'idéologie animique formulée par l'Occidental est, pour l'Oriental, vérité créatrice...

L'Oriental n'a pas le sens de la "preuve" ou de la "démonstration". Il contemple le contenu de ses vérités et, par cette contemplation, les connaît. Ce que l'on sait, on ne le "prouve" pas. L'Occidental exige partout des preuves. Il lutte avec le contenu de ses vérités, pensant, à partir du reflet extérieur et les expliquant par lui. Mais ce que l'on "explique", il faut le "prouver"... »

LA SCIENCE ET LE PRINCIPE VITAL

Lorsqu'en 1902 Steiner se retrouve, avec Marie de Sivers, à la tête de la section allemande de la Société théosophique, il essaie de dégager sa pensée de toute subjectivité, d'en faire une sorte de « continuation objective de la science ».

Deux entreprises auxquelles il participe durant ces années-là révèlent cet état d'esprit : la « collection Kraemer » et *l'Égoïsme*, d'Arthur Dix.

Hans Kraemer dirige une vaste étude retraçant les progrès de la culture au cours du XIX^e siècle. Ses ouvrages survolent diverses activités : intellectuelles, techniques, sociales... La collaboration de Steiner porte sur la vie des Lettres. Steiner commente son travail : « Cette étude était particulièrement intéressante du fait que j'avais à

parler de la vie intellectuelle sans me rapporter à l'expérience du monde de l'esprit. Il me fut ainsi véritablement impossible de faire allusion aux véritables impulsions spirituelles qui s'étaient manifestées dans les œuvres poétiques [...]. J'eus à considérer aussi ce que l'âme peut trouver dans un certain ordre de choses, si elle les étudie avec la conscience ordinaire sans faire l'effort nécessaire pour pénétrer dans le monde spirituel. »

Ce travail sans gloire, apparemment si éloigné de ses préoccupations profondes, lui est utile à plus d'un titre. Il est un exercice de style, une sorte « d'entraînement » au dialogue littéraire. Outre la synthèse historique qu'il implique (il avoue une certaine mise au point des diverses « impressions » produites sur lui par le siècle qu'il quitte), il est un réajustement de ses idées par rapport à l'esprit de son époque.

Cette expérience de ce qu'il appelle une « station au seuil de l'esprit » se renforce lorsqu'il rédige pour une autre collection, dirigée par Arthur Dix, un chapitre sur un sujet imposé : *l'Égoïsme dans la philosophie*. Le titre n'est certes pas celui qu'il aurait choisi ; « l'individualisme dans la philosophie » correspondait mieux.

La collection d'Arthur Dix, qui porte le titre laconique et polémique *l'Égoïsme*, essaie de caractériser, selon Steiner, « les différents domaines de la connaissance et de la vie ayant en vue *l'égoïsme humain* qui se manifeste dans leur développement » à travers les âges.

Le texte de Steiner part d'un aperçu de la philosophie occidentale depuis Thalès et les présocratiques ; il analyse les impulsions de l'intellectualisme au sein de la vie sociale qui les transforme pour ne plus en faire que des « imitations ». Steiner écrit : « Ceci est une des raisons pour lesquelles le besoin d'un sentiment social s'est manifesté de nos jours avec une pareille intensité ; l'intellectualité ne donne pas de moyen d'éprouver ce sentiment avec une spontanéité intérieure suffisante. Dans ces questions-là, comme dans tant d'autres, l'humanité désire le plus ardemment ce qu'elle *n'a pas*. »

Par la suite, Steiner qualifiera ces différentes études « d'essais sur la vie intérieure pré-anthroposopique ». Il n'y voit aucune

opposition avec ses activités futures, car « le tableau cosmique que l'on obtient ainsi n'est nullement démenti par l'Anthroposophie, mais plutôt approfondi et précisé ».

La lutte contre le dogmatisme

En 1902, Steiner ignore encore beaucoup de choses de la Société dont il dirige une section. Marie de Sivers, qui jouit de l'amitié de la comtesse Wachmeister – qui fut une amie intime de M^{me} Blavatski –, lui fait part de ses connaissances. Steiner assimile ainsi directement non seulement les directives spirituelles qui ont été jadis révélées à la Société, mais encore la façon originale dont on les a conservées et transmises.

Les rapports de Steiner avec les membres de la section ne s'établissent pas sans heurts – au début tout au moins. Certains affiliés suivent les directives de tel ou tel dirigeant ou penseur théosophe avec un aveuglement proche du fanatisme. Ils sont moins intéressés par l'analyse, le raisonnement, le cheminement de la pensée, que par l'énoncé d'un quelconque dogme, lointain et autoritaire. Ils ne cherchent pas à se réaliser eux-mêmes, à avancer sur leur voie, mais simplement à croire, sans jamais les mettre en doute, en des systèmes dont ils apprécient avant tout la vaine ordonnance ou l'impérative rigueur.

Steiner s'élève contre ce genre d'activité de la Société qui lui déplaît pour « son dilettantisme et sa vulgarité ». Il écrit : « Je ne trouvais guère que dans les milieux théosophiques anglais le vestige des notions spirituelles léguées par H.P. Blavatski. » Il rêve d'une théosophie ouverte, rationnelle, « scientifique ». À vrai dire, et ce trait est très caractéristique de sa pensée, il se soucie peu de l'établissement d'une doctrine, mais plutôt de l'élargissement de l'univers spirituel de ses auditeurs. Il écrit, dans son *Autobiographie* : « Marie de Sivers et moi-même ne comptons pas en particulier sur les théosophes, mais sur toute personne s'intéressant sérieusement aux choses de l'esprit. » Pour eux, la Société est avant tout un point de départ. Et, à suivre leurs activités, on les voit consacrer beaucoup plus de temps à l'organisation des

conférences destinées à des auditoires non théosophes qu'à briller au sein d'un public averti.

La Société n'est pas pour Steiner une infaillible source dispensatrice de vérités, mais un organe capable, grâce aux travaux de ses différentes sections, de regrouper et de divulguer les résultats de certaines recherches. Dans le discours qu'il prononça en 1902, à Londres, au congrès théosophique, il insista particulièrement sur ce point : la Société aide au développement spirituel de l'homme, elle ne le dicte pas ; elle est un trait d'union, au centre de ralliement et une force d'action ; en aucun cas elle ne doit se placer comme un quelconque Vatican. Il écrit : « Je soulignais en tout cas expressément que telle était mon intention pour ce qui concernait la section allemande et que jamais *cette* section n'accepterait des dogmes imposés ; qu'elle deviendrait un centre de recherches indépendantes et que, lors des réunions plénières de la Société, elle pourrait bénéficier des décisions générales prises en commun. »

Les critiques « externes » et « internes »

Son entrée au sein de la Société vaut à Steiner d'innombrables et souvent contradictoires critiques. On lui appose le qualificatif de « théosophe », le limitant ainsi à une simple étiquette. Pour ses anciens maîtres ou amis goetheanistes, il n'est plus le « philosophe érudit », mais l'adepte aveugle d'une secte obscure. Il se coupe des milieux artistiques ou intellectuels de la capitale. Son nom s'entache de tout ce que l'on a toujours pu reprocher à tout mouvement dont les recherches ont pour objet des sujets aussi contestés que le mysticisme, l'ésotérisme ou le sacré. Steiner regrette parfois cet éloignement auquel l'obligent ses nouvelles activités (« Je perdis ainsi d'un seul coup les relations qu'il m'eût été si agréable de conserver. »). Il constate, en parlant des anciens cercles qu'il fréquentait : « Aucun n'eût trouvé à la longue plaisant de s'attacher à un homme lié à des milieux dont l'âme et l'esprit appartenaient à un domaine qui leur étaient si exactement opposés. »

Mais des contestations apparaissent également d'emblée chez certains théosophes. Le problème que pose Steiner dès ses premières

conférences peut être énoncé de la sorte : « Comment justifier la connaissance spirituelle devant la pensée “scientifique” moderne ? » Vers 1900, l'application steinerienne de méthodes scientifiques d'observation aux données spirituelles est accueillie par certains membres de sa section avec indifférence sinon réprobation.

Les théosophes allemands se groupaient essentiellement autour d'un certain Hubbe-Schleiden, ancienne relation d'Helena Petrovna Blavatski, avec qui il avait fondé, dans les années 1880, un centre théosophique à Elberfeld. Hubbe-Schleiden publia aussi une revue intitulée le *Sphinx*, à l'intention des théosophes allemands. Lorsque Steiner inaugure à Berlin sa section, l'activité des anciens théosophes est sur le déclin ; ils accueillent pourtant ce dernier avec méfiance et hostilité. Parce qu'ils en sont les plus anciens membres, ils se sentent tous des droits sur la Société : pour eux, Hubbe-Schleiden reste leur représentant, et la nouvelle génération théosophique fait figure de trouble-fête. Les travaux de Steiner leur paraissent importuns. Ils entendent les critiquer, presque par « principe », ainsi que toutes les actions ou luttes entreprises.

Il faut dire – et Steiner l'explique justement dans son *Autobiographie* (chap. 33) – que Hubbe-Schleiden possédait, *lui aussi*, sa théorie scientifique, et que c'est de *cette* théorie-là que les anciens membres attendaient une justification de la théosophie. « Ils étaient d'avis, dit-il, que jusque-là il ne fallait rien tenter en Allemagne et mon activité “dérangeait” leur attente ; ils y voyaient quelque chose de particulièrement nuisible. » Hubbe-Schleiden expliquait les phénomènes de la Nature, selon Steiner, en groupant les « particules originelles de l'universelle substance » en atomes, et les atomes en molécules. Cette théorie atomiste était le « modèle de base » de toute pensée scientifique. Certaines molécules « fort complexes » expliquent les manifestations de l'esprit ; processus chimiques et états spirituels en découlent pareillement. D'éventuelles transformations de structures moléculaires actionnent ainsi l'univers.

Steiner commente : « Je ne pouvais accepter l'interprétation que les *sciences naturelles* donnent de cet atomisme, même pour ce qui

est *du ressort* de ces sciences ; vouloir l'appliquer à l'esprit me semblait la preuve d'un égarement, et j'étais dans l'impossibilité de la prendre au sérieux. » Les préoccupations de Hubbe-Schleiden lui paraissent étrangères et vaines. Il écrit : « J'ai toujours attaché assez peu d'importance à la façon dont on se représente le mouvement des atomes à l'intérieur de la matière. Que ce mouvement se fasse mécaniquement ou d'une tout autre manière, cela m'était indifférent. Ce qui pour moi importait, c'était de partir des atomes, des plus petites figurations du monde, pour aboutir en pensée à ce qui est organique, à ce qui est doué d'esprit. Je voyais la nécessité de prendre mon point de départ dans le tout. » Un article de Rudolph Hendenhain, qu'il écrivit pour le *Magazin* du 6 novembre 1897, résume son opinion personnelle : « Nul doute que notre philosophie de la Nature s'efforce de plus en plus d'expliquer la vie des êtres organiques d'après les lois qui régissent les phénomènes de la Nature inanimée. On recherche des processus mécaniques, physiques et chimiques dans le corps de l'animal et de la plante. Le même genre de lois qui règlent l'activité d'une machine doit se retrouver dans l'organisme sous une forme, il est vrai, infiniment complexe et difficile à discerner. Rien ne doit s'ajouter à ces lois pour que le phénomène, que nous appelons la vie, puisse se produire. [...] La conception mécaniste de la vie se répand de plus en plus, mais cela ne satisfera jamais ceux qui sont capables de jeter un regard plus attentif et plus profond sur les événements qui se vérifient au sein de la Nature [...]. Les naturalistes d'aujourd'hui ne peuvent se défaire d'une certaine lâcheté ; là où la science de leurs explications mécaniques se trouve en défaut, ils se contentent de dire que la chose leur paraît inexplicable. Une pensée audacieuse s'élève à une contemplation plus haute. Elle s'efforce d'appliquer des lois supérieures à ce qui n'est pas d'origine mécanique. Toute notre pensée scientifique retarde sur notre *expérience* scientifique. On nous apprend que nous vivons au siècle de la science, mais, au fond, ce siècle de la science est le plus misérable que l'Histoire ait jamais enregistré. Il se caractérise par un culte aveugle du fait brut et des théories mécanistes. Jamais cette science ne comprendra la vie,

parce qu'il faut, pour la comprendre, une méthode de représentation plus haute que pour l'explication d'une machine. »

« **Lucifer-gnosis** »

Pour expliquer et propager ses idées – et elles sont déjà la base de l'Anthroposophie, même si le mot n'est encore que peu employé –, Steiner fonde, avec Marie de Sivers, en juin 1903, une revue à laquelle il donne le nom de *Lucifer*, non pas l'Archange déchu, mais étymologiquement : « le porteur de lumière ». La revue est éditée avec les moyens les plus sommaires. Steiner en est pratiquement l'unique rédacteur. Marie de Sivers s'occupe de la correspondance, qui devient rapidement importante, et de la partie administrative. Ils collent eux-mêmes les bandes et timbres, écrivent les adresses et portent à la poste « les paquets dans un grand panier à linge ».

La revue, qui impose à Marie de Sivers, au début au moins, de lourds sacrifices financiers, connaît rapidement un heureux essor. Un certain Rappaport, de Vienne, qui édite un périodique similaire portant le nom de *Gnosis*, leur propose de réunir leurs deux revues et de partager ainsi les frais d'impression. *Lucifer-Gnosis* paraît pour la première fois en 1904. Steiner lui reconnaît « une carrière brillante ». Le nombre des lecteurs augmente à une cadence accélérée. Bientôt, certains numéros épuisés doivent être réimprimés. Les articles de Steiner présentent une évidente continuité. De l'un à l'autre se retrouve un fil conducteur jamais abandonné. On peut les lire comme les différents chapitres d'un même ouvrage. Le premier thème abordé est celui de « la discipline que doit s'imposer l'âme humaine désireuse de parvenir par elle-même à la contemplation de l'esprit ». Le second, « Comment peut-on s'élever à la connaissance des mondes supérieurs ? », fera l'objet d'un livre : *Initiation*. Enfin, une suite d'articles intitulés « Notions tirées de la chronique de l'*Akasha* », ébauche une cosmologie anthroposophique.

Tout ce qu'écrit Steiner pour *Lucifer-Gnosis* n'entretient que des rapports très vagues avec la théosophie officielle. Il critique parfois certaines erreurs de doctrine ou dénonce quelques obscurités, mais

l'essentiel de son propos est le résultat de ses propres et indépendantes recherches. Cette attitude aussi lui sera reprochée. *Lucifer-Gnosis* cesse de paraître en 1905. Non par faute de lecteurs, bien au contraire, mais paradoxalement, parce que Steiner, trop pris par ses tournées de conférences, n'a plus suffisamment de temps à lui consacrer. Après quelques trop longs retards de parution, la revue disparaît, donnant naissance à une maison d'édition de livre : Éditions philosophiques-théosophiques, qui deviendront par la suite philosophiques-anthroposophiques.

La lutte contre l'hermétisme

Helena Petrovna Blavatski avait lutté pour une « divulgation » de l'ésotérisme. Elle ne pensait pas cependant que *toutes* les vérités pussent être rendues publiques. Elle avait formé autour d'elle un « petit cercle intime » auquel elle réservait certaines révélations concernant la Société. Ce petit groupe, encore appelé l'« École ésotérique », est une sorte d'institution indépendante au sein même de la Société. Steiner y est, à cette époque, admis ; ses adversaires acharnés prétendront par la suite que tout son savoir proviendrait de ce groupe. Il se défend de cette accusation dans son *Autobiographie* : « Il s'agit d'une chose dont je pourrais fort bien ne pas parler, car elle n'a exercé aucune influence sur mon développement personnel ni sur mon activité publique : à savoir de mon admission à l'École ésotérique. » Ou encore : « Je n'ai rien appris de particulier dans cette École ésotérique : j'assistais fort rarement à ses réunions et n'y allais d'ailleurs que pour me tenir au courant de ce qui s'y passait. » Qu'enseignait-on dans ce groupe ? De l'aveu de Steiner, des vérités « tirées des régions subconscientes et dont les influences peuvent être nuisibles au corps et à l'esprit du disciple – car bien qu'elles agissent sur l'être physique, leurs apports ne sont pas contrôlables ». Or l'Anthroposophie se veut entièrement dégagée de toute influence subconsciente. Ce savoir ésotérique est conforme aux doctrines d'H.P. Blavatski ; mais, ajoute Steiner, M^{me} Besant y joint, « pour hâter les progrès de la connaissance », des exercices inspirés du yoga, ce qu'il ne peut admettre. Comment H.P.B. avait-elle acquis ce savoir ? « Il y a toujours eu une tradition ésotérique qui remonte aux

anciennes écoles des mystères. Cette tradition s'est conservée au sein de toutes les sociétés qui veillent jalousement à ce qu'aucun secret ne soit révélé aux profanes. Dans certains milieux, on avait jugé utile de communiquer ces enseignements à H.P.B. Elle combina ce qu'elle avait appris par ce canal avec ses révélations personnelles, car elle était une individualité humaine en qui, grâce à un singulier atavisme, l'esprit agissait encore comme il avait agi autrefois dans l'âme des anciens mythes, c'est-à-dire dans un état de conscience qui, en regard des forces conscientes illuminant l'âme moderne, ressemblait plutôt à un état de rêve. Ainsi, dans cet être humain, se renouvelait une expérience qui avait été courante parmi les initiés des temps les plus lointains. » (*Autobiographie*, chap. XXXII.)

Or, pour Steiner, ces vérités entrent dans le cadre de l'Histoire plutôt que dans celui du progrès spirituel. À son tour, il crée son « cercle intime », mais celui-ci est plutôt une sorte de section supérieure, de classe d'un niveau plus élevé, destinée aux personnes les plus avancées sur le chemin de la connaissance. Jusqu'en 1907, son groupe travaille, certes, en relation avec l'École ésotérique, mais ses rapports portent surtout sur l'organisation et non sur la révélation de données spirituelles. Lorsque Annie Besant se rend en Allemagne pour le Congrès théosophique de Munich, Steiner décide, en plein accord avec elle, de rompre toutes relations entre les deux groupes.

LE CYCLE DE PARIS

Rudolf Steiner a, semble-t-il, toujours préféré les rapports directs (l'enseignement oral) au message écrit. Ainsi on ne s'étonnera pas de le voir, dès 1901, consacrer la majeure partie de son temps à des cycles de conférences. Ces conférences attirent de plus en plus de monde. À Berlin, le centre de la section devient rapidement trop étroit pour contenir le public qui s'y presse. En octobre 1903, les théosophes déménagent dans des locaux plus vastes qu'il faudra encore, par la suite, agrandir.

Des appels de province l'amènent également à des voyages incessants. En janvier 1906, par exemple, il part le 7 à Saint-Gall, le 8

à Zurich, le 10 à Lugano, le 11 à Bâle, le 12 à Colmar, le 13 à Strasbourg ; on le retrouve le 14 à Stuttgart, puis, dans les jours qui suivent, à Francfort, à Marburg, à Kassel, à Weimar, à Leipzig, à Dresde, etc. Il voyage de nuit et travaille dans des chambres d'hôtel, emportant avec lui un petit bagage. Entre deux conférences, il rencontre des gens de la presse, il reçoit des théosophes. Il s'intéresse à tous les problèmes, essayant toujours de mettre sa « science de l'esprit » à un niveau pratique, celui de la vie de tous les jours. Il parle toujours avec la même douceur, la même patience. Il semble ne jamais connaître la fatigue. On le retrouve prêt à répondre à toutes les questions, qu'elles aient trait à des problèmes personnels psychologiques, spirituels ou matériels. Et les gens qui le rencontrent sont invariablement séduits par la personnalité de celui que l'on appelle le « Docteur ». On parle déjà d'une théosophie d'avant Steiner, reconnaissant plus ou moins consciemment que la personnalité du directeur de la section modifie d'emblée l'enseignement de la Société.

Un regard tourné vers le dedans

M^{me} Rihouët-Coroze a réuni dans son livre les témoignages de plusieurs personnes qui assistèrent à ses conférences. Citons celui d'un jeune étudiant, Ludwig Kleeberg, qui entendit Steiner parler pour la première fois en 1904 :

« Le docteur Steiner entra dans la salle. On n'oubliera jamais cet aspect, ce regard. Je m'étais imaginé voir une sorte de brahmane, avec une barbe noire et un manteau long, comme on représentait les mahatmas dont j'avais vu les portraits. Au lieu de cela, un homme qui rappelait plutôt les humanistes, comme Érasme de Rotterdam. Il n'était pas très grand, mais donnait l'impression de l'être [...]. Il monta au pupitre et commença de parler. Le regard dirigé d'abord vers le public semblait peu à peu se tourner vers le dedans. Il parlait d'après ce qu'il contemplait intérieurement. Les phrases se modelaient au fur et à mesure de sa pensée. Les mots avaient beaucoup de force et sa manière de s'exprimer avait comme le don intérieur d'éveiller quelque chose d'assoupi dans les cœurs. On

éprouvait personnellement une partie de la force qui avait moulé ses expressions. On sentait se préciser et grandir en soi le lien qui vous rattachait à la réalité d'un monde plus grand, plus vaste, plus riche, celui qui l'inspirait. Sa parole allait droit au cœur parce qu'elle venait d'un cœur qui portait en lui beaucoup de science et d'amour. Une indéniable coloration autrichienne donnait à son langage quelque chose qui fleurait la nature, le terroir, la sève, et qui avait son charme. »

D'autres témoins remarquent :

« Je dois dire que je ne me souviens pas avoir jamais reçu d'un autre homme, dans ma vie, une impression aussi décisive dès le premier regard, et entraînant une conviction aussi immédiate [...]. Je saisis d'un seul coup : voilà celui que je cherchais depuis longtemps ! » Ou encore : « Après la conférence, quand je me retrouvai dans la nuit d'hiver, le monde m'apparut changé. Je restai sous l'impression d'un événement immense et décisif pour toute mon existence. Un sentiment profond m'animait, fait de calme intérieur et d'une nouvelle confiance dans la vie. » (Emil Leinhas : *Lebenswege mit Rudolf Steiner*, Bâle, 1950.)

Le souci de la communication

À travers le pays la théosophie avait déjà de nombreux adeptes, mais ceux-ci possédaient plus de bonne foi que de connaissances réelles. Ou bien celles-ci étaient confuses : un mélange de mysticisme oriental, d'idées à la mode et de pratiques fantaisistes... Steiner essaie de les regrouper afin d'œuvrer en commun et de leur fournir une méthode susceptible de les aider dans leur recherche individuelle. Il ne fait pas de distinction entre les nouveaux et les anciens membres de la Société. Il considère toutes les demandes avec la même bienveillance. À Munich, à Stuttgart, dans les principales villes d'Allemagne, il fonde des centres importants. Il prononce parfois dans une même ville, pendant plusieurs jours, de grands cycles de conférences sur des sujets essentiels. Recueillis en une sténographie malheureusement parfois défailante, ces discours

seront ensuite publiés sous la forme de livres : les *Mystères chrétiens et mystères antiques* (1902), *l'Ésotérisme chrétien* (1906), *l'Évangile selon Saint-Jean* (1905). Les thèmes abordés sont innombrables : scientifiques, spirituels, littéraires, philosophiques, musicaux, sociaux, historiques, religieux. Leur approche est généralement similaire : Steiner prend pour point de départ un fait connu, une théorie ou un document déjà existants, et, à partir de cette base, développe ses propres idées. Il termine généralement sur leurs éventuelles applications pour l'homme moderne. Il explique lui-même : « Les méthodes que j'employais pour répandre graduellement les connaissances spirituelles consistaient principalement à faire saisir les vérités d'ordre supérieur au moyen de notions plus facilement assimilables. » Le vocabulaire qu'il emploie témoigne également de son souci de communication. Ses premières conférences portent la marque de la théosophie ; petit à petit, il substitue à la terminologie hindoue, alors fort prisée, des expressions modernes ou tirées du jargon philosophique : « Je devais, pour être compris, utiliser un mode d'expression spécial, mais, à mesure que le travail avançait, je pus imposer un vocabulaire qui correspondait mieux à mes idées propres. »

Annie Besant :

« Son âme s'approchait du monde spirituel »

Sa renommée grandit. Ses livres commencent à être traduits à l'étranger. Steiner est de plus en plus souvent invité à prendre la parole hors d'Allemagne.

En 1903, il se rend à Londres, avec Marie de Sivers. Un nouveau Congrès théosophique s'y tient. Le colonel Olcott est venu spécialement des Indes pour l'occasion. Steiner commente à son sujet : « On ne s'étonnait pas, en le voyant, qu'il ait pu être le compagnon de H. P. Blavatski lors de la fondation de la Société et qu'il l'ait tant aidée par ses talents d'organisateur, par son affabilité et son énergie. En très peu de temps, cette Société avait acquis un grand développement : elle était pourvue d'une excellente organisation. »

Steiner habite, avec Marie de Sivers, chez une certaine M^{me} Brigh, dont il vante les qualités. Cette dame loge également Annie Besant {10}, que Steiner apprend à mieux connaître. Le portrait qu'il dresse de cette dernière est assez flatteur. Il parle d'une « personnalité extrêmement intéressante ». Il note : « Elle avait réellement le droit de parler du monde de l'esprit dont elle avait fait l'expérience » ; ou encore : « Son âme s'approchait intérieurement du monde spirituel. » Mais il ne peut s'empêcher d'ajouter : « Plus tard, cependant, cette connaissance fut obscurcie par certains buts extérieurs qu'elle se proposait. » Lorsqu'il parle devant le Congrès, il choisit le thème : « La vie spirituelle en Allemagne et la théosophie. » Il cite les noms de Jacob Böhme, de Maître Eckhart, de Goethe, de Schiller et de Fichte. Il ne cherche pas à faire une apologie de la pensée allemande, mais à exposer à un auditoire essentiellement tourné vers l'Orient quelques grands moments de la pensée occidentale. Une autre préoccupation motive le choix de son sujet. Steiner oppose deux sortes de vision de l'esprit : la première est dirigée par la conscience, la seconde en est indépendante. Il s'explique : « Je m'en tenais rigoureusement à cette conviction que, de nos jours, la vision de l'esprit ne peut agir que dans l'âme consciente. Or, ce que je voyais là (parmi les théosophes), c'était une forme ancienne de connaissance spirituelle, avec les caractères imprécis du rêve. » Il évoque plus loin une connaissance apparaissant à l'âme comme « un rêve descendu du cosmos ».

Il en retrace l'histoire, comment elle s'est perdue au Moyen Âge, comment elle fut retrouvée dans la pensée orientale.

Pour une science de l'esprit

Les théosophes, écrit-il – et il pense plus particulièrement ici à Annie Besant –, peuvent obtenir, par cette méthode d'approche du spirituel, des résultats forts exacts. Mais notre siècle nous en permet de plus élevés. Il justifie son affirmation : « La mission de la connaissance spirituelle est précisément de donner le monde de l'esprit comme sujet à expérience des idées et au moyen d'une volonté de connaître entièrement consciente. Le chercheur possède

alors en son âme un monde imaginaire qu'il saisit avec autant de certitude qu'un système mathématique. Il pense en mathématicien ; pourtant, s'il ne se sert pas de chiffres et de figures, mais d'images du monde de l'esprit, il se place consciemment au centre des régions spirituelles ; c'est là une attitude entièrement *opposée* à l'ancienne connaissance qui n'était qu'un rêve éveillé. »

Steiner se rend, par la suite, en Hollande, puis dans les Pays Scandinaves. En 1906, il arrive à Paris, à la suite d'une double invitation : le Congrès annuel théosophique s'y tient du 3 au 6 juin, mais il y a aussi un groupe de penseurs russes qui désirent connaître les bases de son enseignement. Le succès de ce voyage dépasse les prévisions.

Marie de Sivers, qui l'accompagne, a noté une relation de leur séjour (revue *Das Goetheanum*, Dornach, 1925). Elle décrit une villa de la rue Raynouard, à Passy, qu'on a mise à leur disposition. Pendant un mois, Steiner y reçoit d'innombrables visiteurs : « Les salles étaient bondées, les sièges entassés, et l'on avait improvisé des bancs avec des planches trouvées dans le jardin. Nous n'avions personne pour nous servir. On prenait les repas dans la cuisine au sous-sol ; nous y faisons la vaisselle, tout en recevant quelques célébrités du monde littéraire. L'intimité n'en était qu'accrue, l'importance donnée à l'essentiel. C'était un bonheur de tout faire avec ses mains en faveur du travail spirituel. »

Le sujet que traite Steiner pour le Congrès est : « Un siècle de théosophie en Allemagne. » Mais, parallèlement, il prononce un cycle de conférences en forme de vaste fresque retraçant l'origine de l'univers et de l'homme, le mystère du Christ et l'élaboration de la nouvelle Jérusalem – qu'Édouard Schuré, qui se trouve parmi les auditeurs, recueille et publie sous le titre français : *l'Ésotérisme chrétien*.

Le sage et le philosophe

Mais plus que tout, il semble que ce soit la personnalité de Steiner qui attire les visiteurs dans la villa de Passy qui s'avère bientôt trop

petite. Les théosophes ne sont pas les seuls à venir l'entendre : tout ce que Paris compte d'esprits ouverts aux recherches intérieures se presse rue Raynouard. Des écrivains, des philosophes viennent l'interroger sur les sujets les plus divers. Marie de Sivers raconte une de ces visites : « Il vint un jour un philosophe russe, grand connaisseur de Fichte. Il parlait doucement et modestement. Je servais d'interprète. D'abord tout alla bien. Il avait découvert que l'univers repose sur le Moi. Le Moi a tout créé, l'univers lui-même, disait-il. Puis vient le problème : "Le monde est mauvais ; or c'est moi qui l'ai créé ; je dois donc le détruire. Et, puisque c'était mon devoir, j'ai commencé à tuer. J'ai d'abord tué..." », et il décrivit une région où il disait avoir commis son premier meurtre, près du fleuve Amour. Il allait continuer, mais je m'arrêtai et regardai Rudolf Steiner d'un air perplexe. Il sourit et m'encouragea. Je me remis donc à traduire tout en regardant si ce monsieur n'avait pas un revolver pour nous faire peur. Mais Rudolf Steiner lui donna des conseils bienveillants, le ramena vers un monde plus objectif dont son moi avait créé les êtres et qu'il n'avait donc pas l'obligation de détruire ; enfin, il lui donna quelques points d'appui pour libérer sa conscience tourmentée par la responsabilité de la création et le devoir de l'anéantir.

Comment peut-on laisser courir un pareil fou ? demandai-je après son départ. – Tout ceci est pure invention, dit Rudolf Steiner. Il n'a tué personne, mais il se l'imagine. »

L'essentiel du « cycle » de Paris (18 conférences) nous est parvenu grâce à Édouard Schuré. Celui-ci vient de publier ses *Grands Initiés* dont le succès est déjà considérable et dépasse le cadre des milieux spirituels. Schuré se souviendra toute sa vie de sa rencontre avec Steiner. Il la décrit en ces termes : « Certes, après tout ce qui m'en avait été dit, je m'attendais à rencontrer quelqu'un qui soit pour moi comme un frère d'armes, mais, au fond, j'attendais sa visite avec assez d'indifférence. Lorsqu'il parut dans l'encadrement de la porte et me regarda avec ces yeux pleins de lumière qui semblait sourdre des profondeurs les plus secrètes, dans un visage émacié rayonnant à la fois d'une bonté et d'une confiance sans limite, je fus bouleversé et,

avant même qu'il n'eût parlé, deux convictions immédiates s'imposèrent à moi.

D'abord je fus certain de me trouver en présence d'un initié. J'avais vécu longtemps en esprit avec ceux de l'Antiquité dont j'avais décrit l'histoire et la doctrine, et voici que j'en rencontrais enfin un en ce monde.

D'autre part, j'avais pressenti pendant cet instant où nous oublions tout pour nous plonger seulement l'un dans l'autre : "Cet homme qui est là devant moi va jouer dans ma vie un rôle capital." »

La résurrection de l'ésotérisme chrétien

Le cycle de Paris tient une place importante dans l'énoncé de la pensée steinérienne. Steiner lui-même reconnaît qu'il a été précédé par « toute une évolution » dont son âme « garde le secret ». Inspiré par des expériences personnelles, il contient une multitude de conseils destinés à « aider l'homme à se diriger », à l'aider à parvenir à une « maturité spirituelle ». Il met en rapport les supports du Moi avec les différentes parties de l'être humain, corps physique, corps éthérique, ou corps vital. Il mentionne le fait que « le corps éthérique de l'homme est de sexe féminin et le corps éthérique de la femme de sexe masculin ». Il relie l'homme physique aux forces de la Terre et l'homme éthérique aux forces de l'univers supra-terrestre. Steiner reconnaît que d'avoir identifié ce fait fut, pour lui, une « expérience intérieure des plus impressionnantes ». Schuré commente : « Il ne racontait pas, il *voyait* les choses et les scènes, il les faisait voir si bien que ces phénomènes cosmiques prenaient de la réalité. »

Les théosophes sont d'abord étonnés : le Christ, et non l'Orient est au centre du discours de Steiner. Ils sont étonnés de découvrir un Occident aussi riche, un ésotérisme chrétien qu'ils soupçonnaient à peine. Puis ils comprennent que la « vie nouvelle », dont parle le secrétaire de la section allemande, est immédiatement réalisable dans l'Europe du XX^e siècle naissant. Ils quittent le domaine abstrait de l'érudition théosophique et rejoignent les applications pratiques à la pénétration du monde de l'esprit. Et cette pénétration est possible pour tous. Autrefois, explique Steiner, la religion, pour ce qu'elle

contenait de sagesse cachée, était la voie conduisant à un savoir « supérieur » ; mais, de nos jours, connaissance et foi sont devenues inconciliables, et c'est par la connaissance seule – accessible à tous les hommes – que ce savoir peut, et doit, être atteint.

Schuré garde un souvenir ébloui des paroles « si simples et si puissantes » que prononce Steiner. Il décrit un public fasciné par la pensée de celui que l'on appelle déjà un Maître. Il parle de l'ouverture de nouvelles perspectives pour la conscience occidentale.

LA RUPTURE

« L'étoile d'Orient »

Durant le Congrès de Paris en 1906, certains membres de diverses sections de la Société n'ont pas manqué de noter l'orientation particulière des théosophes allemands. En 1902 déjà, à Londres, Steiner avait réclamé l'autonomie de la section allemande. Ses conférences comme ses écrits marquent de plus en plus son indépendance par rapport aux enseignements officiels de la Société. En 1907, Steiner n'emploie plus qu'en de rares occasions l'adjectif « théosophique » auquel il préfère celui d'« occulte ». Au cours des années qui suivent, les différences s'accroissent encore, jusqu'à la rupture finale en 1913.

Son *Autobiographie* ne consacre qu'un paragraphe à la scission : « Depuis 1906, des manifestations se produisaient au sein de la Société – à la direction de laquelle je n'avais pas la moindre influence –, qui rappelaient les aberrations du spiritisme, et m'obligèrent à insister toujours plus sur le fait que la section de cette Société qui était sous ma direction n'avait strictement rien à voir avec ces choses. Ces manifestations atteignirent leur point culminant lorsqu'on entendit qu'un jeune garçon hindou (il s'agissait de Krishnamurti) était la personnalité en laquelle le Christ était redescendu vivre sur terre. Une société spéciale fut même créée au sein de la Société théosophique pour répandre cette absurdité ; elle s'appela l'Étoile d'Orient. Il me fut impossible, ainsi qu'à nos amis, d'accepter les membres de cette Étoile d'Orient dans la section allemande comme

ils le désiraient, et comme Annie Besant surtout, en qualité de présidente de la Société théosophique, l'avait envisagé. Ce refus nous fit rejeter de la Société en 1913. Nous nous vîmes dans l'obligation de fonder une Société anthroposophique indépendante. » (*Autobiographie*, chap. XXXI.)

Les premiers dissentiments, qui étaient apparus l'année précédente à Paris, se matérialisent vraiment en 1907 à Munich où un Congrès théosophique est prévu pour la Pentecôte. L'organisation en est confiée à la section allemande.

À Paris, c'est le prestige personnel de Steiner autant que ses discours qui ont inquiété, c'est le nombre écrasant de visiteurs venus le consulter *en dehors* du cadre du Congrès. À Munich, dans la forme, l'organisation même des séances de travail se fera sentir l'orientation particulière des « théosophes » allemands.

Le rôle spirituel de l'art

Steiner critique, depuis l'hiver précédent, l'attitude de la Société vis-à-vis de l'art et des artistes. Il écrit : « À cette époque on s'occupait fort peu d'art dans la Société théosophique », ou encore : « Les artistes s'y sentaient mal à l'aise. » Il explique que les théosophes, fort préoccupés par « la réalité de la vie spirituelle », ignorent, voire méprisent tout ce qui est sensible, car ils rattachent l'art au domaine des sens et ne voient dans ses fins qu'une perpétuation de l'illusion. Steiner juge, plus justement, que le travail de l'artiste transforme précisément la matière en esprit. Contrairement à Napoléon qui rendait responsable de la pauvreté artistique de son règne son ministre de l'Intérieur, Steiner reconnaît que l'on ne peut « forcer » l'art, mais qu'il est certes possible d'aider à son épanouissement. Le Congrès de Munich est pour lui l'occasion d'en faire la démonstration. À Berlin, note-t-il, ses auditeurs, comme les membres de la Société, parce qu'ils arrivent à lui « déçus par les philosophies plus ou moins scientifiques de l'époque », s'en tiennent à une approche de l'esprit du type « intellectuel ». Mais la neutralité de son public à Munich est plus ouverte à d'autres formes de recherche. Dès le début, remarque Steiner, l'art s'inscrit

naturellement dans le cadre de leurs travaux, et il est, commente-t-il, plus propre à l'Anthroposophie que le rationalisme ou l'intellectualisme : « *L'image*, qui est un des moyens de l'art, possède une spiritualité plus grande que la conception théorique : elle est vivante et ne paralyse pas les forces vives de l'âme... » Dans les cercles théosophiques de la capitale bavaroise, autour de la comtesse Pauline Kalkreuth, de M^{me} de Schewitsch ou de M^{elle} Sophie Stinde, on mêle intimement à la théologie comme à la philosophie la musique, l'architecture, la danse et la peinture. On récite des vers, on expose des tableaux et des sculptures. Steiner et Marie de Sivers entendent que le Congrès de 1907 soit à l'image de cette fusion. Alors que tous les congrès de la Société – ils avaient lieu en général tous les deux ans – ressemblaient par leur rigueur, que l'on pourrait qualifier de sécheresse, à des congrès scientifiques, ils veulent faire de celui-ci une réunion vivante où la discussion soit éclairée par des réalisations et sorte des sentiers arides de la *théorie*.

Leurs premiers soins sont pour le cadre de la rencontre. Steiner se souvient : « Nous décorâmes la grande salle de concert consacrée aux séances de façon à faire régner, par la ligne et par la couleur, une atmosphère artistique propice aux délibérations. Le décor devait s'harmoniser avec les sujets spirituels traités au cours des conférences. J'attachai la plus grande importance à éviter tout symbolisme abstrait et de mauvais goût, et je tenais particulièrement à ce que la sensation d'art put s'exprimer librement. » Sur un fond de draperies rouges, des scènes retracent l'évolution de l'homme. Des frises et des médaillons évoquent les sept étapes planétaires. Deux colonnes, l'une bleue et l'autre rouge, portent respectivement les initiales I et B, équivalents kabbalistiques du Yin et du Yang, principes du mouvement cosmique. Enfin, sur des piédestals trônent les bustes des maîtres de l'idéalisme allemand, Fichte, Hegel et Schelling.

Retrouvailles avec le théâtre

Une représentation dramatique est en outre ajoutée au programme, ainsi que des concerts. Comme sujet, on choisit la

reconstitution du *Mystère d'Éleusis*, écrite par Édouard Schuré, que Marie de Sivers a traduite du français et que Steiner adapte à la scène et transcrit en vers libres. Steiner, qui depuis le *Magazin für Literatur* a quelque expérience du théâtre, combine les fonctions de metteur en scène, de régisseur, de décorateur (il dessine même les costumes) et de chorégraphe. Marie de Sivers interprète le rôle de Déméter et règle les dialogues. « L'art de la déclamation avait, grâce à Marie de Sivers, réalisé de très réels progrès qui laissaient espérer de beaux résultats pour l'avenir. »

Les réactions du public sont mitigées. M^{me} Besant, qui trône auprès de Steiner dans sa grande robe de soie blanche, ne formule ni critique ni assentiment. Mais les plus anciens membres de la Société, venus d'Angleterre, de France et surtout de Hollande, manifestent leur désapprobation : la section allemande, en préférant les « voies de l'illusion » à celles de l'esprit, se met, selon eux, en complet désaccord avec les préceptes de la Société. Pour Steiner, ces événements sont la cause essentielle de l'exclusion future de leur groupe. Il écrit ces mots, qui sont aussi les derniers de son *Autobiographie* (interrompue tragiquement le 30 mars 1925) : « C'est là surtout qu'il faut chercher la *vraie* raison pour laquelle la Société anthroposophique ne put continuer son activité au sein de la Société théosophique, tandis que la plupart des personnes virent la raison principale de la scission dans certaines absurdités qui, depuis plusieurs années, s'étaient introduites dans la littérature et le mouvement théosophiques et avaient produit des contestations et des polémiques sans fin. »

À cette époque, Marie de Sivers et Steiner sont invités à prendre la direction d'une de « ces sociétés qui ont conservé l'ancienne symbolique et les manifestations culturelles de la Sagesse antique », non pas que Steiner croit vraiment en l'utilité de ces groupuscules, mais, explique-t-il, par respect pour « tout ce que l'Histoire peut nous transmettre ». Il précise : « L'Histoire nous montre, en effet, l'esprit se développant au cours des âges de l'humanité et c'est pour cela que chaque fois que cela m'a été possible, je me suis efforcé de rattacher à ce qui est nouveau ce qui était déjà historiquement

connu. Je reçus donc le grade de cette société qui avait adopté les tendances représentées par Yarjer. » Elle était basée sur les principes maçonniques de la hiérarchie. « Je n'ai absolument rien pris ou presque rien pris à cette société, si ce n'est la possibilité toute formelle d'organiser moi-même une sorte de culte symbolique en me basant sur les données de l'histoire. »

Il lui paraît important, en effet, à cette époque, parallèlement à ses recherches artistiques, de montrer aux membres de son groupe « quelque chose qui parle directement au cœur et à l'esprit », « une sorte de démonstration, de représentation, sensible des connaissances de l'esprit ». Il ne s'agit pas, pour lui, de fonder un nouvel ordre, mais simplement de représenter les expériences de l'âme « au moyen d'images sensibles ».

Les réunions du groupe se poursuivent jusqu'en 1914. Steiner se voit alors forcé de les interrompre, car, écrit-il, à cause de la guerre on n'aurait pas manqué d'y voir quelque « société secrète ».

Plus tard, ses adversaires ne se priveront pas de calomnier son action au sein de ce groupe. Ils exhiberont un document au bas duquel sont apposées sa signature et celle de Marie de Sivers ; ils feront des rites qui s'y déroulaient une description pour le moins dégradante. Steiner se justifie : « C'était bien prendre au sérieux ce qui n'était que ridicule. Nos signatures avaient été mises au bas de certaines "formules", conformément à l'usage et, tandis que je signais, j'insistais encore clairement sur le fait que tout cela n'était que formalités conformes à l'usage... » Ou encore : « Que des personnes, après avoir assisté à ces réunions, en aient donné une image inexacte est une de ces anomalies dans l'attitude humaine qui se produit parfois lorsque se trouvent en présence d'une réalité spirituelle authentique des hommes n'ayant pas l'âme droite. Ils s'attendent à des manifestations qui correspondent à la médiocrité de leur propre vie psychique et, n'en trouvant pas, ils se retournent avec une mauvaise foi inconsciente contre le mouvement auquel ils appartiennent. » Il parlera également de ces « illusions sur la droiture des personnes auxquelles il avait affaire ».

En 1909 a lieu le Congrès de Budapest. En se rencontrant à nouveau, les théosophes ont, cette fois, le net sentiment de se trouver en présence de deux mouvements opposés. Steiner stipule qu'il est inutile d'insister sur une théosophie hindoue « opposée à ce que nous voulons réaliser. La question est uniquement celle-ci : au temps où H.P. Blavatski a agi, les sources de l'occultisme occidental n'étaient pas encore ouvertes. En maints domaines, elles ont aujourd'hui plus à nous offrir que les sources orientales. » On lui objecte que M^{me} Blavatski, qu'il n'a pas personnellement connue, a elle-même situé le centre de la Société à Adyar (Madras) en Inde, et M^{me} Besant déclare que le bouddhisme est une « religion suprême » dont le christianisme n'est qu'un imparfait reflet. À quoi Steiner répond que le Bouddha, dont il ne cherche pas à diminuer l'importance historique, n'est qu'un annonciateur du Christ et que l'événement du Golgotha est l'axe central de l'évolution terrestre.

Le motif, encore inavoué de ces débats antagonistes est la « découverte » à laquelle nous faisons allusion au début de ce chapitre. Dans une lettre envoyée des Indes, Leadbeater écrit avoir discerné chez un enfant hindou les signes évidents de la divinité. Sans doute le jeune garçon possède-t-il quelques traits remarquables : plus tard, ayant repris son véritable nom, Krisnamurti, il se fera mondialement connaître par ses livres et ses conférences. Quoi qu'il en soit, Leadbeater prend soin de son éducation et affiche la ferme intention de le présenter au monde comme la réincarnation de Jésus-Christ, nouveau Messie venu sauver le monde. Il entend se servir de la Société théosophique, dont il est un membre important, pour divulger « la bonne nouvelle ».

L'« affaire Alcyone »

Sa première communication est de 1906. À cette époque M^{me} Besant, ainsi que toutes les sections européennes de la Société, se prononcent contre lui. En 1909, M^{me} Besant retourne aux Indes pour « se rendre compte par elle-même ». Il semble que quelque événement vienne alors modifier son opinion, car, en octobre 1909, le jeune Alcyone est en grande pompe présenté à Bénarès comme le

Christ réincarné. Une sorte de cérémonie a lieu devant un public extasié. Un ordre spécial est même créé au sein de la Société à seule fin d'annoncer au monde le retour du Christ. M^{me} Besant n'en prend pas effectivement la tête, mais met à son service tous ses moyens. Elle demande aux sections européennes de la Société de tout mettre en œuvre pour la promotion du nouveau Messie. De nombreux membres s'enthousiasment. Certains restent sceptiques ; Steiner, lui, refuse catégoriquement et parle d'imposture. L'« affaire Alcyone », comme on se plaît à la nommer, se terminera, quelques temps plus tard, dans le scandale. Krishnamurti lui-même désavouera son « bienfaiteur », et il semble aujourd'hui qu'elle ait singulièrement desservi la cause de la Société par le discrédit qu'elle fit peser sur elle.

En 1909, le refus de Steiner de s'associer au mouvement Leadbeater est interprété déjà comme une rupture officieuse avec le siège central. Sa position se durcit d'ailleurs cette année-là. En Autriche, en Suisse, en Italie, en Norvège, au Danemark, il répand son propre message. Il annonce et prépare la rencontre avec le Christ « sur le plan éthérique ». Non pas un Christ de chair et d'os, mais une vision suprasensible du Christ, aperçue par les « yeux de l'esprit ». En 1911, un Congrès est prévu à Gênes, organisé par la section italienne. Les convocations parviennent aux secrétaires généraux au début de l'année, leur demandant de préparer le sujet de leur conférence. Steiner choisit le sien, de caractère assez polémique : « De Bouddha au Christ ». En route pour l'Italie, il s'arrête en Suisse afin de rencontrer quelques membres de sa section ; un télégramme l'y attend, décommandant le Congrès. Étonné – la constitution de la Société stipule qu'une telle mesure ne peut être prise que par une assemblée générale –, il contacte le secrétaire de la section italienne : on lui répond laconiquement que la décision a été prise par M^{me} Besant, et on le prie de s'adresser à elle. Steiner comprend que le Congrès n'a été annulé que pour éviter une confrontation et ses conséquences : une rupture ouverte.

En 1912, las des attaques portées contre lui par certaines factions de la Société (on le traite indifféremment de jésuite ou de moine défroqué), il envisage avec ses élèves la possibilité de fonder une société autonome qui n'ait plus rien à voir avec la Société théosophique.

À Noël, il réunit ses principaux partisans. Après un cycle de conférences sur le thème « la Bhagavad Gita et les Épîtres de Saint-Paul », où est de nouveau abordée l'idée d'une synthèse de l'Orient et de l'Occident, il avance un nom pour le mouvement qu'il se propose de créer : « Anthroposophie », la sagesse de l'homme, par opposition à « Théosophie », la sagesse de Dieu, cette dernière lui paraissant un but encore trop lointain. La nouvelle de cette réunion atteint Londres quelques jours plus tard. En janvier 1913, M^{me} Besant signifie officiellement le retrait de la section allemande de la Société théosophique. Le 3 février de la même année, la première assemblée générale de la Société anthroposophique est convoquée.

La théosophie ne fut-elle qu'une étape ?

Steiner, comme pour toutes choses, prétend ne pas avoir été réellement influencé par son passage au sein de la Société théosophique. Il en diminue même, à plusieurs reprises dans son œuvre, l'importance et la signification. Des douze années passées à la tête de la section allemande, il affirme ne garder qu'un goût d'amertume. Il ne veut voir dans son activité théosophique qu'une étape, somme toute secondaire, de son évolution et parle volontiers plus simplement de « préanthroposophie ».

Cette activité lui sera reprochée de bien des manières : certains théosophes l'accuseront de s'être « servi » de la Société à seules fins de bénéficier de son organisation et d'augmenter son propre prestige ; d'autres de l'avoir quittée et parleront d'« ingratitude » ; d'autres, enfin, d'avoir eu besoin de la théosophie pour accéder à l'Anthroposophie.

Un passage de son *Autobiographie* (chap. XXXI) répond à ces trois critiques. Steiner justifie d'abord sa collaboration à la théosophie : « Lorsque j'acceptai de faire partie de la Société, celle-ci constituait le seul milieu cultivant la vie spirituelle qui pût être pris au sérieux. » (Il affirme pareillement en 1906 qu'elle est « provisoirement » le meilleur instrument possible pour la vie spirituelle contemporaine.) Puis il poursuit : « Si l'état d'esprit, l'attitude et l'activité de la Société fussent demeurés ce qu'ils étaient à ce moment, jamais mes amis et moi n'en serions sortis. Nous aurions pu former, par exemple, dans le cadre même de la Société théosophique, une section d'Anthroposophie, mais, à partir de 1906, on prévoyait déjà, par un certain symptôme, une prochaine décadence de la Société ; cette décadence prit peu à peu des proportions alarmantes. »

En 1913 Rudolf Steiner a cinquante-deux ans. Ses livres sont traduits dans plusieurs langues. On vient le consulter de France, de Hollande, de Suède ou d'Italie ; chacune de ses conférences attire un public sans cesse plus nombreux...

Bien que son nom et son enseignement dépassent largement le cadre de la théosophie, il adhère encore par plusieurs points au mouvement qu'il quitte. Certains commentateurs ne manqueront pas d'observer des similitudes dans l'organisation des sociétés théosophique et anthroposophique (Steiner a toujours vanté l'organisation des théosophes) ; on peut déjà remarquer que Steiner reprend automatiquement le principe d'une « société », et que, même dans leurs appellations respectives, les deux mouvements se ressemblent. Enfin, s'il s'écarte des théosophes contemporains, il ne renie à aucun moment le message de M^{me} Blavatski.

En fait, par sa forme et ses aspirations, sa Société ne se différencie guère de son aînée. C'est la perspective de ses travaux qui se modifie. En 1906, Steiner écrivait déjà : « Son extension (de la Société théosophique) dépend entièrement de ceci : dans quelle mesure saura-t-elle recevoir le principe moderne de l'initiation

occidentale ? » L'en ayant jugée incapable, il la quitte, et c'est vers ce but : recevoir et exposer le principe de l'initiation occidentale, qu'il se tourne à présent tout entier.

« THÉOSOPHIE » ET « INITIATION »

La plupart des cycles de conférences de Steiner ont été réunis et sont publiés. Bien qu'envisagés au début dans une perspective théosophique, dès les premiers ils se détachent totalement des enseignements de la Société et contiennent toutes les données de l'Anthroposophie.

Théosophie, destinée au grand public, s'inspire de Fichte. Plusieurs fois remaniée, sa première édition est « dédiée à l'esprit de Giordano Bruno » : Steiner voit en ce dernier une sorte de précurseur méconnu, et il reprendra certaines de ses idées, comme celle sur les vies successives.

Le lecteur possède des pouvoirs

Steiner précise dans sa préface : « On ne peut lire ce livre à la façon dont on lit habituellement à notre époque. D'une certaine manière, chaque page oui, même chaque phrase, doit être élaborée par le lecteur. » Il ajoutera, dans son *Autobiographie* : « La lecture de cet ouvrage doit être véritablement vécue, avec des angoisses intimes, des crises spirituelles, et la recherche patiente des solutions. » Et encore : « Un livre anthroposophique est destiné à être lu avec une attention vivante et profonde. » *Théosophie* est écrite avec l'évident souci de prouver au lecteur qu'il possède des pouvoirs et de l'amener à les développer. Pour démontrer l'existence de ces pouvoirs, Steiner entreprend d'abord une classification de l'univers, lui permettant de mieux situer et définir la nature humaine.

Il distingue tout d'abord trois degrés antérieurs (ou conduisant) à l'humain : le minéral, le végétal, l'animal. L'homme, selon Steiner, appartient à ces trois états, et également à un quatrième. Pour illustrer son propos, il pose, côte à côte, un cristal de roche, une rose épanouie et un cerf effarouché.

Il demande au lecteur, premièrement, de visualiser le cristal, de le laisser agir sur lui comme « un pur phénomène ». Le monde minéral ne possède nulle vie. Quelques éléments, « organisés selon les lois de la physique » d'une façon particulière, lui donne ses qualités (ici : hexagone). Son existence est uniquement spatiale.

La rose, dit Steiner choisie pour représenter le monde végétal, possède, elle, une certaine forme de vie. Elle se développe dans le temps (germe, tige, fleur...) comme dans l'espace.

Le cerf, enfin, comme tous les animaux, connaît, outre l'existence purement spatiale du minéral et le développement dans le temps du végétal (ici : embryon, faon, chevrette...) une troisième faculté : il éprouve le désir, la sensation du plaisir, la douleur et obéit à des instincts.

L'homme, conclut Steiner, existe à un quatrième niveau : celui du Moi, doué de pensée, capable de volonté et de conscience. Son corps, qui « retourne à la poussière » après la mort, est semblable au minéral. Steiner le qualifie de « physique ». Sa vie dans le temps (croissance, reproduction, digestion...) l'assimile au végétal. Steiner parle d'un « corps éthérique ». Pour ses désirs, ses sensations, ses sentiments de douleur ou de plaisir, il ressemble à l'animal. C'est là son « corps astral ». Enfin, ce qui fait de lui « un esprit parmi les esprits », grâce à quoi il est un homme, est le Moi.

On peut reconnaître dans cette classification l'influence d'Aristote, qui distinguait une « âme végétative », et une « âme animale », ou de Paracelse, qui parlait avant lui d'un corps astral, c'est-à-dire soumis aux astres (Steiner subdivise ce corps astral en « corps astral inférieur, âme de sensation, d'entendement et de conscience »).

Théosophie contient également une description des trois formes de l'existence que connaît l'homme. L'esprit matérialiste n'en retient qu'une : celle, au sein du monde sensible, du corps. Steiner ajoute que l'âme vit au monde des âmes et l'esprit au monde des esprits. Il décrit les trois domaines avec leurs particularités et leurs activités respectives. Dans son *Autobiographie*, il note un changement de ton « au moment où, de la description de l'être humain, je passe à celles du *monde psychique* et du *monde spirituel* ». Ce changement de ton

– reflet d'une certaine difficulté d'expression – est la résultante du double désir de Steiner de ne se baser que sur ses propres expériences tout en demeurant fidèle à un mode d'étude objectif, de type scientifique.

« L'âme est soumise au destin qu'elle s'est forgé »

Cette difficulté se ressent surtout lorsque Steiner aborde le problème des vies successives. Les différentes éditions du livre témoignent de remaniements multiples. Steiner prend bien soin de ne jamais se référer à une quelconque tradition ou de citer quelque source du passé. La loi du *karma*, explique-t-il, a toujours été connue, mais la « civilisation européenne » a choisi de l'ignorer ; elle la redécouvre au XX^e siècle parce qu'elle en ressent en quelque sorte la nécessité, mais elle ne peut l'aborder, à présent, que d'une manière entièrement différente, « adaptée à la conscience moderne », et non plus dans la perspective du passé ou de l'Orient.

Il définit ainsi sa pensée : « L'esprit de l'homme doit toujours et toujours se réincarner ; cette loi veut qu'il transporte les fruits d'une vie précédente dans la vie suivante. L'âme vit dans l'actualité. Mais cette vie dans le présent n'est pas indépendante de la vie précédente. L'esprit qui se réincarne ramène son destin de ses réincarnations précédentes. Ce destin détermine la vie. Les impressions de l'âme, les désirs qu'elle aura, les actions de l'esprit lors de ses précédentes incarnations...

Le corps est soumis à la loi de l'hérédité, l'âme est soumise au destin qu'elle s'est forgé. Ce destin, qui est l'œuvre propre de l'homme, c'est le karma. Et l'esprit est éternel – la naissance et la mort règnent selon les lois du monde physique, du monde des corps ; la vie de l'âme, déterminée par le destin, représente le lien entre les deux pendant le cours d'une vie humaine. » (*Théosophie*, II.)

Steiner essaye ensuite de définir les modalités du karma, d'en situer les lois, d'en montrer les exigences. Il évite de transformer sa « vision » en simple théorie, jeu de l'esprit, et n'accepte que « les expériences spirituelles sérieuses pour la recherche de certains aspects de vies terrestres antérieures ». De l'altruisme, il déduit la

joie et le « penchant naturel d'un cœur ouvert ». Du mensonge, il déduit la légèreté et, de la haine, la souffrance puis la folie.

Mais les lois du karma peuvent aussi être dépassées. Il compare le destin au lit naturel d'un fleuve, dont l'homme peut modifier le cours par son travail et sa volonté. Il écrit que nous pouvons pareillement modifier le cours de nos vies, les régulariser, les ordonner ; et ainsi nous dépasser nous-mêmes.

La dernière partie du livre, intitulée « Chemin de la connaissance », donne une base, un point de départ à l'homme ayant le désir de « substituer son karma ». Steiner explique que la difficulté première pour qui veut se livrer à des investigations spirituelles est de savoir distinguer les perceptions à caractère purement subjectif (illusions, hallucinations, etc.) de la réalité. Il parle d'une discipline, d'une méthode pour acquérir l'« objectivité spirituelle ». Il s'agit en quelque sorte d'une approche critique, d'une vérification quasi expérimentale des résultats obtenus par l'esprit.

Ce chapitre, ce thème de « l'investigation dirigée », sera développé plus amplement dans un livre dont la première version paraît en 1904 et dont le titre original *Comment acquérir la connaissance des mondes supérieurs ?* Deviendra par la suite, *Initiation* (1904-1909).

Tout le monde ne peut pas devenir rapidement « clairvoyant »

Dans son livre *Initiation*, Steiner s'adresse à celui qu'il appelle l'« étudiant en occultisme », le sous-titre qu'il donne à son ouvrage, « Connaissance des mondes supérieurs », dévoile à peine son contenu. Il s'agit, en fait, d'une sorte de guide contenant révélations et exercices pratiques pour avancer dans la connaissance de l'occulte. Les théosophes parlèrent d'une « tradition des mystères ». Certains critiques le saluèrent comme le premier ouvrage jamais écrit en Occident sur les disciplines ésotériques.

Dans la préface à la sixième édition, Steiner précise que « tout, dans ces communications, demeure intimement lié à l'âme de l'auteur et, par suite, uni aux éléments que cette âme doit élaborer et

perfectionner sans cesse ». Il note également que, « chez celui qui étudie l'occultisme suivant les méthodes adaptées à notre temps, les relations immédiates avec l'objet spirituel l'emportent en importance sur les relations avec l'instructeur ». Dans la préface à la troisième édition, il affirme que « plus on confronte sans préventions la science spirituelle et la science positive, plus leur accord apparaît évident et complet » et que, si tout le monde ne peut pas devenir rapidement clairvoyant, « les expériences des clairvoyants comportent pour chacun un enseignement excellent et pratique, car chacun peut en trouver l'application dans l'existence ». Il conclut enfin : « Ce n'est pas la raison seule qui juge la vérité, mais le sentiment spontané et sincère » ; et aussi : « L'essentiel réside non dans une vérité, mais dans l'accord de toutes les vérités. »

Steiner avoue baser sa méthode sur sa propre expérience. Cependant nulle part dans ses écrits (à part quelques allusions et certains dialogues de ses *Mystères*), on ne trouve de description de ses « visions ». On ne peut que tenter de reconstituer, à partir de ses résultats, ce que fut sa « clairvoyance ». Simone Rihouët-Coroze distingue trois niveaux. Elle parle d'une « observation sensible-suprasensible des phénomènes », semblable à celle qu'évoquait Goethe, d'une « perception directe de l'invisible », et de la possibilité de « lire la chronique universelle » que les hindous nomment *Akasha*. C'est à la maîtrise de ces trois facultés, existant plus ou moins sous une forme potentielle chez tous les hommes, que visent les conseils et les directives de *l'Initiation*.

La connaissance par l'amour

La science occulte, écrit Steiner, donne le moyen « de développer les organes spirituels et faire briller la lumière spirituelle ». La discipline qui y conduit se divise en trois étapes : 1.) La préparation, « qui développe les sens spirituels » ; 2.) L'illumination, « qui allume la lumière spirituelle » ; 3.) L'initiation, « qui permet d'entrer en relation avec les hautes entités spirituelles ». Ces trois degrés, précise-t-il, ne se suivent pas de façon rigoureuse. (« On peut, sous

certains aspects, participer déjà à l'illumination ou même à l'initiation, tandis qu'à d'autres égards on n'en est encore qu'à la préparation. »)

La première condition imposée à l'« étudiant en occultisme » est une sorte de distanciation par rapport à soi-même : « Dans la discipline occulte, tout dépend de la condition suivante : savoir se placer en face de soi-même comme un étranger, avec une entière bonne foi, une sincérité absolue, et cela dans toutes les circonstances. » Suivent différents conseils : connaître par l'amour et non la critique ou le blâme, éviter la poursuite de « distractions », se ménager des moments de calme et de solitude, s'ouvrir aux forces universelles...

La préparation, écrit Steiner, « consiste en une culture toute spéciale du sentiment et de la pensée ». Citons quelques exercices préconisés : en face d'une fleur ou d'un arbre, au printemps, l'étudiant doit se laisser envahir par le sentiment qu'évoque en lui, mettons, la montée de la sève : « Partout où l'homme rencontre la croissance et la floraison sous une forme déterminée, il faut qu'il bannisse de son âme toute autre impression, et que pendant un temps il s'abandonne exclusivement à cette seule sensation. Bientôt il constatera qu'un sentiment qui autrefois, en pareil cas, ne faisait que traverser sa conscience grandit maintenant et revêt une forme énergétique et puissante. Il faut qu'il laisse cette nouvelle forme de sentiment résonner paisiblement en lui-même dans le silence de sa vie intérieure. Il s'abstraira de tous les autres phénomènes du monde extérieur pour suivre exclusivement ce qui se passe en son âme en réponse aux phénomènes de la croissance et de l'épanouissement. » Steiner met ce sentiment en rapport avec celui produit par un lever de soleil ; puis celui produit par le défleurissement et de dépérissement, avec « la montée lente de la lune au-dessus de l'horizon ».

D'autres exercices ont trait aux sons : « Il faut distinguer entre les sons dus à des objets inanimés (un corps qui tombe, une cloche ou un instrument de musique) et les sons issus d'êtres vivants (animaux ou hommes). Entendre une cloche, c'est uniquement percevoir le son

et en éprouver un sentiment agréable ; mais entendre le cri d'un animal, c'est, en plus de ce sentiment, percevoir à travers ce son une impression vécue par l'animal, plaisir ou souffrance [...] ; une seule chose doit alors occuper l'âme de l'étudiant, c'est ce qui se passe dans l'être qui a fait entendre ce son. »

D'autres exercices se rapportent à la pensée : « Les élèves sont obligés, en guise d'exercice, de prêter l'oreille aux pensées les plus contradictoires et de s'abstenir, en les entendant, de toute approbation ou désapprobation intérieure. »

Steiner souligne le fait que, durant tous ces exercices, « l'investigateur ne doit pas se perdre en réflexions sur ce que *signifient* les choses. Tout travail intellectuel ne servirait qu'à l'écarter de son chemin ». Il compare enfin l'influence d'une pensée mauvaise sur « les autres pensées qui emplissent l'espace mental » à une balle « tirée à l'aveuglette sur les objets physiques qu'elle atteint ».

Les yeux spirituels

Le deuxième degré qu'aborde ensuite Steiner est celui de l'illumination. L'illumination consiste, écrit-il, à « conduire le disciple à la perception de la lumière intérieure ». Les exercices qui s'y rapportent impliquent, au début, l'observation « de certains phénomènes et de certains êtres naturels » : une pierre transparente « aux belles facettes, comme un cristal », une plante, puis un animal, jusqu'à obtenir les constatations suivantes : la pierre demeure immobile à sa place, l'animal change de place. C'est le désir qui pousse l'animal à agir. C'est à l'accomplissement de ses désirs que sert la forme de l'animal ; ses organes et ses membres sont façonnés par le désir, tandis que la forme de la pierre est la résultante des forces où le désir n'entre pas. Ce résultat atteint, le végétal, état intermédiaire entre l'animal et le minéral, devient à son tour objet de contemplation et de comparaison. Ces exercices ont pour but, dit Steiner, de développer « les yeux spirituels ». On apprend, grâce à eux, à percevoir « les couleurs animiques (astrales) et spirituelles (mentales) ». Steiner écrit : « L'occultiste qualifie de *bleu* ou *bleu*

rouge ce que les organes de clairvoyance reçoivent de la pierre. Ce qu'ils perçoivent de l'animal s'appelle *rouge* ou *rouge jaune* [...]. La couleur qui sort de la plante est verte, tendant progressivement vers le rose clair de la substance éthérique. » Il ajoute : « Les couleurs indiquées plus haut désignent simplement la coloration générale, le ton fondamental des règnes minéral, animal ou végétal. On trouve en réalité toutes les nuances intermédiaires. Chaque plante, chaque pierre, chaque animal possède sa nuance particulière. Il faut ajouter les entités des mondes supérieurs qui n'occupent jamais de corps physique et qui offrent des couleurs parfois admirables et parfois hideuses. En réalité, dans ces mondes supérieurs, la richesse des coloris est infiniment plus grande que dans notre monde physique. » Cette deuxième étape sur le chemin de la connaissance débouche ainsi sur la rencontre d'êtres « les uns plus haut, les uns plus bas que nous », qui ne pénètrent jamais dans la réalité physique. À partir de cet instant, le néophyte ne peut plus se passer de la conduite d'un maître.

On ne peut comprendre en restant passif

Cette vision spirituelle dominée, le néophyte est mûr pour connaître l'initiation. « L'initiation, révèle Steiner, consiste à connaître les êtres de l'univers sous les noms mêmes qui leur ont été donnés par leurs divins formateurs. Ces noms renferment le secret des choses. C'est pourquoi les initiés parlent une autre langue que les profanes, parce qu'ils connaissent les dénominateurs des choses qui expliquent leur création. » Il mentionne également une « écriture secrète » symbolique (« ... déchiffrer les phénomènes et êtres spirituels comme les caractères d'une écriture »). De nombreuses épreuves (« épreuves de l'eau, du feu »..) sanctionnent l'initiation. L'ouvrage s'achève sur les résultats obtenus par les initiés et les rencontres que ceux-ci doivent faire dans le monde spirituel (rencontre avec le gardien du Seuil, etc.). Plus tard, Steiner mettra en rapport le progrès spirituel et l'expérience du Christ : « Ceci est un événement pratique, écrira-t-il, de l'investigation des mondes de l'esprit et principalement de leur relation avec l'événement christique. Il est absolument faux de croire que l'on puisse

comprendre ce qui vient vers nous en demeurant passif. Il faut que nous prenions conscience que ce que nous devons être, nous ne pouvons le devenir que si les puissances spirituelles nous en trouvent dignes. Tout ce que nous pouvons élaborer durant les méditations, contemplations, etc. [...], existe d'une façon générale pour nous ouvrir les yeux et non pour comprendre des vérités qui doivent venir vers nous, mais après lesquelles nous ne devons pas courir. » (*De Jésus au Christ*, 4^e conférence, Karlsruhe, 1911, éd. Triades).

Il serait facile de railler, au nom du bon sens matérialiste, les affirmations, parfois catégoriques, de Steiner. Si certaines directives qu'il donne ont une valeur morale indéniable (témoin ces phrases : « Sans une compréhension saine de l'homme, tous tes pas sont vains » ; ou encore : « Même le plus sage peut infiniment apprendre auprès des enfants », sa description du monde spirituel (ou même la plus simple affirmation de son existence) est plus difficile à admettre pour le commun lecteur. Il serait aussi vain de la repousser que de l'accréditer *a priori*. On ne saurait juger qu'en connaissance de cause. Pourtant, Steiner donna, tout au long de sa vie, la confirmation de ses pouvoirs dont sa méthode rend, selon lui, l'acquisition possible. On racontera qu'il peut, par contemplation ou par contact, indiquer les propriétés de tel ou tel métal ou végétal. Il se servira de ses « dons » à diverses fins : médicales, économiques, sociales... Grâce à ses visions, il anticipe, par exemple, certaines découvertes scientifiques. À Paris, en 1906, il affirme ainsi que les comètes s'entourent de gaz de la famille des cyanures. Or ce ne n'est qu'en 1910 que l'analyse spectrale vient confirmer ce jugement. Ses intimes mentionnent également sa remarquable connaissance psychologique des êtres : un seul coup d'œil lui suffit souvent pour dresser le portrait parfait d'un visiteur.

La synthèse de traditions multiples

Parmi les facultés que l'on prête à Rudolf Steiner, le don de lire, de contempler la trame des Temps, d'en percevoir les rouages comme autant de tableaux vivants, est certainement le plus extraordinaire. On a écrit qu'il voyait se dérouler devant lui l'Histoire, avec toute la

richesse de ses événements, sa mémoire infinie et inextricable, comme un film qu'il avait le choix de ralentir afin d'en apprécier certains détails, ou d'accélérer, afin d'en découvrir une vue d'ensemble. Ce curieux procédé d'étude a donné naissance à plusieurs livres (*La science occulte*, *Le christianisme et les mystères de l'Antiquité*) qui forment et décrivent en quelque sorte la cosmologie de l'Anthroposophie. Dans ce procédé, certains ont vu une sorte d'élargissement des théories évolutionnistes (en appliquant les lois du transformisme à l'Histoire, on peut ainsi, par déduction, en remonter le cours) ; l'influence de l'œuvre de M^{me} Blavatski qui, dans sa *Doctrine secrète*, brosse aussi de larges tableaux de l'histoire des religions ; enfin, et cela est surtout valable pour tout ce qui a trait au Christ, le fait que Steiner ait vécu ou plutôt revécu en pensée, spirituellement, l'expérience christique. *Théosophie* et *Initiation* décrivent essentiellement les pouvoirs de l'homme ; elles ne contiennent de références à aucun culte, dieu ou doctrine. Certains critiques remarquent même non sans étonnement que le nom du Christ n'y est pas une seule fois mentionné. Steiner a pensé à un moment faire de la *Science occulte* le dernier chapitre de sa *Théosophie*. Mais il semble – de son propre aveu (préface de la *Science occulte*) – qu'il n'ait pas été mûr à cette époque pour mener à bien une pareille entreprise : « Autant la nature spirituelle de l'homme se découvrait à ce moment clairement à mes yeux, autant les tableaux de l'évolution étaient encore imprécis, sans lien les uns avec les autres ; je n'arrivais pas bien à voir l'ensemble. » Il lui faudra attendre quelques années avant de pouvoir dresser le tableau de l'évolution de l'univers.

La science occulte et *Le christianisme et les mystères de l'Antiquité* se complètent. À eux deux, ces livres mettent en valeur, décrivent et révèlent l'occultisme occidental et sa place au sein du cosmos. On y trouve des renseignements sur l'Europe préhistorique et ses mystères, sur l'origine de l'homme et de l'univers, sur l'idée de la réincarnation chez les Celtes, les Hellènes et les Germains, sur les bardes et les druides, l'ésotérisme chrétien au Moyen Âge et les cathédrales, les confréries médiévales, les mythes, les légendes et le

folklore de l'Europe nordique, l'alchimie, le mouvement rose-croix, etc. Comme celle de M^{me} Blavatski quelques années auparavant, l'érudition de Steiner étonne, paraît impossible. Elle semble plus basée sur l'intuition, sa fameuse « vision historique », que sur une documentation universitaire. Quoi qu'il en soit, si certaines de ses affirmations paraissent sans fondement, d'autres ont été prouvées par des découvertes archéologiques récentes.

La synthèse de traditions multiples reste dans la ligne théosophique. Steiner ne s'en est écarté que lorsqu'il en arrive à la place du Christ au sein de ce tableau. Pour lui, le Christ est en quelque sorte l'axe central autour duquel s'ordonne l'évolution des êtres et des choses. Lier un problème, somme toute théologique, à la notion scientifique du transformisme peut surprendre au premier abord. Steiner s'en explique : « Chaque époque n'apporte pas une répétition, mais une évolution continue de l'humanité. Le désir le plus profond de l'humanité, son désir d'initiation, lui aussi se développe, se transforme. Les formes de l'initiation aux premières époques ne peuvent pas être celles de l'humanité contemporaine. On dit parfois que les Égyptiens ont trouvé, dès les origines et une fois pour toutes, les principes immuables de la Sagesse éternelle ; on dit que les philosophes de l'Orient contiennent la vérité primordiale et que tout ce qui a pu être pensé depuis ne fait que répéter ce qu'elles ont dit et qui ne pourra jamais être dépassé. Non ! C'est absolument inexact. Chaque époque apporte aux profondeurs de l'âme humaine son impulsion propre. »

La conscience originelle

Le monde continue et continuera encore d'évoluer, mais, précise Steiner, et c'est sur cette constatation qu'il fonde sa foi en une place centrale du Christ, l'événement du Golgotha modifie radicalement le cours de cette évolution. Il écrira en 1908 : « Quelque chose s'est passé au Golgotha qui se distingue de tout autre phénomène physique semblable. Il existe une immense et grandiose différence entre tous les phénomènes terrestres qui se sont passés avant le

Golgotha et ceux qui se passeront après. » Son raisonnement, qui sera précisé dans *De Jésus au Christ*, est le suivant : l'homme se différencie du reste de l'univers par une sorte de « conscience originelle » existant à l'intérieur et à l'extérieur de lui ; ce qui fait de lui « un homme et plus encore », c'est le Christ, le Logos-Dieu qui commence de vivre et d'agir sur terre après le baptême de l'homme Jésus de Nazareth, et qui est pour l'éternité.

Après 1907, le thème du Christ revient de plus en plus souvent sous sa plume. Dans son livre *Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité* (1911), comme dans ses commentaires des Évangiles, il aborde aussi bien l'existence terrestre (historique) du Christ que le « symbole » Jésus-Christ. Il écrit que le texte des Écritures « peut et doit » être pris à la lettre. Il assimile les premières années de Jésus à une sorte de « préparation de l'Esprit ». Il compare la mise au tombeau et la Résurrection à tous les rites initiatiques comportant également une mort symbolique (il rappelle notamment le démembrement et le réveil d'Osiris). Il explique l'acharnement des grands prêtres à le détruire, par le fait que Jésus rendait publics les mystères et que la trahison des mystères était punie de mort (Lazare fut ramené à la vie devant tout le peuple assemblé à Jérusalem, d'après *Jean*, 11, 42 : or, affirme Steiner, ce genre d'exercice n'était alors possible que « dans les cercles soigneusement fermés des hiérophantes »). Il parle (citant *Luc*, I, 79, « afin qu'il apparaisse à ceux qui se tiennent dans l'ombre et les ténèbres de la mort ») d'une « descente aux Enfers », qu'il situe entre le Vendredi saint et le matin de Pâques. Mais l'instant, le phénomène auquel il s'attache principalement, la clef du mystère christique, est avant tout la Résurrection.

Un tel événement n'était et n'est depuis lors, écrit-il, jamais arrivé. Par l'Esprit, le Christ se sépara de son corps (forme spirituelle) et consuma le reste qui retourna, comme cendres, à la terre. L'être que les femmes et les disciples aperçurent à plusieurs reprises par la suite n'était pas physique, n'était pas fait d'os et de chair, ainsi qu'en témoigne *Jean* (XX, 19 et 26) qui note qu'il « passait au travers des

portes closes ». C'était, explique-t-il, une forme sublimée par son séjour dans « la terre vivante » (le tombeau), transformée, « germe de la nouvelle humanité pour les temps à venir ». C'est la clairvoyance de cette « forme » qui est à l'origine du christianisme. Par la force de sa propre clairvoyance, Steiner entrevit à son tour cette « forme » que Jean et Paul évoquèrent. Et il révèle ceci : ce que très peu d'hommes aperçurent sera visible, en pleine conscience, par le plus grand nombre. L'homme du XX^e siècle sera bientôt prêt ; il possédera un nouveau mode de perception (que lui enseigne l'Anthroposophie), grâce auquel il pourra contempler, directement, la « sphère de l'éthérique où vit le Ressuscité ». Il proclame : « Le Christ reviendra, mais il sera d'une réalité supérieure à la réalité physique. On ne pourra contempler cette réalité qu'après avoir acquis le sens de la compréhension de ce qu'est la vie spirituelle. Inscrivez dans vos cœurs ce que l'Anthroposophie doit être : une préparation à l'époque grandiose que doit vivre l'Humanité. »

AUTOUR DU GÖETHEANUM

LE THÉÂTRE DE L'ÂME

La rencontre du théâtre

Lorsqu'il arriva à Berlin, Steiner apprit qu'une *Société dramatique* dépendait du *Magazin für Literatur*. Les deux comités de direction étant composés des mêmes personnalités, Steiner en faisait donc automatiquement partie.

La Société dramatique s'intéressait surtout à l'avant-garde, aux jeunes auteurs, aux textes que les théâtres jugeaient trop audacieux ou difficilement accessibles au grand public (Steiner notait ironiquement qu'à cette époque il n'était pas aisé de trouver un auteur encore méconnu). Les comédiens appartenaient à diverses troupes, la société était modeste, elle offrait des cachets médiocres, on y jouait surtout pour le prestige. Les représentations étaient données sur des scènes prêtées ou louées, elles avaient en général lieu en dehors des heures de spectacle normales, et devant un public averti.

Avec Hartleben, Steiner assistait aux répétitions, choisissait les pièces, fixait les rôles. Peu à peu, il prit goût à ce travail, tint les fonctions de régisseur, et bien vite s'intéressa à la mise en scène. Le premier drame qu'il eut à diriger fut *l'Intrus*, de Maurice Maeterlinck, traduit par Hartleben. La mode était au symbolisme. À l'« indicible », au « mystérieux ». Aux apparitions et aux énigmes. Certaines allusions mystiques paraissaient à Steiner vides de sens (de simples jeux de l'esprit, et non point des symboles riches de signification). Il ne partageait ni les goûts ni les idées de l'auteur, mais prit un immense intérêt à tous les détails de la mise en scène.

Le critique doit fournir un « petit chef-d'œuvre »

Steiner s'enthousiasma pour l'art dramatique, écrivit lui-même les critiques théâtrales du *Magazin*. Ces critiques procédaient d'une idée originale : l'opinion d'un seul spectateur est négligeable ; *seule compte l'opinion du public tout entier*.

Il présenta ainsi sa méthode critique : « Celui qui rend compte d'une représentation devrait expliquer au lecteur le jeu des images fantaisistes, des combinaisons imaginatives dans lesquelles réside le drame. Il faudrait donner en phrases artistiquement construites une imitation idéale de la pièce, évoquant son origine, même dans l'inconsciente imagination du poète. Je ne me suis jamais contenté de voir dans les pensées un mode d'expression à la fois abstrait et intellectuel de la réalité. Je pensais qu'il est possible de mettre un sentiment d'art dans la formation des idées tout autant que dans l'emploi des couleurs, des formes et des moyens scéniques. C'est un pareil petit chef-d'œuvre de la pensée que j'attendais du critique théâtral [...]. On verrait, d'après la forme et la substance d'un pareil « chef-d'œuvre de pensée », si une pièce était bonne ou mauvaise ou médiocre, car on reconnaît toujours qu'elle est l'opinion du critique averti, même lorsqu'elle est enveloppée de nuances imprécises et ne s'exprime pas directement. Un défaut de structure dramatique devient apparent si l'on ne donne de la pièce une reproduction en idées ; car les idées de l'auteur s'enchaînent les unes aux autres, et leur inanité devient alors évidente si l'œuvre n'a pas jailli d'une imagination vivante et vraie vers la vérité. » (*Autobiographie*, chap. XXV.)

En fait, ce que souhaitait Steiner à cette époque, c'est que sa revue cessât de donner de simples commentaires, opinions, cessât de participer de *l'extérieur seulement* aux mouvements intellectuels ou artistiques de l'époque. Il aurait aimé qu'elle eût sa place dans ces mouvements, qu'elle n'en soit pas un simple miroir – plus ou moins déformant –, mais prît part à leurs actions. Il écrit : « Je voulais pour la revue une collaboration vivante à la vie de l'Art » ; ou encore « On n'est plus alors un juge qui inspire la crainte ou la pitié, parfois aussi le mépris et la haine, et qui se contente de considérer son époque

sans sortir de son coin. On devient un des constructeurs de la vie artistique de son temps. »

Ce passage de la critique négative, ou contemplative, à la création, il pourra l'effectuer un peu plus tard, au Goetheanum. La réflexion sur la technique théâtrale s'insérera alors dans une perspective beaucoup plus vaste et riche.

La jonction de l'esprit et du sentiment artistique

Le rappel du « réel de la vie » est, pour Steiner, une préoccupation constante. L'expérience des années 1900-1910 lui a appris les dangers d'un certain idéalisme aveugle, comme celui né des excès de l'abstraction intellectuelle. Il a vu, autour de lui, des esprits « bien intentionnés » s'enfermer dans des prisons d'idées et, sous prétexte de libération intérieure, s'extraire du réel et sombrer dans le monde absurde des chimères. Il sait les difficultés qu'il y a, et peut-être principalement pour l'homme occidental, à avancer sur le chemin spirituel tout en restant directement relié à la vie, à la réalité, à avancer sur cette voie sans se perdre. De plus en plus il songe à introduire entre l'homme et l'idée un troisième terme, qui soit un exposé sensible du spirituel, un moyen d'élévation, mais aussi une référence, une base – comme un phare permettant de mieux se diriger –, une source d'équilibre et une mire pour la contemplation : l'art. Depuis 1906, il ne cesse, autour de lui, d'encourager la création artistique. Il a fondé, à Munich, des Ateliers d'art – peinture, musique, sculpture, récitation, théâtre... Au Congrès de 1907, il a présenté dans cette même ville un aperçu des possibilités de la jonction de l'esprit et du sentiment artistique avec *Les mystères d'Éleusis* de Schuré. Malgré les faiblesses de la représentation, le ton est donné. En 1909, il monte une autre pièce de Schuré, *Les enfants de Lucifer*. En 1910, il compose lui-même son premier « drame initiatique » et décide que chaque été aurait lieu une sorte de grand festival consacré aux rencontres artistiques.

**« Le but de l'art est de transporter le monde
de l'esprit dans celui des sens »**

Les premières réflexions de Steiner sur la place privilégiée de l'art (ou plutôt du sentiment esthétique) dans la vie de l'homme remontent à sa période de Vienne. Il notait déjà, dans son adolescence : « Je cherchais alors une base solide pour mes expériences spirituelles ; la musique fut pour moi d'une importance capitale », et il affirmait contre les partisans de Wagner : « Le monde des sons était pour moi la révélation d'une face essentielle de la réalité. Il me semblait qu'il était contraire au génie de la musique de prétendre qu'elle dût encore, au-delà de sa propre forme sonore, exprimer quelque chose. » (*Autobiographie*, chap. IV.). En 1888, alors qu'il lit une épopée satirique de Robert Hamerling, *Homonculus*, il s'interroge sur la nature du beau et la création artistique. Ses réflexions sont contenues dans un petit ouvrage, *Goethe, père d'une esthétique nouvelle*, qui résume une conférence faite au Cercle goethéen de Vienne. Steiner y critique Fichte et Hegel : « C'est parce que la conception des idéalistes du monde, telle qu'elle vivait dans la conscience des idéalistes, ne remontait pas vers un monde spirituel qu'elle ne peut s'imposer à leurs successeurs comme une chose de valeur réelle. Et c'est ainsi que se développa l'esthétique réaliste qui ne cherchait pas à faire apparaître l'idée à travers l'image sensible, mais qui ne voulait voir dans l'œuvre d'art que cette image. » Il explique que, pour lui, l'essentiel dans l'œuvre d'art réside dans ce que les sens peuvent en saisir. L'artiste, juge-t-il, part de données sensibles, mais les recrée à chaque fois de nouveau. Et il conclut : « Ce n'est pas la représentation de l'idée sous une forme sensible qui est le beau, me disais-je, mais, au contraire, celle de la matière sous une forme spirituelle. Transporter le monde de l'esprit dans celui des sens, tel me semblait être le but de l'art. » (*Autobiographie*, chap. VIII.)

Un monde de formes et de couleurs

Le 28 octobre 1909, à Berlin, Steiner tient une conférence sur l'« essence des arts » qui annonce une nouvelle phase de son activité. À la même époque, guidé par Marie de Sivers, il effectue, en Italie, un voyage qui est comme une révélation. Les œuvres dont il n'avait jusque-là pu apprécier que des reproductions, voilà qu'il les

contemple sous leur forme originale. Devant Cimabue, il évoque les luttes de saint Thomas d'Aquin contre les doctrines des Arabes à l'époque de la scolastique. Devant les tableaux de Vinci ou de Raphaël, devant *l'École d'Athènes* ou *la Dispute du Saint Sacrement*, il perçoit « de profonds secrets sur le développement de l'humanité ». Il écrit : « Et si de Cimabue on passe à Giotto, et de Giotto à Raphaël, on assiste à l'extinction progressive d'une contemplation spirituelle plus ancienne faisant place à la vision moderne, plus naturaliste ; et la voie du développement humain que m'avaient révélée mes recherches spirituelles se montrait clairement dans l'histoire de l'art. »

Ses premières interférences dans le domaine artistique remontent sans doute à sa période de Weimar. Steiner s'était lié d'amitié, en ce temps-là, avec un jeune peintre du nom d'Otto Frohlich. Ensemble, ils parcouraient la campagne, visitaient les galeries d'exposition, discutaient d'une esthétique nouvelle. Le jeune homme envisageait tout en termes de formes et de couleurs. Invité un jour à prendre la parole à la fin d'un repas de noces, il oublia les époux et ne put qu'évoquer les nuances du soleil couchant, l'éclat d'une fleur ou la transparence du ciel. Il ne cessait, se souvient Steiner, de « peindre en esprit ». « On était porté à oublier, auprès de lui, que le monde contient autre chose que de la lumière et de la couleur. »

Steiner se livre avec lui à des expériences. Il écrit : « J'étais heureux de pouvoir, par mes propres recherches, suggérer maintes idées à mon jeune ami. » Il lui lit les passages de Nietzsche, la description de la « Vallée de la Mort » dans *Zarathoustra*, qui lui semble un texte hautement coloré, dont les images poétiques s'enchaînent comme en un tableau et l'invitent à traduire picturalement la création du poète. Les résultats, qui ne sont pas parfaits, restent intéressants. Steiner pénètre le domaine des « correspondances », dans le sens presque baudelairien du terme. À l'époque, la mode est à l'impressionnisme. Au-delà de la pure représentation, de l'anecdote linéaire, Steiner découvre le langage spécifique des formes et des couleurs. « Tous ces événements, écrit-il, eurent une plus profonde influence sur ma vie qu'on ne saurait le

croire en lisant ces lignes. Ils sont en apparence détachés maintenant de moi ; en réalité, ce sont des faits que j'ai vécus comme si, de la façon la plus intense, ils m'eussent concerné personnellement. »

Les « foyers artistiques »

Vers 1910, Steiner entreprend la fondation, dans plusieurs villes d'Allemagne, de Foyers artistiques, où les membres de la Société peuvent se rencontrer, qui sont des ateliers ouverts à toutes sortes de créations, où peuvent se traduire en formes, couleurs ou sons les enseignements de la Société. Dans le domaine de l'architecture, certaines réalisations annoncent déjà le futur Goetheanum. Pour ce qui est de la diction, du geste et de la parole, Marie de Sivers, avec quelques élèves, commence à développer une forme nouvelle d'expression, l'eurythmie. Les ateliers, ouverts gratuitement tous les soirs, sont fréquentés par des visiteurs venus de toutes les classes sociales et n'appartenant pas forcément à la Société. Des ouvriers, des artistes, des intellectuels s'y rencontrent. Les dimanches sont consacrés aux enfants.

Parmi les auditeurs qui se pressent à Munich aux conférences de Steiner, il faut citer Vassili Kandinski. Ce dernier peint la scène d'Ariel, en 1908, à la suite d'une de ces conférences. Il interroge Steiner personnellement, à plusieurs reprises, et, s'il ne se lie jamais officiellement avec l'Anthroposophie, il semble avoir été fortement influencé par ses conceptions.

Les drames-mystères

Si Steiner cherche à développer la vie artistique sous toutes ses formes parmi les membres de son groupe, l'essentiel de son activité, avant 1914, est tourné vers la représentation théâtrale.

Après avoir monté les drames-mystères de Schuré en 1907 et 1909 (il en reprendra les représentations régulièrement par la suite), il écrit son premier « mystère » en 1910, puis en prépare un chaque année jusqu'à ce que la guerre mette fin à sa création. Il écrit ainsi,

dans l'ordre : *la Porte de l'initiation* (1910), *l'Épreuve de l'Âme* (1911), *le Gardien du Seuil* (1912), *l'Éveil des âmes* (1913).

Les drames-mystères de Steiner sont intéressants à plus d'un titre. Outre leur forme particulière (ils se rattachent moins au théâtre traditionnel qu'aux mystères de l'Antiquité –, on parlerait aujourd'hui de « théâtre total »), ils sont le seul mode d'expression auquel ait consenti Steiner pour communiquer sa vision intérieure.

« La langue, affirmera-t-il lors de l'inauguration du Goetheanum en 1920, n'a pas fourni à ce qui devrait être dit les termes qu'il fallait pour l'exprimer. » À plusieurs reprises il dénonce ainsi la pauvreté du langage, son incapacité à transmettre les « vérités de l'esprit ». Outre une pudeur naturelle et la crainte d'interprétations erronées, l'impossibilité de trouver les mots nécessaires l'empêche jusqu'à présent de révéler l'ampleur de sa vision. Pour pallier les faiblesses de la langue, il la complète de gestes, d'expressions, de couleurs, de musique, et fait alors passer dans le sentiment esthétique ce que les mots seuls ne peuvent communiquer.

Les drames de Steiner sont nés de la conjonction favorable de plusieurs éléments : l'amitié de Schuré, un séjour à Bayreuth, le travail de Marie de Sivers, la collaboration active et désintéressée de la comtesse Kalkreuth et de Sophie Stinde. L'idée en jaillit certainement lors d'une des interminables conversations qu'il eut avec Schuré, dans la maison de ce dernier, à Barr, en Alsace, ou à Munich. Schuré disait : « Le théâtre sera le miroir de la vie meilleure, l'éducateur du peuple, l'initiateur qui conduit l'homme à travers la forme de la vie et les mirages du rêve au sommet des plus hautes vérités [...]. Le théâtre de l'avenir sera le temps de l'idée, le foyer ardent de l'âme consciente, libre et créatrice. »

Il citait Wagner et emmena Steiner au Festival de Bayreuth de 1906 où ils prirent sans doute le goût des grandes réunions estivales. Ensemble, ils créèrent le *Théâtre de l'âme* ; Marie de Sivers, qui traduisait, faisait office de catalyseur. La comtesse Kalkreuth et

Sophie Stinde produisaient, organisaient, contribuaient par leurs fortunes et leur activité à ces réalisations.

L'influence des « rose-croix »

À l'origine, Steiner songe simplement à adapter à la scène le conte de Goethe, *le Serpent vert et le beau lis*, dont les images le hantent depuis longtemps. Il parle de « drame rosicrucien ». Déjà, dans plusieurs conférences, il a mis en rapport le conte avec *les Noces chimiques de Christian Rosenkreutz*. Les Mystères de la Rose-Croix perpétuent, selon Steiner, les secrets de la sagesse ésotérique occidentale, depuis les origines, et transfigurés par l'intervention du Christ. Ils sont, explique-t-il, la porte royale de l'initiation chrétienne.

Dans plusieurs communications qu'il fit sur la personnalité historique, controversée, de Christian Rosenkreutz, il affirma que ce dernier voyagea dans la première moitié du XV^e siècle en Orient. Qu'il y fut initié à la sagesse orientale et que le mouvement qu'il fonda à son retour en Europe, et auquel il donna pour devise *Per crucem ad Rosam* {11}, dut œuvrer dans le secret jusqu'à nos jours, parce que « les temps n'étaient pas encore arrivés ». Aujourd'hui, explique-t-il, « parce que certaines connaissances matérielles sont acceptées sous forme scientifique, les principes fondamentaux du savoir rosicrucien doivent perdre leur caractère de science secrète pour apparaître sous forme d'un enseignement public » (Manuscrit de Barr).

Dans ses notes concernant cette œuvre, on devine le désir de Steiner de se passer de l'allégorie pour transmettre ses vérités et d'utiliser directement le langage du théâtre afin que la forme s'exprime par elle-même. Par ailleurs, il déplore, par exemple, l'intellectualisme de certaines œuvres d'art qui lui sont présentées : « Lorsqu'on voyait tous ces symboles et ces allégories de pacotille, c'était à désespérer ! Aux grandes époques artistiques, on n'a pas fait de symbolisme, mais on a prolongé en formes d'art ce qui vit dans la nature. » Il ne s'agit pas, explique-t-il à ses acteurs, de partir de l'esprit et de le mimer ou le traduire sur la scène, mais, à partir de la

scène des gestes et des mots, d'atteindre l'esprit. Son œuvre n'est pas didactique : elle inspire un message, elle ne l'impose pas.

Les mystères décrivent

« l'interaction de l'amour et de la sagesse »

Les mystères de l'Antiquité, comme ceux du Moyen Âge, mettaient en scène des héros et des dieux, ils « racontaient » l'Histoire sainte, répétaient devant les spectateurs la Passion ou quelques drames cosmiques. Steiner présente, lui, des individus, leur quête spirituelle, leur initiation et leur rencontre avec des entités divines. Il ne se réfère à aucun culte ou dogme particulier. Il parle d'hommes cherchant à se dépasser eux-mêmes. Leur itinéraire est purement intérieur. Leur libération conclut la représentation. Steiner reprend le schéma traditionnel du drame cosmique, mais nous fait assister à son déroulement à *l'intérieur* de l'esprit de ses protagonistes. On a parlé de formes surgissant de l'inconscient, de la rencontre d'archétypes se dressant sur le chemin de l'homme lorsqu'il cherche au plus profond de lui-même, qu'il est confronté à son « double », sa mémoire, ses peurs ou ses désirs.

Le thème des deux premiers mystères est l'interaction de l'amour et de la sagesse dans l'« action bonne ». Le troisième fait resurgir du passé les courants traditionnels qui ont modelé notre présent. Dans le quatrième, il est question de l'action dans la vie. On y voit, à chaque fois, des êtres remonter la chaîne de leur *karma*, subir des tentations, le doute ou le désespoir, franchir les portes du monde spirituel, revivre dans des temples ou des sanctuaires des instants de leurs vies passées. Il n'y a pas, à proprement parler, d'intrigues, de tensions dramatiques, mais plutôt un déroulement visuel de quelque processus mental.

Les représentations ont lieu dans différents théâtres de Munich loués pour l'occasion (Gärtnerplatz, Théâtre populaire). Steiner écrit les dialogues pratiquement au fur et à mesure des répétitions. Il les rédige la nuit et les communique aux acteurs le matin, annotés (de cette écriture que Marie de Sivers aimait à qualifier de « stellaire ») d'indications scéniques multiples. Il surveille le travail des

décorateurs, refait ou retouche un costume, indique aux musiciens un thème à orchestrer ; parfois il interprète pour un comédien un rôle ou donne le ton, car la totalité de la troupe (exception faite de Marie de Sivers) est composée d'amateurs. Il rectifie une démarche, corrige une posture, une intonation. Pour chacun il a un geste d'encouragement, une parole amicale.

« Des centaines d'années peuvent s'écouler »

Les Mystères remportent un certain succès. Pour certains fidèles de l'Anthroposophie, chacune des représentations est une révélation. La dernière, celle du 24 août 1913, particulièrement. On a décrit la foule se levant en silence après la tombée du rideau. Christian Morgenstern commente, dans une lettre à un de ses amis, ses impressions sur cette soirée : « Le drame steinérien n'est pas un jeu... il reflète les mondes et les réalités spirituelles. C'est l'introduction à une nouvelle étape, une nouvelle époque artistique. Cette époque elle-même est encore très loin ; des centaines d'années peuvent peut-être s'écouler, jusqu'à ce que les hommes, recherchant et désirant ce genre d'art purifié, soient devenus assez nombreux pour que dans chaque ville la représentation de semblables mystères soit souhaitée et admise, mais *la Porte de l'initiation* est le point de départ de cette époque nouvelle, nous avons vécu sa naissance ici... Quelque chose de prodigieux est né là, devant nous et avec nous : un panorama spirituel qu'une vie entière ne suffirait pas à comprendre ni à apprendre complètement... »

Un cinquième drame est prévu pour 1914, mais l'annonce de la guerre met fin à ce projet. La représentation des mystères ne recommencera que quelques années plus tard. Sur la scène du Goetheanum, à Dornach (Suisse), elle est, de nos jours, reprise chaque été.

LE CHANT DES MOUVEMENTS

Dès les premières répétitions des Mystères, Rudolf Steiner s'aperçoit que le langage, dans sa sonorité, a, indépendamment du

signifié, une valeur expressive. Il se souvient de l'exemple de Goethe qui dirigeait ses drames iambiques à la baguette, tel un chef d'orchestre, car il trouvait, dans la forme musicale des mots, une puissance émotive égale, sinon supérieure à celle du contenu de son texte. Il se souvient également de Brentano, son professeur de philosophie à Vienne, dont les gestes lui semblaient plus évocateurs que les syllogismes des cours. Il écrit : « Ce qu'expriment les bras et les mains peut en effet révéler d'une façon extraordinaire ce qui se passe au fond de l'être humain. » Petit à petit naît alors en lui l'idée de conjuguer ces deux moyens d'expression, le son et le geste, et d'en faire un art propre qui fera plus que souligner simplement la phrase, mais lui offrirait de nouvelles dimensions, lui donnerait une existence à trois niveaux : intellectuelle (le sens des mots), auditive (la sonorité des voyelles et des consonnes), visuelle (les gestes naturels qui l'accompagnent).

Il s'interroge alors sur les correspondances existant entre ces trois niveaux. Il émet l'intéressante théorie selon laquelle le langage naît de la rétention de nos mouvements. Il écrit : « Nous ne serions pas doués de la parole si l'enfant n'avait pas, au stade premier et ingénu de son évolution, la tendance innée à mouvoir tout particulièrement ses mains et ses bras. Ce mouvement est retenu et concentré dans les organes de la phonation ; ceux-ci sont l'image de ce qui voudrait en réalité s'extérioriser par les bras, les mains et les membres inférieurs en guise d'accompagnement. » Et il ajoute : « Le corps éthérique ne parle jamais par la bouche, mais par les membres. »

Les « correspondances »

Il se tourne alors vers la sonorité de la phrase et découvre que « ce qui est vrai, c'est que les voyelles jaillissent toujours du psychisme et que les consonnes proviennent des expériences au contact des objets extérieurs et de l'initiation de ces derniers ». En poussant plus loin cette étude, il constate : « Ce que fait l'objet, on le reproduit en retenant l'air expiré avec les lèvres, et lui donnant une forme à l'aide des dents, de la langue ou du palais. Prononcer une consonne, c'est

donc former le geste aérien, alors que, pour la voyelle, l'être intérieur se répand vers le dehors. » Peu à peu, il établit des rapports entre les lettres de l'alphabet, les sentiments qu'elles expriment et le geste qui leur correspond. Ainsi, il note par exemple : « Il offre toujours une image exprimant l'affirmation de soit : on perçoit la tension d'un muscle, celui du bras, par exemple. Mais si l'on est particulièrement habile, on peut aussi le faire avec le nez. On peut même le faire avec le rayon visuel, mais, bien entendu, le moyen vraiment artistique de le faire, c'est avec les bras et les mains, parce que le geste est le plus expressif. L'essentiel c'est qu'il fasse ressentir la pulsion volontaire accompagnant l'extension musculaire. Et voici comment se représente la sonorité *e* : le modèle du geste étant l'air expiré, l'imagination fait voir toutes sortes de courants qui se croisent. D'où le geste particulier *e*. Tous ces mouvements sont aussi peu arbitraires que les sonorités du langage ou les sons musicaux. » À cet art naissant du geste et de la parole, Marie de Sivers donna le nom d'eurythmie. Les premières expériences datent de 1912. Les troisième et quatrième Mystères en contiennent les premiers résultats. L'eurythmie, écrira Steiner, a été « un cadeau du destin qui a germé dans le sol du mouvement anthroposophique ». La fille d'un de ses amis – elle s'appelle Lory – se présente à lui en 1912. Son père vient de mourir et elle désire s'engager dans une profession issue de l'anthroposophie. « Plusieurs voies furent envisagées, et il en résulta les prémisses d'une sorte d'art du mouvement dans l'espace, tel qu'il n'en existait pas encore. Les premiers principes et formes de l'eurythmie – les tout premiers seulement – se dégagèrent des leçons données à la jeune fille. »

La pratique et l'enseignement de l'eurythmie ne touchent d'abord que des cercles restreints. Marie de Sivers s'y consacre bientôt entièrement. Durant les années de guerre, à Dornach, en Suisse, elle en développe les principes, en constitue les éléments essentiels. Depuis lors, l'eurythmie ne cesse de s'enrichir et de se perfectionner.

L'exécution donne sa valeur à l'œuvre, non l'intention.

Dans ses conférences, Steiner évoque la place particulière de l'eurythmie au sein des arts. Un art, explique-t-il, vit de ses propres moyens d'expression : le sculpteur pense en volume, en matière, en texture ; le peintre, en surface, couleurs, traits. Le signifié compte moins que le signifiant : tous les sujets peuvent être bons pour un artiste et l'exécution donne sa valeur à l'œuvre, non l'intention. Chaque art dispose d'un langage qui lui est propre, même si celui-ci est conventionnel. Ainsi, au théâtre, une phrase prononcée à voix basse sur le devant de la scène a une signification différente que la même phrase articulée puissamment au fond de la scène. La première évoque la confiance ; la seconde l'affirmation catégorique. Toutes sortes de conventions peuvent encore renforcer le caractère confidentiel ou catégorique d'une réplique. Le metteur en scène comme le peintre ou le sculpteur connaissent, et c'est là leur métier, leur *technique*, toutes les nuances de leurs moyens d'expression, c'est-à-dire qu'ils connaissent les impressions que créeront les effets qu'ils emploient. Une telle connaissance des « effets », « des impressions provoquées » n'est encore qu'imparfaitement développée dans l'art de la diction et de la parole. Steiner écrit : « Dire de la prose ou des vers en pensant qu'il faut parler avec le plus grand naturel, ce n'est pas l'art. Dans l'art de la parole, il s'agit de bien autre chose : on doit être capable de distinguer le caractère donné par les consonnes de celui qu'apportent les voyelles, de reconnaître l'atmosphère de la voyelle *a* de celle de la voyelle *e*. Il faut se demander comment l'atmosphère *a* est modifiée par *m* ou par *l*. On devra ensuite s'exercer à étendre la couleur particulière d'une voyelle ou d'une consonne à l'ensemble du vers, voire à tout un monologue ; voilà pourquoi nous disons qu'un monologue déterminé est à rendre par l'atmosphère *e* ou *a*, c'est-à-dire l'ambiance que fait naître tout particulièrement le *e* ou le *a*, ou *m* ou *l*. »

Les couleurs doivent être vécues par l'eurythmiste

Quels sont les moyens d'expression de l'eurythmie ? Essentiellement les mouvements des membres supérieurs, les mains et les bras, mais aussi, au moins esquissés, ceux de tout le corps. Marie de Sivers disait à ses élèves : « Faire de l'eurythmie signifie

chanter par les mouvements. C'est un chant. Ni une danse ni une mimique. Eurythmiser signifie chanter. » L'eurythmie est un spectacle visuel qu'*accompagnent* un texte, une musique – il est « un langage visible et, à ce titre, révèle l'âme comme le fait la parole ».

Les gestes eurythmiques sont amplifiés par les voiles adjoints au costume de l'eurythmiste. Steiner explique que, par exemple, lorsqu'un eurythmiste lève son bras dans une certaine position, il modifie en quelque sorte la qualité de l'air qui l'entoure. Les voiles attachés à ses membres représentent le mouvement de l'air qui l'enveloppe : ainsi le spectateur voit ce que l'eurythmiste sent quand il modèle et gonfle adroitement son voile, ici une légère pression, là une légère traction. Tous les sentiments peuvent être coulés dans la forme du voile. De même la couleur de son vêtement contribue à l'expression de son art. La couleur de la robe et celle du voile, écrit Steiner, permettent de mieux voir le spectacle : la robe exprime le mouvement, le voile, le sentiment. À eux deux, ils rendent le climat particulier d'une œuvre. Les couleurs ne sont pas choisies au hasard : elles doivent être « vécues » par l'eurythmiste. Pour illustrer ses conceptions, Steiner fait construire en contreplaqué des figures peintes de trois couleurs : une pour le voile = sentiment, une pour la robe = mouvement, une pour ce qu'il appelle le caractère, et qui correspond au mode de l'interprétation. Chacune évoque une lettre de l'alphabet et indique toutes les correspondances visuelles qui s'y rapportent. La signification des couleurs est indiquée au dos. L'endroit où l'eurythmiste bande un muscle est signalé par une couleur, etc.

Steiner conclut : « Disons donc que, dans le langage visible, l'âme exprime davantage ce qu'elle veut dire par l'agencement de ses mouvements. Mais de même que le ton et l'accentuation des paroles révèlent les sentiments, l'art de l'interprète révèle ceux qui sont contenus dans le geste : frayeur, joie ou ravissement, par exemple. Pour cela, l'eurythmiste se sert du voile qui frémit, se déploie, s'abaisse, selon le cas, si bien que les mouvements du voile sont ceux-là mêmes du sentiment. Et les gestes qui s'accompagnent de tensions musculaires ressenties intérieurement possèdent du caractère.

Quand l'eurythmiste bande ses muscles comme il doit le faire ou, au contraire les laisse souples et détendus, son impression se communique aux spectateurs. Ils ressentent le caractère, le sentiment et le mouvement du langage eurythmique, sans qu'il soit nécessaire qu'on les leur explique. » Dans les premiers temps, l'eurythmie est un art présenté sur des scènes à un public averti. Quelques années plus tard, Steiner lui confère des vertus pédagogiques et en fait, dans ses écoles, une discipline obligatoire. Les enfants, constate-t-il, adoptent très facilement l'eurythmie et cet art développe leur corps à l'unisson de leur esprit. Il écrit : « L'eurythmie est peut-être le seul art qui permette de ressentir et de pressentir de façon aussi intense l'appartenance au cosmos. »

De discipline scolaire l'eurythmie deviendra bientôt méthode thérapeutique. Tel geste eurythmique mis en rapport avec tel ou tel organe peut en provoquer la guérison. Avec les enfants surtout, des résultats remarquables seront enregistrés.

De nos jours, l'eurythmie est pratiquée dans tous les centres steinériens à tous les niveaux : artistique, théâtral, pédagogique, curatif.

La conversation est une œuvre d'art

Parallèlement à l'eurythmie, Steiner développe ce qu'il appelle « l'art de la parole ». Il a toujours insisté sur la place privilégiée du *verbe* et, lorsqu'il enseignait, l'Université populaire avait déjà donné des cours de rhétorique aussi bien que de diction. Il parlait d'élever un entretien ordinaire au niveau d'une œuvre d'art ».

La collaboration de Marie de Sivers (qui avait étudié l'art dramatique à Saint-Petersbourg et à Paris et qui se destinait au théâtre avant de s'engager dans l'aventure théosophique) lui permet de former à présent des professeurs pour divulguer cet « art de la parole » ou plastique du langage (*Sprachgestaltung*).

« La parole, écrit Rudolf Steiner, est en effet le moyen d'expression universel de l'âme humaine. Si on étudie sans idée préconçue les étapes primitives de l'évolution terrestre, on constate, d'après certaines langues anciennes, qu'un élément hautement

artistique gouvernait le développement de l'humanité. Mais le langage faisait alors appel à la totalité de l'être humain bien plus que les langues des civilisations actuelles. En poussant plus avant l'investigation, on trouve même des langues originelles qui étaient presque semblables à un chant et qui s'accompagnaient de mouvements des bras et des jambes. »

Il explique que le mot articulé doit trouver sa vie propre. Qu'il doit être prononcé avec suffisamment de force pour que sa sonorité seule frappe déjà l'auditeur. Une phrase bien dite, affirme-t-il, peut se passer de démonstration : son pouvoir évocateur suffit. Ses recherches commencent avec la poésie, qui est « comme une intensification du langage », puis se poursuivent avec des textes religieux. Vers la fin de sa vie, Steiner se tourne vers une forme de récitation sacrée pratiquée en Inde : le *mantra*. Le *mantra* est un mot, une phrase courte ou une prière chargés d'un tel pouvoir sonore que leur articulation répétée met en branle par vibrations toutes sortes de forces spirituelles.

Les travaux de Steiner trouvent plusieurs applications à la scène dans son « École de la parole », au niveau individuel, comme nouvelle méthode d'approche du spirituel.

LA MAISON JOHANNIQUE

En 1911, alors qu'il est officiellement toujours lié à la Société théosophique, Steiner songe déjà à fonder « une forme sociale qui permette de continuer un courant spirituel très précis, celui de la Rose-Croix ». À cette association, il donne le nom de *Bund* (lien, ligue). Tous ses membres y ont rang égal (« afin d'éviter la poursuite de fins personnelles ») ; sa vie est publique et non secrète, son programme d'action avant tout spirituel.

Le choix de Dornach

La tentative du *Bund* échoue. Pourtant elle permet la formation d'une autre association, la *Johannesbauverein* (Union pour la Maison johannique), ainsi baptisée d'après le nom d'un protagoniste du troisième Mystère de Steiner, le *Gardien du Seuil*. Cette

association se dédie tout entière aux Mystères et se propose d'édifier un théâtre où ceux-ci puissent être représentés ; jusqu'à présent ils sont joués dans les locaux loués qui se prêtent peu ou mal à leur mise en scène. Le lieu de la construction n'est pas encore fixé. On parle de Munich. Le succès du Festival d'été de 1912 raffermi le projet. Grâce à des dons, un terrain est acheté. Steiner esquisse des maquettes. Pour établir son théâtre, il songe d'abord à « un monticule gazonné sur lequel on eût pu même marcher ». Il voudrait ensuite entourer le bâtiment principal d'ateliers et de salles de travail, afin de le rendre invisible de l'extérieur. Il dépose devant la Commission d'architecture de Munich un projet en 1912 ; la réponse arrive en avril suivant : la ville de Munich, soucieuse de préserver son unité architecturale, refuse l'autorisation de construire.

Cette décision semble peu toucher Steiner. Depuis quelques mois une autre idée germe dans son esprit. À la fin de septembre 1912, Steiner (qui venait de donner un cycle de conférences sur l'Évangile selon Marc) se reposait dans une maison de campagne appartenant à des amis à lui, à Dornach, près de Bâle. On raconte que Steiner, « fort troublé », ne put dormir la première nuit et qu'il passa les jours suivants à arpenter les collines avoisinantes. Un immense terrain entoure la maison : on lui en propose la jouissance.

Lorsque le projet de Munich échoue, Steiner se souvient tout naturellement de cette offre. On se renseigne : Dornach est dans le canton de Soleure, et la construction y est libre. Il s'y rend à nouveau en mai 1913 pour y élaborer ses premiers plans. Le terrain qu'on lui propose est situé sur une colline visible de loin ; il décide donc de modifier complètement la maquette de Munich et esquisse un projet monumental dont les courbes et les volumes s'intègrent dans le paysage. Tout autour du bâtiment central, il prévoit des annexes où pourraient se regrouper les membres et les différents centres de l'Anthroposophie. Une première maquette est exposée à Munich au mois d'août lors de la représentation de *l'Éveil des âmes*.

Le 20 septembre 1913, devant une quarantaine de membres et d'amis, Steiner enterre la « pierre de fondation » : deux dodécaèdres de cuivre soudés entre eux représentant les futures coupoles de

l'édifice. Il parle de « consolider les véritables fondations de l'œuvre », c'est-à-dire d'affermir la « présence de l'Être Anthroposophie ». Il est six heures du soir. On s'éclaire à la torche. Un orage éclate, projetant des ombres fantastiques. Marie de Sivers se souvient : « Les éléments semblaient se conjurer, assauts du vent, rafales de pluie ; les pieds enfonçaient dans le sol argileux [...]. Rudolf Steiner parlait d'une voix qui dominait les éléments, elle prenait des résonances comme si le destin eût passé à travers elle. » Il s'adresse aux esprits, aux quatre éléments, aux points cardinaux, à la Trinité. Son discours s'élève comme une prière dans la tempête.

Il dit : « Si nous entendons l'appel de l'humanité vers l'esprit et voulons bâtir l'édifice où retentira son message, alors nous comprenons ce soir parfaitement. » Il voit dans la Pierre de fondation un « symbole de l'âme humaine se consacrant à l'œuvre entreprise » et la met précisément en terre là où se dressera la cathédrale de l'orateur, au point exact de jonction des deux parties de la construction orientée sur un axe est-ouest. Il dira plus tard, à Bâle, le 22 septembre 1913 : « Cette cérémonie s'est inscrite dans la mission de la terre » ; et encore : « Pour nous, elle est le début de l'action que nous voulons entreprendre pour la vérité, pour l'expansion de cette vérité [...]. J'ai vu là, au milieu des éléments déchaînés, face au ciel, s'inscrire dans l'âme de tous ceux qui étaient présents une solennité, une dignité qui fera que nous ne pourrions jamais oublier ce moment. »

Rudolf Steiner vit entre Dornach et Berlin. Il réunit les dons qui sont rapidement épuisés, et bientôt des problèmes d'argent retardent la construction. Les ouvriers sont un peu déconcertés par ses plans et on se heurte sans cesse à de nouveaux problèmes techniques. La maquette prévoit deux coupoles géantes ; l'une, la plus petite, surmonte la scène, l'autre est la salle prévue pour mille personnes. Autour de l'édifice central s'élèvent la « Menuiserie », la « Maison des vitraux », une chaufferie, des cantines... Chaque bâtiment possède son style propre, conçu en fonction de sa destination (Steiner dit : « unifier et non uniformiser »).

Une architecture dans la perspective anthroposophique

Le 1^{er} avril 1914, moins de quatre mois avant la déclaration de la guerre, les « compagnons » de ce théâtre que l'on appelle encore la Maison johannique (*Johannes Bau*) fêtent l'achèvement de l'édifice – une structure en bois reposant sur une base de béton ; ils dressent, selon les coutumes, un sapin sur le sommet de chaque coupole.

Bientôt arrivent des artistes, des ouvriers, des artisans venus de dix-sept pays différents pour aider à la décoration, à l'agencement intérieur : des sculpteurs pour tailler les colonnes, les frises, des peintres pour réaliser des fresques, des menuisiers, des électriciens... Les volontaires se pressent à Dornach pour participer à l'œuvre de Steiner. La colline se hérisse de baraquements provisoires : si l'on ne peut louer une chambre chez l'habitant, on campe où l'on peut, ou bien on se construit sa propre maison. Tout en laissant une certaine place aux initiatives personnelles, Steiner dirige, surveille, supervise la réalisation du moindre feston. Il demande que ne soient employées que des couleurs naturelles et, dans les sous-sols aménagés en ateliers, donne les indications pour la préparation des pigments végétaux. Il choisit les ardoises de Norvège qui viendront couvrir les coupoles. Il décide de vitraux exécutés à partir de grandes plaques de verre de Baccarat. Il parle architecture, décoration, lumières. Le soir, dans la Menuiserie, tout en illustrant son propos à la craie sur un tableau noir, il commente les grandes œuvres du passé : les cathédrales (il vient, avec Schuré, de visiter celle de Chartres), les pyramides, les temples grecs... Il explique l'esprit dans lequel doit être conçu son théâtre, sa Maison de la parole. Il en dévoile la place dans la perspective anthroposophique.

La vérité devenue forme

Souvent on ne le comprend pas. Et le travail est tout à recommencer. On essaye de traduire en symboles son enseignement, alors que, pour lui, la forme doit être capable de communiquer directement un message. Il dit : « Ne cherchez pas un sens intellectuel dans ce que vous voyez ici et qui désire simplement être

ressenti. Laissez-vous impressionner sans toujours chercher une explication à ce que vous ne comprenez pas. Les lignes ne veulent rien dire que ce qu'elles sont. Elles ne sont pas le symbole d'une vérité inaccessible : *elles sont cette vérité devenue forme*. » Il refait faire plusieurs fois telle volute, tel dessin, « qui ne contiennent pas encore la vie ». Parfois il prend lui-même le pinceau ou le maillet pour montrer ce qu'il désire, et bientôt de nombreuses fresques ou sculptures apparaissent, qui sont entièrement de sa main. Un témoin se souvient : « Nous formions un cercle autour de lui. Juché sur deux caisses, maillet et ciseau en main, il creusait des sillons, retirant au bois massif de longs copeaux, tout près de son travail, comme surveillant ce qui se passait dans ses mains, comme écoutant le bois. Plusieurs heures de suite il travailla ainsi, calmement, sans s'interrompre, dégageant un motif au chapiteau. Las de rester debout, on s'en allait ; on revenait : il était toujours là, et maintenant la forme apparaissait [...]. Le lendemain, après cette leçon, tout le monde se précipita au travail, maillet au poing. Mais que le bois était donc dur ! Au bout d'une demi-heure, les poignets étaient brisés, sans plus de résultats que si une souris avait grignoté le bois. » (Assia Tourguéniéff : *Erinnerungen und Rudolf Steiner*, Stuttgart, 1972).

Pour que l'on comprenne le sens, la continuité de l'édifice, il en réalise, en plastiline, une maquette géante où il porte jusqu'aux indications des couleurs. La Maison johannique est pour lui un ensemble, et tout, jusqu'au moindre détail, doit prendre sa place, naturellement, en fonction et au sens de cet ensemble. Il le compare à un corps vivant ou à une plante dont les cellules croissent en harmonie les unes avec les autres, si bien qu'à aucun moment n'est perdue la notion d'un « tout ». Il parle d'un style architectural « organique », car, dit-il, l'ensemble doit se développer comme un organisme vivant. Il justifie ainsi son choix du matériau de construction : « Une substance qui a déjà été assouplie par la vie : le bois. » Avec le bois, explique-t-il, « on sent la forme se gonfler du dedans, et le travail consiste à éviter ce qui la recouvre ». La pierre doit être modelée, le bois, au contraire, dicte presque au sculpteur sa forme.

Rien n'est laissé au hasard et ce qui, au premier abord, peut paraître n'avoir qu'une fonction décorative se justifie à un plan supérieur : ainsi le nombre des colonnes, leurs formes, leurs caractères qui se retrouvent dans leurs chapiteaux et leurs architraves. Chacune est taillée dans un bois différent (bouleau, érable, orme, chêne, merisier, frêne, hêtre), correspond à une influence planétaire (Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, Lune, Soleil, Saturne), et la complexité de leurs motifs va croissant.

De même les couleurs. Steiner explique : « Les couleurs sont un mélange d'ombre et de lumière. Selon que la lumière ou que l'ombre l'emporte, les couleurs sont actives ou passives. Il ne faut pas leur imposer arbitrairement des sujets qui ne seraient pas dans leur nature ; c'est à elles de faire surgir le motif. Là encore, éviter de construire par abstraction, car c'est la négation même de l'art, c'est l'ennemi même de l'art, mais ressentez ce que veut dire le langage direct des couleurs. »

La réalisation des vitraux découle des théories steinériennes sur la couleur. Pour éviter la ligne dure du filet de plomb, il fait colorer en pleine pâte, dans les ateliers de Baccarat, de grandes plaques de verre que l'on travaille directement à la molette. Plus ou moins évidé, le verre laisse passer une certaine quantité de lumière qui forme elle-même le dessin.

« Même notre nez n'est pas symétrique ! »

De même, les peintures sont exécutées sur un enduit blanc (semblable à celui utilisé dans la fresque classique, fait de caséine et de résine) à l'aide de glacis légers de couleurs obtenues le plus souvent à partir de pétales de fleurs séchés, écrasés et dilués à l'eau pure. Elles se fondent entre elles et semblent de larges ondes colorées flottant dans l'espace. Le motif n'apparaît qu'après coup, se dégageant lentement de l'ensemble.

À chaque problème, Steiner apporte des solutions originales. Il demande à tous ceux qui œuvrent avec lui d'oublier leurs habitudes conventionnelles, de trouver de nouvelles techniques adaptées à de nouvelles idées, de créer, d'inventer. Il leur demande de se laisser

guider avant tout par ce qu'ils ressentent et non par ce qu'ils savent. Il dit, par exemple, aux sculpteurs : « Dans la main droite se trouve la force. L'important est d'harmoniser les deux courants. Examinez la surface des fleurs – elles savent le mieux modeler les formes et c'est pourquoi on ne peut pas sculpter une fleur [...]. Pénétrer consciemment avec sentiment dans le mouvement des surfaces. Il y a de l'âme dans une surface. Ne fixez pas à l'avance l'arête des deux surfaces, attendez avec curiosité qu'elles se rencontrent [...]. Pourquoi voulez-vous absolument des formes symétriques ? Votre nez lui-même n'est pas symétrique. Et regardez les tourbillons qui se forment dans une chevelure ! Il s'y exprime une vie qui vient du dedans. »

AU CŒUR DE LA TOURMENTE

Steiner espérait que son théâtre, la Maison johannique, serait terminé le 1^{er} août 1914 afin qu'il puisse y représenter son cinquième Mystère. Mais la construction connaît des retards (le souci de perfection de Steiner est si grand qu'il fait refaire plusieurs fois tel ou tel motif de la décoration). Vers le mois de février, il apparaît déjà comme évident que son achèvement prendra des années plutôt que des mois, et une salle est louée de nouveau à Munich. Steiner, comme toujours, pense n'écrire son texte qu'au dernier moment. Il part en Suède pour une tournée de conférences ; puis il assiste à Bayreuth à la représentation de *Parsifal*. L'agitation en Allemagne est déjà à son comble. La mobilisation générale est proclamée. Dans les rues de la capitale wagnérienne, on crie des slogans belliqueux. Comme Marie de Sivers est russe, Steiner préfère regagner la Suisse (il se mariera avec elle – afin de lui donner la nationalité autrichienne – à la fin de l'année, le 15 décembre 1914). Avec quelques amis, ils s'enfuient dans un train de nuit.

Proche de la frontière, dans le Jura suisse, la colline de Dornach surplombe la plaine d'Alsace. Vers le nord s'estompe la ligne des Vosges. Au-dessus du bruit des marteaux et des scies commence à se faire entendre le son du canon. La nuit, l'horizon s'illumine du feu des explosions. Nombre des volontaires venus participer à la

construction de la Maison johannique partent vers le front. Le « centre » de Dornach est bientôt occupé par une majorité de femmes.

Steiner insiste pour que les travaux ne soient pas interrompus. Sa petite « colonie » doit en quelque sorte donner l'exemple au monde : des êtres de nationalités diverses œuvrant en commun. Il dit : « Qu'il y ait un point sur terre où les hommes cultivent librement la vie de l'esprit sous la pression de leur volonté, c'est ce qui justifie notre présence ici. » Il parle de la mission future de l'Europe unie et se réjouit de savoir le centre de l'Antroposophie en Suisse, pays neutre d'où peut partir un message d'apaisement, une aide universelle. « Bien des choses, dit-il, vont changer dans le monde, et les hommes auront avant peu besoin plus que tout de pensées nouvelles [...]. Restons ici au travail, afin que, la paix revenue, notre mission s'accomplisse. » Des blessés commencent à arriver de la frontière. Steiner veut que sa Maison soit un refuge ouvert à tous. Il aide aux soins. Il donne des indications pour « guérir le corps et l'esprit », offre des représentations théâtrales aux internés.

La rencontre de von Moltke

Vers la mi-août, on le réclame en Allemagne. À Stuttgart, mais surtout à Berlin où les membres de sa Société ne savent quelle attitude adopter vis-à-vis de la guerre. Le 27 août, il a, avec le chef d'état-major général des armées allemandes, un entretien que des nationalistes des deux parties lui reprocheront. La presse française citera l'événement. Édouard Schuré le prendra comme point de départ de ses accusations.

Rudolf Steiner rencontre le maréchal von Moltke à Coblenche, au quartier général allemand. Les deux hommes se connaissent depuis dix ans. Des liens d'amitié les unissent. Plus qu'un ami, Steiner est peut-être pour von Moltke un confident, ainsi que semble le prouver la correspondance de ce dernier. Il écrit à sa femme, le 21 juillet : « Je me réjouis que tu aies parlé à Steiner ; c'est toujours un tel réconfort moral de s'entretenir avec lui. Je serais heureux de le voir en août s'il devait venir à Berlin. »

De l'aveu des deux hommes, l'entretien, d'ailleurs fort bref, n'a trait qu'à des affaires privées. La bataille de la Marne aura lieu dans quelques jours. Von Moltke éprouve le remords de toutes ces morts dont il se sent responsable. Sa position auprès du Kaiser est tangente. Il est en quête de quelque réconfort. Steiner dira plus tard à un reporter du journal *Le Matin* : « Il ne fut pas question entre nous de la situation militaire, mais uniquement de ce qui touchait à la vie intérieure du maréchal. » Du côté allemand, on reprochera à Steiner jusqu'à la défaite de la Marne (on évoquera quelques « pratiques et influences magiques »), d'avoir « affaibli moralement » le maréchal, de l'avoir envoûté et d'être, en quelque sorte, responsable de la victoire alliée.

Du côté français (et le reproche vient principalement de Schuré), on accusera Steiner « de s'être tenu trop proche des Allemands ».

L'origine de la guerre : une fausse idéologie

La guerre, que l'on avait espérée brève, s'intensifie. Alors que l'Europe entière s'enfonce dans la destruction, la misère et l'angoisse, Steiner emploie toutes ses forces à l'élaboration d'une renaissance prochaine du monde occidental. Il voyage dans toute l'Allemagne, propose à Munich des *Méditations pour le temps de guerre*, prononce diverses conférences à Berlin sur les causes du conflit. Il revient souvent à Dornach surveiller les progrès de la décoration et sculpter un groupe géant de bois destiné à s'élever au fond de la petite coupole du théâtre : le Christ y apparaît, un bras levé dans un geste de lutteur, séparant les deux principes de la lumière et de l'ombre (Lucifer et Ahrimane). Il veille à ce que l'Anthroposophie reste vivante « au sein de la tourmente », pareille à un flambeau éclairant l'humanité. Dans ses voyages, il essaie à la fois d'atténuer les souffrances et de dénoncer les causes du drame. Il situe son origine : une fausse idéologie. L'Europe, selon lui, est gouvernée par des idées erronées qui mènent les hommes à des actes contraires à leur bien. Il reçoit des appels de nombreuses villes et s'y rend invariablement avec toujours le même espoir de conduire ses auditeurs à la conscience des absurdités de leur temps. Il lutte contre

la propagande gouvernementale et démontre la supériorité de la pensée sur la violence.

Durant toutes ces années de guerre, Steiner se voit en quelque sorte forcé d'adapter son message aux circonstances extérieures. Sa pensée se simplifie, le ton se fait moins philosophique, en même temps que s'étend la portée de l'enseignement. Une synthèse se forme dans son esprit, dans laquelle les individus comme les sociétés, le physique comme le spirituel répondent aux mêmes normes, se développent et s'enrichissent de la même façon. Et les solutions ou les remèdes à apporter aux uns sont aussi valables pour les autres. Il parle d'un équilibre cosmique à tous les niveaux de l'existence. Il parle de soigner et les êtres et les civilisations.

De 1916 à 1918, on devine dans ses conférences le souci constant d'éveiller chez ses élèves la compréhension de la situation historique du XX^e siècle. Dès 1916, il entrevoit la défaite et s'interroge déjà sur la leçon à tirer de l'expérience. Il lie irrémédiablement le problème de la guerre aux questions sociales et envisage « une nouvelle société » dans laquelle de pareilles tragédies ne pourraient plus survenir. Il écrit : « Ou bien on adaptera sa pensée aux exigences de la réalité ou bien le désastre n'aura rien appris, sinon à multiplier les raisons qui y conduisent et à les développer à l'infini. »

« Faust » au Goetheanum

C'est vers cette époque qu'il décide de rebaptiser son théâtre en le dédiant à Goethe et que la Maison johannique devient le Goetheanum. Il explique, dans un discours prononcé à Bâle le 18 octobre 1917 : « Cette maison, j'aimerais l'appeler Goetheanum. Car ce que j'entends apporter sous le nom d'Anthroposophie ne provient pas de songes creux, d'inventions arbitraires, mais de bases saines et solides sur lesquelles reposent également les conceptions de Goethe. »

Ces bases « saines et solides » qu'évoque Steiner sont celles de l'art rendant manifeste la pensée. Le théâtre avait été prévu pour servir de scène à ses Mystères ; en fait, Steiner ne choisira de les y jouer que bien des années plus tard. Johannes, le personnage central

du *Gardien du Seuil*, lui paraît, en 1917, trop ésotérique pour cette période de trouble et il préfère représenter le *Faust* de Goethe dans la version intégrale que lui avait fait connaître Schröer, son professeur de Vienne : le symbole même de la quête désespérée et éternelle de l'homme.

Jusque-là, seule la première partie de l'œuvre avait été jouée. La deuxième présente trop de difficultés de mise en scène, est anormalement longue pour un théâtre conventionnel et dérouté les esprits peu accoutumés à la pensée goethéenne. Schröer l'a publiée et annotée et s'est efforcé, durant des années, de détruire le mythe qui veut qu'elle ne soit qu'un tissu d'absurdités sorti d'un esprit sénile.

La représentation de l'œuvre intégrale, telle que la souhaite Steiner, dure six jours. Son inspiration mystique n'est nullement atténuée. On y voit surgir toutes sortes de monstres et d'apparitions mythologiques : les épreuves innombrables que traverse le docteur Faust, à travers Ciel et Enfer, dans sa soif d'absolu et qui le conduisent à la sphère des heureux, vers la bien-aimée Marguerite. On songe à la Béatrice de Dante, à ses neufs cercles infernaux et sa Rose paradisiaque. On y retrouve de nombreux aspects de l'ésotérisme rosicrucien.

Dans la version steinerienne de *Faust*, l'eurythmie tient une grande place, elle donne au texte l'ampleur d'un drame sacré. Sous la direction de Marie de Sivers, l'eurythmie s'est, en effet, développée durant ces années de guerre, et Steiner a même pris l'habitude, à Dornach, de faire précéder ses conférences d'une brève démonstration de cet art : les gestes eurythmiques des acteurs éclairent certaines scènes par trop énigmatiques, permettant de visualiser un passage difficile, d'accéder directement au message de Goethe.

Bien avant ses propres Mystères, Steiner met aussi en scène, au Goetheanum, d'autres textes recueillis et annotés par Schröer : les *Jeux de Noël allemands*, tel que les jouaient autrefois les paysans de Hongrie dans les environs de Presbourg. Au nombre de trois (*le Jeu d'Adam et d'Ève*, *le Jeu des bergers et de la Nativité*, *le Jeu des Rois Mages et d'Hérode*), ils sont accompagnés de musiques reconstituées

par les meilleurs musiciens du Goetheanum. Pour les diriger, Steiner s'aide de ses souvenirs ; on y retrouve certaines tournures dialectales qu'il a pu entendre dans son enfance, certains gestes, attitudes, qu'il a pu autrefois observer. Sur l'estrade de la Menuiserie transformée en crèche, il ressuscite chaque année des tableaux naïfs qui sont, pour lui, une des expressions les plus fidèles de l'âme populaire allemande.

Comment établir une paix saine et durable ?

En 1917, alors que la révolution soulève la Russie et que Woodrow Wilson est réélu à la présidence des États-Unis, le comte Lerchenfeld, représentant à Berlin du gouvernement de la Bavière, interroge Steiner sur les moyens et les possibilités de restaurer un certain ordre dans l'Allemagne en déroute. Quelque temps plus tard, le comte Polzer-Hoditz, frère du chef de cabinet de l'empereur Charles d'Autriche, réitère ces questions. Les *Mémoires* de Lerchenfeld expliquent et décrivent l'entrevue : « Ici, à Berlin, personne ne voit plus loin que le jour qui passe [...]. Il n'y en a *qu'un* qui sait [...], lui seul a une vision claire des choses, et c'est vers lui que je dois me tourner avec la question qui me brûle le cœur [...]. J'allai trouver Rudolf Steiner, de passage à Berlin. Je lui décrivis la situation comme je la voyais et je lui confiai aussi ce que ma propre expérience me révélait sur les défauts de notre politique [...]. Il m'écouta avec attention, ne m'interrompant que de temps à autre pour une question, une mise au point, et nous convînmes pour le lendemain après-midi d'un entretien plus long. Au cours de celui-ci, il me décrivit brièvement ce qu'il appela par la suite la *tripartition de l'organisme social*. Mais cette idée, dit-il, doit être travaillée en détail pour être comprise par tous et mise en pratique. »

L'aboutissement de cette idée est un *Memorandum*, que Steiner essaie de divulguer et dans lequel il explique comment pallier le déséquilibre de la guerre par une refonte de la société allemande. L'application de ce *Memorandum* rendrait, selon lui, la reddition de son pays plus aisée et permettrait d'établir une paix saine et durable. Son thème central est la préservation de l'unité de l'Europe entre les

deux géants de l'Est et de l'Ouest. Steiner y attaque le programme de Wilson, qu'il juge illusoire, et en propose un autre basé sur une division ternaire des pouvoirs.

Le *Memorandum* est proposé à divers niveaux de la hiérarchie gouvernementale. Certains détails rencontrent quelque compréhension ; on lui concède parfois un intérêt poli, mais l'accueil reste dans l'ensemble assez froid : le qualificatif d'« utopique » est même prononcé. On le lit trop tard ou l'ignore. En 1918, Steiner s'entretient avec différents dirigeants politiques : le ministre des Affaires étrangères, Richard von Kühlmann, l'écoute, mais ne lit pas son texte ; le prince Max de Bade lui accorde plus d'intérêt, mais ne deviendra chancelier du Reich que quelques semaines avant la capitulation.

« L'appel au peuple allemand et au monde cultivé »

Vers la fin de l'année, alors qu'il est rentré à Dornach, un juriste suisse du nom de Boos convainc Steiner que son programme ne sera compris que s'il est publiquement et plus largement expliqué. Steiner, après de nombreuses hésitations, n'accepte de se plonger dans la lutte sociale que s'il se sait soutenu. Il rédige un « Appel au peuple allemand et au monde cultivé ». Si cet appel, explique-t-il, arrive à regrouper un nombre suffisant de signatures, c'est que l'action doit être entreprise. La presse pourra alors le diffuser et un mouvement se créer.

L'Appel est lancé en 1919. Steiner y écrit :

« Le peuple allemand croyait certainement son empire, vieux d'un demi-siècle, érigé pour des temps illimités [...]. En août 1914, il pensa que la catastrophe guerrière devant laquelle il se voyait placé serait l'occasion de montrer au monde entier que cet empire était invincible. Aujourd'hui, il n'en contemple plus que les ruines. Une telle expérience nécessite une prise de conscience. Car cette expérience a prouvé que les idées ayant cours depuis un demi-siècle, et principalement celles qui ont dominé pendant les années de guerre, étaient l'expression d'une tragique erreur. Où sont les causes de cette funeste erreur ?

Cette question doit aider les Allemands à cette prise de conscience, la possibilité de survie du peuple allemand et son avenir même dépendant du fait qu'il se pose cette question avec le plus grand sérieux : comment ai-je pu commettre une telle erreur ?

Si cette question était posée aujourd'hui, la connaissance lui montrerait clairement qu'ayant fondé un empire depuis un demi-siècle, il avait cependant omis de lui proposer une mission qui soit issue de l'entité même du peuple allemand. »

Steiner présente ensuite son plan d'action sociale qui reconnaît trois points distincts : le spirituel, le politique, l'économique.

La tripartition

L'Appel reçoit rapidement un accueil enthousiaste et la liste des signatures qui s'y apposent s'allonge tous les jours. Parmi les noms des signataires, il faut citer ceux de l'écrivain Hermann Hesse, de Gabrielle Reuter, de Martin Rade, de Wilhelm Lehnbruck, de Wilhelm von Scholtz, etc.

À la base de la *tripartition* se trouve l'idée d'une organisation rationnelle de la vie sociale, dans laquelle le pouvoir de l'État est limité à une place fixe et l'individu, beaucoup plus indépendant, à même de revaloriser sa position et son travail.

Son programme est en trois points. L'État, explique premièrement Steiner, ne doit plus dépasser, comme il l'a toujours fait, des frontières légales de son action. Il doit se borner à assurer la protection intérieure et extérieure du pays. Son domaine comprend l'assistance judiciaire, le droit social, le droit pénal. La règle qui doit inspirer sa conduite est l'égalité de tous les individus.

L'État, deuxièmement, ne doit pas s'immiscer dans les affaires économiques intérieures du pays. Les entreprises doivent être libres, autonomes, autogérées. Son intervention dans les affaires économiques ne peut être envisagée qu'en temps de crise. À l'intérieur des entreprises, la fraternité doit régner.

Enfin, en troisième lieu, la liberté du culte, de presse, d'opinion doit être totale. L'art, la science, l'éducation doivent être soutenus, mais non dirigés.

Le programme de la tripartition, précise Steiner, ne peut être imposé ni instauré à grand renfort de propagande. Il se développera de lui-même lorsqu'on aura pris conscience de sa nécessité. Un certain Émile Molt, anthroposophe convaincu, contacte Steiner à la fin de 1918. Propriétaire d'une grande entreprise, il souhaite appliquer à ses usines les idées de la tripartition. Il pense que ses ouvriers sont tout prêts à l'écouter. Les succès de son Appel pousse Steiner à tenter l'expérience. Il entame un nouveau cycle de conférences à Zurich. L'essentiel en est publié dans une brochure qui est bientôt traduite en plusieurs langues. La presse s'intéresse au mouvement : on prévoit des meetings, une vraie campagne est lancée.

La première réunion importante a lieu à Stuttgart, le 22 avril 1919, dans une exaltation délirante. Les ouvriers applaudissent à toutes les propositions de Steiner qu'ils saluent comme un libérateur. Le dialogue se poursuit, tard dans la nuit, dans les tavernes de la ville. Steiner s'adresse aux ouvriers en grève des usines Bosch-Delmonte et Daimler : son discours semble apporter des solutions à tous les problèmes qui se posent. Une « Ligue pour la tripartition de l'organisme social » est créée, à laquelle adhèrent de nombreuses personnalités qui n'appartiennent pas nécessairement à l'Anthroposophie.

La stagnation du mouvement

À l'enthousiasme des premiers temps succèdent bientôt les attaques et les réactions. Steiner insiste invariablement sur le fait que sa tripartition doit *exister en dehors de tout parti*. Dans l'Allemagne politisée de l'après-guerre, cette attitude est irrecevable. La droite, la première, lance ses accusations : la tri-partition, affirme-t-elle, nie l'État, elle est antinationaliste, c'est-à-dire anti-allemande. Et la gauche, bientôt, surenchérit : la tri-partition est réactionnaire et conservatrice. Elle se soucie plus d'ordre que de réformes.

La campagne de la tripartition à l'échelle nationale ne durera que peu de temps. Au bout de trois mois d'efforts, le mouvement

s'essouffle et stagne sur un plan théorique.

En 1920, quelques chefs d'entreprises, adeptes de l'Anthroposophie, décident de s'unir et de prouver par leur exemple la réalité du programme de la tripartition. Ils fondent, sous la direction de Steiner, une Association économique dont les bénéficiaires financent des recherches d'ordre culturel et scientifique. Mais leur nombre se révèle insuffisant ; les firmes, réunies en une société par actions, doivent, dès 1922, limiter leur activité. En 1924, la tentative est abandonnée.

Le programme de la tripartition a échoué ; il a permis pourtant une meilleure divulgation de l'Anthroposophie. Des membres de plus en plus jeunes se joignent à la Société. Partout où Steiner passe, il est accueilli par un public sans cesse grandissant. En 1922, il signe avec une agence de concerts un contrat prévoyant des tournées de conférences dans toute l'Allemagne ; le thème qu'il aborde est : « Anthroposophie et connaissance de l'esprit ». Son renom lui vaut bientôt des menaces personnelles à Munich, à l'hôtel des Quatre-Saisons (l'acte a sans doute pour auteurs les partisans nationalistes de Rowdys), et seule l'intervention de ses amis, les D^{rs} Noll et Buchenbacher parvient à le sauver et lui permet de s'échapper par une sortie de secours ; puis, à Elberfeld, où l'attentat est déjoué de justesse.

L'ÉVOLUTION D'UNE PENSÉE : STEINER ET LA PÉDAGOGIE

Steiner s'est préoccupé toute sa vie de problèmes pédagogiques. Tout écrivain et conférencier ne doit-il pas se poser des questions à ce sujet ? Mais la réflexion de Rudolf Steiner et les applications pratiques qu'il lui a données trouvent certainement leur motif principal dans sa propre expérience, désastreuse, de la pédagogie traditionnelle.

Un retour sur soi

Nous avons vu que l'enfance de Rudolf Steiner ne fut pas « heureuse », au sens banal du terme. Il n'eut que des relations

superficielles avec ses parents, ses frères et sœur. La période scolaire proprement dite fut un échec complet, du moins dans le cadre des institutions. À Pottschach, le jeune Rudolf se brouille avec le maître d'école qui, de toute manière, ne semble pas très compétent : « C'était un vieux bonhomme qui considérait son poste comme une corvée ; j'éprouvais la même impression à l'égard de son enseignement. » C'est donc auprès de son père, avec sa sœur Léopoldine, qu'il apprend à lire et à écrire. À Neudörfl, si l'enseignement, dans ses méthodes, n'est guère meilleur, la personnalité du maître-adjoint l'influence profondément. C'est à ce dernier qu'il doit, de son propre aveu, une des découvertes les plus importantes de sa vie.

« L'enchantement » par les mathématiques

L'élève et le maître ont sans doute d'excellents rapports. Ce dernier invite parfois Rudolf chez lui. Dans sa chambre, le jeune homme découvre un livre de géométrie. On le lui prête, il l'emporte chez lui, l'étudie, s'y plonge avec enthousiasme. « Pendant des semaines, mon âme fut absorbée par la coïncidence, la similitude des triangles, des carrés, des polygones ; je me creusais la tête en me demandant où les parallèles pouvaient bien se couper ; le théorème de Pythagore m'enchantait. » Rudolf a neuf ans.

La géométrie est une révélation pour lui, car ces formes pures, ces figures idéalisées, ces espaces harmonieux sont une confirmation de l'existence d'un univers où seul règne l'Esprit. Ce sont ses visions qu'il voit projetées dans un livre. Steiner reconnaît : « Le maître-adjoint de Neudörfl me fournit, grâce à son livre de géométrie, la preuve de l'existence du monde spirituel dont j'avais besoin. »

L'abstraction mathématique lui permet, pour la première fois, d'envisager une approche rationnelle de son expérience intérieure. Ses visions ne sont pas de fantasques hallucinations, mais bien un univers ordonné, précis, équilibré. Ce qui le différencie du monde sensible, c'est le langage qui sert à le décrire. Et la géométrie lui apparaît précisément comme un langage parfait, dont les lignes, les surfaces, les angles seraient le vocabulaire. Il écrit : « La géométrie

me semblait un savoir apparemment inventé par l'homme, mais qui garde néanmoins une signification entièrement autonome. » Il se rapproche sans s'en douter des conceptions pythagoriciennes. Il imagine des figures idéales existant de toute éternité, à la fois filles et miroirs de l'Esprit. Dans leur étude, c'est l'Esprit qu'il contemple. Et cette contemplation est comme un prolongement de son extase spirituelle. « C'est par la géométrie, écrit-il, que j'ai connu le bonheur pour la première fois. »

Steiner est redevable au maître-adjoint de l'école de Neudörfl de bien d'autres découvertes encore. Cet homme instruit joue du violon et du piano. Il dessine également à ses heures perdues. Le jeune écolier, dont le désir de connaissance est insatiable, l'intéresse particulièrement. Il lui prête des fusains, des couleurs, il l'initie aux fondements de l'esthétique. Il lui parle de musique, sculpture, lui fait copier des portraits.

Sensiblement à la même époque, le jeune Rudolf connaît donc et l'ennui de l'enseignement traditionnel et l'exaltation de la découverte personnelle, de la recherche vivifiante. Comment une seule et même démarche – l'enseignement – peut-elle produire des résultats aussi divers et opposés ? À vingt-trois ans, Steiner pourra enfin fournir une réponse à cette question grâce à la famille Specht.

Le secret : adapter le programme à l'élève

Nous sommes en 1884. Steiner cherche du travail. Sur la recommandation de son professeur, Carl Julius Schröer, il obtient une place de précepteur, bien rémunérée, dans la famille de Ladislav et Pauline Specht. Des quatre garçons dont il a à s'occuper, trois préparent leur entrée dans les classes secondaires, tandis que le quatrième, alors âgé d'environ dix ans, est unanimement considéré comme « anormal ».

Une fois les trois premiers admis au lycée, Steiner se contente de leur donner épisodiquement des leçons particulières. Le quatrième par contre – il se prénomme Otto – retient toute son attention. L'enfant est psychiquement et physiquement retardé. Atteint d'hydrocéphalie, le moindre effort lui occasionne des migraines

douloureuses, des pâleurs, des chutes de tension. Son rythme normal de pensée est extrêmement lent. L'enfant a d'abord été jugé paresseux, puis craintif, inquiet ; en vain les médecins se sont penchés sur son cas – à présent la famille doute qu'il devienne jamais éducatable.

Steiner, dès sa première entrevue, « sent », ou « voit » que tout est encore possible. Il se propose, et est agréé, comme éducateur à plein temps.

Il constate d'abord qu'il ne sert à rien de forcer l'enfant à suivre un rythme de pensée autre que le sien propre, que toute brusquerie ne ferait au contraire qu'aggraver les choses. Il décide de mettre au point un système de travail approprié à son organisme physique et à ses capacités intellectuelles, et adapté à ce cas particulier.

Il tente, en premier lieu, de s'attirer la sympathie du jeune garçon. Il joue interminablement avec lui, il apprend à le faire rire, à le faire sortir de la prison inquiète qui l'étouffe. Il a l'impression de se trouver face à une âme endormie, enfouie au plus profond de son être et qu'il faut éveiller, amener à la surface. Il essaye de se mettre à son niveau, de le suivre, de le rejoindre dans son monde enfantin.

Steiner note : « Avant d'entrer dans cette famille, je n'avais jamais vraiment connu le plaisir des jeux [...]. À présent, je ne crois pas avoir moins joué dans ma vie que les autres : j'ai seulement dû rattraper, de vingt-trois à vingt-huit ans, ce que l'on est accoutumé de faire avant sa dixième année. »

La santé de l'enfant souffre des temps d'étude trop longs. Certaines matières sont pour lui un véritable supplice. Steiner apprend à ne jamais contrarier ses besoins ou forcer ses répugnances. Il se prépare pendant plusieurs heures pour donner une classe n'excédant pas trente minutes.

« La matière devait être ordonnée de telle sorte qu'en un moins de temps possible et avec le minimum d'effort physique, il put faire le maximum de progrès. »

Il règle soigneusement l'ordre de succession des disciplines au cours de la journée, en accord avec les goûts de son élève. Il se laisse guider le plus souvent par sa propre intuition. Enfin, il s'efforce de se

présenter toujours comme l'ami, le compagnon, et non le professeur, de faire des études un jeu, une distraction, et non une corvée obligatoire.

Au bout de deux ans, les progrès sont remarquables. La santé d'Otto s'est même notablement améliorée, son hydrocéphalie est en régression. Il a pratiquement rattrapé tout le programme de l'école primaire. Steiner le présente à l'examen d'admission au gymnase (études secondaires classiques) et a la satisfaction de le voir réussir.

Les bases de la pédagogie curative

Comme il estime nécessaire que l'enfant prenne contact avec des garçons de son âge, il insiste pour qu'il suive dorénavant, parallèlement à ses répétitions privées, les cours de l'école publique.

Quelques années plus tard, Otto devient capable de se passer complètement de son précepteur. Il achève ses études sans aide aucune et entre à la faculté de médecine. Il en sortira docteur. Les résultats obtenus sont étonnants – surtout si l'on songe à l'âge du jeune précepteur et au niveau médical et pédagogique de l'époque. Plus tard, Steiner se souviendra avec plaisir des six ans qu'il passa au contact de la famille Specht. À une lettre de la mère d'Otto lui exprimant sa reconnaissance, il répond : « C'est par ce que l'homme accomplit qu'il connaît la joie de vivre. » Il avouera avoir tiré de cette expérience les bases de ce qui sera sa pédagogie curative. Il se passera de nombreuses années avant que Steiner n'ait à nouveau à s'occuper des problèmes d'éducation. Lorsqu'il le fera, ce sera à une échelle supérieure.

Science égale puissance

Bien des années plus tard, en 1899, Steiner est contacté par le comité de direction de l'« École ouvrière berlinoise ». L'école, fondée par Wilhelm Liebknecht [12], est d'inspiration marxiste. Steiner accepte d'y enseigner l'histoire et la rhétorique, à condition que ne lui soit imposée nulle directive politique.

Les cours ont lieu cinq fois par semaine, le soir, de neuf à onze heures, mais ils se prolongent souvent jusqu'à minuit. Les ouvriers

travaillent à cette époque entre dix et douze heures par jour... Rares sont ceux, au début, qui veulent faire l'effort de consacrer une partie de leurs nuits à l'étude. Mais peu à peu la réputation de Steiner grandit dans les usines, et bientôt certaines de ses classes comptent jusqu'à deux cents élèves.

À vrai dire, et Steiner est le premier à le noter, « depuis longtemps déjà un intense besoin d'éducation scientifique animait les masses ». On entend souvent répéter que *Science égale puissance*. Cependant, explique Steiner, les seuls ouvrages de vulgarisation consultables propagent les « conceptions matérialistes de la science », et tout ce qui se situe au-delà de ces conceptions est écrit dans une langue que les ouvriers ne pouvaient pas comprendre. « Les conséquences de tout cela, conclut Steiner, sont infiniment tragiques : le jeune prolétariat éprouvait un ardent besoin de connaissance, mais ce besoin n'était satisfait que par le matérialisme le plus grossier. »

Lorsqu'il enseigne l'Histoire, Steiner part de l'Antiquité. Il montre qu'il est « absurde de parler avant le XVI^e siècle d'une influence quelconque des conditions économiques comme le fait Marx ». Il explique qu'une interprétation marxiste de l'Histoire n'est valable que pour les temps modernes. Il peut ainsi évoquer « des impulsions spirituelles et intellectuelles qui s'étaient fait sentir dans des époques reculées », et en évoquer également le déclin. Steiner traite du Moyen Âge, de la Révolution française, des débuts de l'ère industrielle, il aborde l'histoire des idées, parle de l'évolution de l'univers, des mœurs animales et même de l'anatomie humaine. En fait, il suit le cours de sa pensée et tire des exemples ou des démonstrations de sujets aussi variés que les sciences naturelles ou la philosophie.

Contre le matérialisme, un « idéal supérieur »

L'essor du machinisme a profondément bouleversé, selon Steiner, les rapports entre les hommes et leur travail. Son idée est que les mécontentements sociaux sont dus autant à des problèmes de classes (de salaire, de conditions de travail) qu'à des problèmes spirituels (le sentiment de n'être plus qu'un rouage d'une machinerie complexe, le

fait de ne plus trouver de satisfaction personnelle à son emploi). Il ne cherche pas à mener une campagne contre le matérialisme, mais à développer, sur une base qu'il qualifie de « naturaliste », un « idéal supérieur ». Il discute *aussi* grèves, salaires ou sécurité sociale – mais il insiste également sur l'autre face du problème : redonner au travailleur la place spirituelle à laquelle il a droit.

Steiner professe avec une égale ferveur la rhétorique. Il s'étendra toujours longuement sur l'importance de la parole – savoir communiquer, exprimer clairement ses revendications. Dans sa classe, il expose les règles générales du discours, après quoi les « élèves » s'essayent à des conférences que chacun critique ou corrige ; suit un débat.

Émile Bock rencontra d'anciens élèves de Steiner. Il raconte comment on dormait aux cours des autres professeurs, et ajoute : « Steiner éveillait davantage l'enthousiasme en apprenant aux ouvriers et aux ouvrières (Steiner avait insisté pour que les classes soient mixtes) l'art de parler. Chaque auditeur pouvait monter sur le podium et parler de n'importe quel sujet ; R. Steiner corrigeait et améliorait ce qu'il fallait. Je me suis souvent étonné de la façon correcte et adroite dont il faisait parler ces gens simples. »

Steiner est, semble-t-il, très aimé. On le poursuit d'interminables questions, parfois jusqu'à la porte de son domicile. Son absence de parti pris est la meilleure garantie de son impartialité. M^{me} Rihourët-Coroze cite le témoignage d'une certaine Johanna Mücke (dans la revue *Das Goetheanum*, Dornach, 1925) : « Il leur faisait faire des petits devoirs qu'il emportait pour les rendre ensuite annotés de sa main. Son autorité était très grande et nulle "mauvaise tête" ne pouvait résister à cette force qui savait dire à chacun son fait avec une fermeté et en même temps un humour devant lesquels on perdait pied. » En fait, il s'efforçait – et parvenait – à modifier profondément les relations de maître à élève.

Au début, ses efforts sont considérés avec une certaine sympathie. Sa renommée grandit encore lorsque, le 17 juin 1900, on le choisit pour prononcer un discours pour célébrer le 500^e anniversaire de la naissance de Gutenberg, dans un grand cirque berlinois, devant sept

mille typographes et imprimeurs. Mais des « leaders politiques » ne voient pas d'un très bon œil l'influence grandissante de son enseignement. Ils prononcent des discours pour tâcher de la saper. Ils essaient de dresser les élèves contre leur maître. Une assemblée générale est convoquée pour décider s'il lui sera permis ou non de continuer ses cours. À l'unanimité moins quatre voix, on l'autorise à les poursuivre. Quelques mois plus tard, cependant, une action que Steiner qualifiera de « terroriste », le force à donner sa démission. La chose est plus ou moins déguisée : on annonce simplement que Steiner, trop pris par ses activités extérieures, ne peut plus se consacrer à l'Université populaire...

Beaucoup de temps passe à nouveau. Steiner a abandonné son professorat pour rédiger ses livres, ses articles, ses conférences innombrables. Il semble détaché des préoccupations pédagogiques, au sens strict.

Les écoles steinériennes

Mais un an après la fin du premier conflit mondial, alors que se développe la tripartition, un certain Émile Molt, directeur de la fabrique de cigarettes « Waldorf », propose à Steiner de fonder une école pour son usine.

La « Waldorf Astoria » est une firme modèle. Elle offre déjà à ses ouvriers un journal, des crèches, des cours professionnels. Molt souhaite lui adjoindre une « école libre » où serait donnée une éducation complète à tous les enfants, « sans distinction de milieu ». La rencontre de Rudolf Steiner et des ouvriers est décisive : ce sont eux, dira plus tard Steiner, qui ont vraiment permis la réalisation du projet.

Après bien des discussions, des bâtiments sont acquis à Stuttgart et les cours commencent en septembre 1919. L'école fonctionne suivant les plans de la tripartition : les ouvriers reçoivent une participation aux bénéfices des usines, qui est attribuée au financement des cours, de manière à ce que chaque enfant jouisse d'une formation gratuite.

Dans les dernières semaines d'août 1919, Steiner réunit autour de lui une trentaine de professeurs, qu'il a choisis personnellement, et leur explique dans un cycle de conférences sa méthode originale.

Par la suite, toutes les écoles steinériennes qui s'ouvriront dans le monde (on en compte aujourd'hui près d'une centaine) fonctionneront sur le modèle de l'école Waldorf.

Steiner compare les enfants à des plantes : chacune doit être soignée selon sa nature. Il parle d'« un plan scolaire » qui « indique avec précision quelles matières peuvent être, d'année en année, enseignées à l'enfant, puis à l'adolescent ; dans quelles formes elles doivent lui être proposées et surtout à quel moment une discipline doit être abordée pour la première fois, pour vraiment répondre aux besoins et aux possibilités de l'enfant ». Il situe deux tournants de la croissance : vers six ans, le premier correspond au changement de dentition, vers quatorze ans, le second, à la puberté. Ils marquent respectivement le début des classes primaires et secondaires. Mais chacune de ces phases d'évolutions se subdivise elle-même en trois périodes distinctes. Steiner parle ainsi de « facultés d'imitation » des premières années, de « l'éveil d'une réceptivité intérieure liée au sentiment », de l'apparition d'une « faculté d'entendement engageant la pensée », puis d'une première crise d'individualité, de l'individualisation de l'âme, puis du heurt avec la civilisation. Il insiste sur le fait qu'on ne peut imposer un programme rigide à un enfant, mais qu'il faut au contraire « suivre pas à pas le fil de son évolution ».

Le regroupement des enseignements par périodes

Le « plan scolaire » prévoit douze classes (et souvent une treizième pour la préparation au baccalauréat ou à son équivalent). De la première classe à la huitième (de l'âge d'environ six ans à environ quinze ans), les élèves sont suivis pour les matières principales par un seul professeur. Ils reçoivent, outre cet enseignement général, dès la première année, des cours de musique, de langues étrangères, de travaux manuels, d'eurythmie. L'enseignement principal, pour ne pas être donné d'une manière

morcelée, est groupé en différentes « périodes » de plusieurs semaines pour chaque matière. Pendant un mois, par exemple, il n'est consacré qu'à l'histoire, puis qu'au calcul, etc. Il n'excède pas deux heures par jour. Le reste de la journée prévoit des disciplines nécessitant une répétition régulière (musique, langues étrangères, gymnastique...).

Après la huitième classe, bien que le système des « périodes » soit maintenu, l'élève a affaire à différents professeurs. Une année scolaire commence, par exemple, par une « période » de mathématiques (entre trois et quatre semaines) donnée par un mathématicien, auquel succède un historien qui, pendant un temps plus ou moins égal, parle de sa spécialité.

Les écoles steinériennes ne se différencient pas des établissements conventionnels par le contenu de leur enseignement, mais par la manière dont celui-ci est prodigué. Ainsi les élèves se passent de manuels – dont la forme ne peut être que stéréotypée – et notent simplement leurs cours comme il leur convient. Une importance particulière est donnée au langage ; toutes les activités revêtent un certain caractère artistique (l'écriture et la lecture combinent le dessin, le chant et la danse).

Dans les écoles steinériennes, les élèves ne redoublent pas (sauf dans des cas exceptionnels et avec l'assentiment des parents). Ils sont inscrits dans la classe qui correspond à leur âge (à leur niveau d'évolution spirituelle) et grandissent ensemble dans une sorte de petite communauté. Il n'y a pas de « compétition scolaire », et les plus avancés aident leurs camarades qui auraient des difficultés à suivre. Le système a essentiellement pour but de faire disparaître l'ancienne angoisse de « la mauvaise note », du « recalage ». De même, les professeurs ne « jugent » pas une copie ou un devoir, mais portent une appréciation sur le travail et les capacités de l'élève, de manière à le stimuler et non à le sanctionner. Enfin, parents et enseignants ont des contacts fréquents : des conférences pédagogiques sont même prévues pour les parents.

L'enseignement dans les écoles steinériennes dépasse aussi largement le simple cadre des « études ». Outre l'eurythmie, l'artisanat (travail du bois, poterie, tissage...), la peinture, le modelage, la musique, garçons et filles apprennent à tricoter, coudre, jardiner, la mécanique, le secourisme...

Autant psychologues qu'enseignants

Le point central de l'enseignement steinérien est l'importance particulière donnée à l'individualité de chaque élève. Le travail, les résultats de fin d'année ne sont pas ici des critères de jugement suffisants. Les réactions des enfants sont enregistrées, et les professeurs, qui travaillent en collaboration étroite avec des médecins, doivent autant être psychologues qu'enseignants. Une importance particulière est donnée à l'environnement. Le résultat est la formation d'êtres équilibrés et spirituellement mûrs. En août 1922, Steiner est invité à Oxford à participer à la Semaine anglaise de l'éducation. Son exposé, *Spiritual Values in Education and Social Life*, rencontre un accueil très favorable et suscite les commentaires élogieux de la presse : « Ses conférences (de Steiner) nous ont apporté de façon vivante un idéal humanitaire d'éducation. Il nous a parlé de professeurs qui, en communauté, utilisent en toute liberté, sans être limités par des ordonnances ou des réglementations extérieures, une méthode d'éducation tirée uniquement de leur connaissance exacte de la nature humaine. Il nous a parlé d'un genre de connaissance dont l'éducateur a besoin, connaissance de l'entité humaine et de l'univers, qui est aussi bien scientifique qu'artistique et intuitive, et qui pénètre profondément dans la vie intérieure. » (Cf. *Manchester Guardian*, du 3 août 1922, cité par Jean Hemleben.)

Le vent du karma

En 1924, Steiner complète son programme pédagogique par la création de centres de *pédagogie curative*. Trois étudiants en médecine, qui cherchent à se spécialiser dans le traitement des déficiences mentales, viennent l'interroger : des conseils et des

explications qu'il leur donne naît le premier Institut de pédagogie curative, le *Lauenstein*, situé près d'Iéna.

Steiner justifie l'existence d'enfants anormaux par la loi du *karma*. Le « vent du *karma* » pousse parfois une âme dans un corps déficient. L'incarnation n'est pas inutile : dans une autre vie, l'âme bénéficiera de forces neuves. Celui que repousse les malformations enfantines ne comprend pas le phénomène de la vie : ces êtres anormaux font, eux aussi, partie du système de l'univers et, parce qu'ils en ont particulièrement besoin, doivent être approchés avec un amour immense.

Dans une conférence prononcée pour les premiers pédagogues de son institut, il précise : « Qu'est-ce qui est surtout nécessaire à l'éducation de ces enfants ? Pas une lourdeur de plomb, mais au contraire un humour léger, un véritable humour, l'humour de la vie. » Le système de traitement que suggère Steiner repose avant tout sur deux idées : une adaptation particulière à chaque cas, à chaque individualité, et des efforts pour faire participer l'enfant au rythme du monde, l'eurythmie jouant le rôle de médiateur. En 1961, le professeur Jacob Lutz, de l'université de Zurich, écrira dans son cours : « J'ai pu examiner, depuis des années, en relation avec le traitement des enfants profondément déficients et des enfants atteints de traumatismes du cerveau, ce qui était fait dans les Instituts de Rudolf Steiner. L'aide que les enfants malades reçoivent là est si grande et le traitement produit des résultats si spectaculaires et significatifs que vous serez bientôt obligés de vous y référer [...]. Je dois à l'étude de l'humanisme, de la pédagogie curative de Rudolf Steiner des idées décisives et fondamentales sur les problèmes posés par ces enfants. »

RAYONNEMENT

LA DERNIÈRE ÉPREUVE

« La libre vie de l'esprit »

En 1920, à Dornach, Steiner rencontre des difficultés au sein même de son groupe : les plus anciens membres de la Société se heurtent aux adeptes les plus jeunes de l'après-guerre, d'origine sociale généralement différente et aux buts pas toujours similaires. On oppose l'action à la réflexion, les arts aux problèmes sociaux. Steiner songe un moment à créer deux Sociétés parallèles, puis, jugeant le procédé « anti-anthroposophique », entreprend de concilier ces deux partis au nom de la « libre vie de l'esprit » (*freies Geistesleben*). Il décide alors de réunir des congrès dans lesquels les vues de chacun puissent être exposées, confrontées, puis unies.

Le premier Congrès a lieu en septembre 1920, dans les salles inachevées du Goetheanum. Trente orateurs y sont conviés, d'origines, de nationalités et de professions diverses. Son thème est la complémentarité de la science, de l'art et de la religion. Son but : reconstituer le monde endeuillé par la guerre sur des bases neuves et saines. Les discours alternent avec des spectacles et le public se presse, nombreux. Parallèlement au Congrès, Steiner donne en 1920, au Goetheanum, ses premiers *Cours scientifiques* : dix conférences sur la lumière, quatorze sur la chaleur.

Congrès et cours donnent une nouvelle dimension au Goetheanum. Celui-ci n'est pas seulement dédié aux arts, mais à toutes les voies de l'Esprit. Steiner termine son discours de clôture du Congrès de 1920 sur ces mots : « Ce que nous voulons réaliser ici ne sera complet que si ceux qui ont vu, entendu et compris, retournent dans le monde pour y travailler chacun à la place qu'il occupe. Alors pourra s'élever le grand édifice de la vie de l'Esprit, de

l'art et de l'action sociale, édifice dont nous avons un urgent besoin aujourd'hui pour la guérison de l'humanité. » En 1922, le Goetheanum abrite des chercheurs, des savants, des artistes, un séminaire de théologiens : Steiner peut dire que l'Anthroposophie se développe enfin à tous les niveaux et que son message commence d'être entendu dans le monde. Il multiplie ses activités et, tout en surveillant les progrès de l'eurythmie, l'achèvement du Goetheanum, les réalisations individuelles de ses élèves, il prépare et prononce des centaines de conférences dans toute l'Europe.

Vers Noël, il consacre un cycle d'étude à la vie du penseur médiéval Nicolas de Cuse. Pour les fêtes, il parle de « La communion spirituelle de l'humanité ». À la Saint-Sylvestre, son discours se termine sur ces mots : « L'Être humain transforme l'univers en partant de son propre esprit. Il insuffle à l'univers une part de son propre esprit en élevant sa pensée jusqu'à l'imagination, l'inspiration, l'intuition, en célébrant ainsi la communion de l'homme avec l'esprit [...]. Ce qui ne serait que connaissance abstraite devient une relation de sentiment et de volonté avec le monde. Le monde devient la maison de Dieu. L'homme, qui prend conscience de ce qui vit, dans son sentiment et sa volonté, devient sacrificateur. Et la relation fondamentale qu'il a avec l'univers s'élève du niveau de la connaissance à celui d'un culte cosmique universel. Notre grande mission actuelle est de remarquer combien l'esprit de la Saint-Sylvestre passe et meurt, mais combien aussi dans les cœurs des hommes conscients de leur véritable état d'êtres humains et d'humains divins, l'esprit de l'An nouveau doit être l'esprit d'une époque nouvelle, l'esprit d'une renaissance. »

L'incendie

Les témoins se souviennent d'une nuit claire et froide. La neige recouvre la colline de Dornach, et les derniers auditeurs de Steiner se séparent en échangeant des vœux. Le veilleur de nuit achève sa ronde lorsqu'il remarque de la fumée. Immédiatement il donne l'alarme. On se précipite. On explore toutes les salles de l'aile sud de

l'édifice. La fumée provient d'une pièce appelée la « salle blanche », parce que ses murs sont de bois clair comme de l'ivoire poli. On abat une paroi : c'est la charpente de l'édifice qui est en flamme. Des volontaires accourent et se mêlent aux pompiers, on déverse sur les poutres des tonnes d'eau, mais en vain. Le feu gagne bientôt les deux coupoles centrales. On essaie de sauver ce qui est transportable, mais la voix de Rudolf Steiner se fait entendre au-dessus du vacarme, qui demande l'évacuation du bâtiment. À minuit, alors que sonnent toutes les cloches du village pour saluer la nouvelle année, les coupoles s'effondrent. Et lorsque le jour se lève, les colonnes continuent de brûler. Steiner marche silencieusement autour des décombres. Il ne se plaint pas. On ne l'entend qu'une seule fois murmurer : « Tant de travail, pendant tant d'années ! » Puis, devant l'irréparable : « Nous continuerons à accomplir notre devoir intérieur sur les lieux qui nous restent encore. » Il refuse d'interrompre le Congrès et, à l'heure prévue par le programme, prend la parole dans les salles de la Menuiserie rapidement aménagées. Dans l'après-midi même du 1^{er} janvier, *le Jeu des Rois Mages* y est même présenté, comme annoncé.

L'incendie du Goetheanum anéantit dix années de travail et d'espoir. Avec lui disparaissent les fresques, les sculptures, les vitraux... tout l'élan artistique de Rudolf Steiner. Seul est sauvé le grand groupe de bois (le Christ entre la lumière et l'ombre) qui, inachevé, se trouve encore dans les ateliers de la Menuiserie. Une seule victime est à déplorer : l'auteur même du sinistre, mort asphyxié dans le brasier qu'il a allumé. Steiner suit son convoi funèbre sans amertume ni même ressentiment. Il demande que soit oublié l'aspect criminel de l'affaire et qu'aucune enquête ne soit ouverte. À la presse venue l'interroger, il ne mentionne même pas le fait. Seuls ses intimes suspectent l'origine du crime : ils se souviennent des sermons violents prononcés contre eux dans l'église du petit village voisin.

L'assainissement de la société

Au début de l'année 1923, Steiner contemple journallement les ruines de son œuvre. Il s'est retiré dans les ateliers, demeurés intacts, de la Menuiserie, où il habitera jusqu'à sa mort. Il voit, sans doute déjà, dans la destruction par le feu de son Goetheanum un signe du destin. À la fin du mois de janvier, il dit, à Stuttgart : « Après l'incendie qui vient de se produire, on ne peut se remettre à l'ouvrage que si la Société anthroposophique se renforce intérieurement, si elle se dégage d'erreurs qui atteignent son nerf vital. »

Ses amis, ses élèves le pressent de reconstruire. Mais des doutes l'assaillent. La Société, juge-t-il, est en quelque sorte responsable de ce qui lui est arrivé. Il parle d'un « mal qui la ronge à la base et la mine ». Il pense que l'Anthroposophie souffre peut-être de la Société anthroposophique et songe un moment à se séparer de cette dernière. Sans doute discerne-t-il l'incompréhension au-delà de la bonne volonté de ses disciples, et ne se sent-il pas suivi. Des dissentiments intérieurs affaiblissent le mouvement, des initiatives individuelles maladroites le discréditent, on s'enferme dans un esprit de secte et se coupe de la réalité... La reconstruction du Goetheanum doit aussi être une reconstruction, une refonte de la Société. Il répète autour de lui : « La reconstruction n'a de sens que s'il existe derrière elle, une Société anthroposophique consciente d'elle-même, forte et n'oubliant pas sa mission. »

L'année 1923 est tout entière consacrée à cette prise de conscience. Steiner voyage énormément, s'adressant directement aux membres pour réaffirmer ce qu'il attend d'eux. Il parle de se transformer, de transformer sa nature, d'étendre le changement jusqu'à la racine de son être. Il dit : « Parler d'Anthroposophie ne signifie pas parler de questions que l'on ne trouve pas traitées ailleurs, mais avoir devant la vie une autre attitude qu'ailleurs. » Il explique qu'on ne peut aborder l'Anthroposophie comme un mouvement quelconque : elle doit modifier l'être entier. À Stuttgart, à Prague, à Oslo comme en Angleterre ou en Hollande, il donne des indications pour un « assainissement » de la Société. Celui-ci ne surviendra, dit-il, « que lorsque les anthroposophes se révéleront par un sentiment finement et nettement caractérisé pour la vérité et le

réel, si bien qu'on dira d'un individu : "C'est un anthroposophe". On verra immédiatement qu'il a le sens de la mesure et qu'il ne va pas plus loin dans ses assertions que la réalité ne le lui permet. » L'organisation même du mouvement est à revoir : en s'agrandissant, celui-ci s'est morcelé. Son action manque de coordination. Ses membres souffrent de ne pas être rattachés directement à un centre. Steiner explique que la Société doit être pareille à un corps vivant : pour qu'il soit sain, ses organes doivent croître en harmonie. Le Goetheanum est la forme sensible de ce corps invisible, et l'un doit être conçu à l'image de l'autre.

Le second Goetheanum

Au mois de juillet, les délégués de toutes les branches de la Société se réunissent à Dornach. Steiner parle de *l'Histoire et les limites du mouvement anthroposophique par rapport à la Société anthroposophique*. Pleins pouvoirs lui sont donnés pour rebâtir le Goetheanum, l'essentiel des fonds nécessaires à la reconstruction provenant des indemnités versées par les compagnies d'assurances pour la perte du premier édifice.

Une assemblée générale est prévue pour Noël. Auparavant, Steiner réunit le plus souvent possible autour de lui ses compagnons les plus proches pour leur donner ses instructions, pour préparer « la nouvelle Société ». Il songe déjà à la maquette du second Goetheanum : celui-ci sera de béton et non de bois, résolument tourné vers le futur, il utilisera toutes les ressources des techniques modernes. Noël voit l'arrivée à Dornach de près de huit cents délégués de presque tous les pays d'Europe. On se réunit tous les jours dans les locaux étroits de la Menuiserie. Le 24 décembre 1923, Steiner expose publiquement les bases de la nouvelle Société qu'il baptise : « Société anthroposophique universelle » et dont il prend la présidence.

Il développe les points essentiels de sa constitution. Il dit : « Notre Société n'est pas une société secrète, mais ouverte au public. Tout homme peut en être membre, quelles que soient sa nationalité, sa condition, sa religion, ses convictions scientifiques ou artistiques, s'il

approuve que l'institution que représente le Goetheanum à Dornach existe en tant qu'université libre de Science spirituelle. » (Statut n° 4.)

Il définit ensuite les principes et le programme de travail de la Société. Un bureau central est désigné. Ses activités sont réparties en cinq sections : le poète suisse Albert Steffen (qui est aussi vice-président de la Société) dirige la section des Lettres, Marie Steiner s'occupe de la section artistique (art de la parole, eurythmie, musique, théâtre), la doctoresse Ita Wegman dirige la direction médicale, Elyzabeth Vreede (hollandaise également), celle de mathématiques et d'astronomie, Gunther Wachsmuth (qui est aussi secrétaire et trésorier en chef de la Société), celle des sciences naturelles. Steiner, qui se charge, lui, d'enseigner l'Anthroposophie proprement dite, fonde en même temps l'« École supérieure des sciences spirituelles » (sorte de suite de l'École ésotérique).

Fondation de l'anthroposophie contemporaine

La semaine de Noël 1923 (un an après l'incendie du premier Goetheanum) marque le début de l'Anthroposophie actuelle : c'est sur les recommandations que fait Steiner durant ces jours que se développera le mouvement par la suite. Tous ceux qui participent aux réunions auront plus tard l'impression d'avoir vécu un événement capital. Lorsque Steiner parle d'établir à Dornach un « centre de Mystères chrétiens » semblable à ce que pouvaient être autrefois Delphes, Éleusis ou Memphis, ils sentent passer, dans les salles inconfortables de la Menuiserie, comme « le souffle de l'esprit ». Durant cette semaine, Steiner prononce un cycle de conférences sur le thème : « l'Histoire du monde à la lumière de l'Anthroposophie et comme base de la connaissance de l'esprit de l'homme », qu'il poursuit dans les mois suivants avec « Considérations karmiques ». En retraçant l'histoire d'hommes ou de courants d'idées, du Moyen Âge ou de la haute Antiquité (et ceci avec un luxe de détails et de précisions qui élèvent son discours au rang de révélation), il entend préciser les relations existant entre l'Anthroposophie et la destinée humaine, ouvrir des perspectives

nouvelles à la recherche spirituelle, faire mieux comprendre l'importance de l'impulsion qui se crée.

LES GRAINES DE L'AVENIR

Le 1^{er} janvier 1923, il ne reste que des ruines et des cendres du *Goetheanum*. Le 1^{er} janvier 1924, tard dans l'après-midi, alors qu'il a déjà décidé officiellement la reconstruction de l'édifice, Steiner est pris d'un mal violent, annonciateur de souffrances qui l'accompagneront jusqu'au dernier jour.

Il se dit empoisonné. L'ingestion de toute nourriture lui est insupportable. Et plus tard, même lorsque les douleurs cessent, il lui devient de plus en plus pénible de se sustenter. Affaibli, amaigri, il n'en continue pas moins sa tâche. Un peu partout en Europe se créent des sections nationales de l'Anthroposophie : il se rend successivement en Allemagne, en Angleterre, en France, en Hollande, en Tchécoslovaquie. Son entourage s'inquiète, lui demande de se ménager : il répond qu'il n'en a guère le temps et prononce, pendant les neuf mois qui suivent, une moyenne de près de deux conférences par jour : il parle de planter des « graines d'avenir ».

La Société compte alors près de 12 000 membres : il aimerait avoir avec chacun des rapports particuliers. Il écrit régulièrement pour la revue *Das Goetheanum* et rédige chaque semaine, dans un Bulletin d'information qu'il a créé, une *Lettre aux membres*, suivie de *Directives*. Il commence enfin, au printemps, de composer son *Autobiographie*.

L'autobiographie : un exemple de recherche intérieure

Lorsque Rudolf Steiner commence, quelques mois seulement avant sa mort, d'écrire son *Autobiographie*, deux mobiles essentiels l'animent : répondre à des détracteurs qui calomnient ses origines, son passé, sa carrière, et laisser à la postérité le souvenir des étapes de son évolution spirituelle, un exemple de recherche intérieure.

L'idée de cette autobiographie ne lui appartient pas : ses collaborateurs, ses disciples les plus proches le pressent de toutes

parts. Depuis le début de l'année, Steiner est rongé par la maladie. De dures épreuves l'ont frappé. Affaibli au physique comme au moral, il trouve le courage de multiplier ses activités, d'intensifier son rythme de travail, comme pour gagner sur un temps qu'il sent lui échapper ; ne consacrant que de brèves heures au sommeil, il épuise ses dernières forces à mettre en place les structures d'un édifice dont il veut assurer la survie.

Cette autobiographie qu'on lui réclame va paraître chapitre par chapitre, au fur et à mesure de sa rédaction, dans la revue *Das Goetheanum*. Steiner écrit souvent la nuit, dans l'atelier qu'il habite. Il travaille vite, méthodiquement, sans la moindre complaisance. Son esprit est limpide, sa mémoire précise. Il écrit jusqu'au dernier jour.

Après sa mort, le manuscrit inachevé est réuni et publié sous le titre *Mein Lebensgang* (« Le cours de ma vie »). Ce texte, déjà volumineux, couvre à peu près les deux tiers de la vie de son auteur. Il est pour nous la meilleure source possible de documentation. Autant pour la qualité et la richesse des informations qu'il contient que parce qu'il nous restitue, fait peut-être plus important encore, le regard même que Steiner, au seuil de la mort, pouvait porter sur sa propre existence.

Dès les premières lignes, Steiner s'explique : il n'a que peu de goût pour la confidence. Sa vie privée, semble-t-il suggéré, ne mérite nulle lumière ; elle ne présente d'intérêt qu'à travers ses actions ou son œuvre. Même ses disciples et amis les plus intimes ne connaissent de lui à cette époque que les bribes d'un passé qu'il ne mentionne qu'en de rares occasions et, le plus souvent, d'une manière détournée, impersonnelle. Non pas qu'il cherche à se cacher, mais parce que tout cela semble n'avoir pour lui aucune importance réelle. On a parlé d'apostolat, Rihouët-Coroze n'hésite pas à écrire : « Il fut à tous sauf à lui-même. »

Steiner, lui, s'explique plus simplement. Il écrit dans les premières pages de son *Autobiographie* : « L'élément personnel donne à l'activité humaine toute sa valeur, mais il faut que cet élément personnel se révèle surtout par la manière de s'exprimer et d'agir, et non par telle ou telle considération se rapportant à la personnalité

elle-même. » Et il ajoute : « Ce n'est qu'à nous-mêmes que nous avons à rendre compte de ces considérations. » Il avoue, ailleurs, avoir, toute sa vie, uniquement cherché à régler ses actions « dans un esprit objectif », asservissant en toute occasion le monde des passions à celui de la raison. Ainsi la lecture de son *Autobiographie* nous restitue-t-elle moins le profil d'un homme que l'évolution d'un esprit.

L'humanisation de la médecine

Au début des années 1920, des hommes de tous les milieux, de toutes les professions accourent au Goetheanum pour interroger Steiner. La part de plus en plus grande qu'il donne dans ses travaux à la recherche scientifique lui vaut bientôt, la visite d'un groupe de médecins. Ceux-ci souhaitent, d'une part, une amélioration des rapports praticien-malade et, d'autre part, pensent que les méthodes de l'Anthroposophie peuvent être profitablement appliquées à leur profession.

Steiner leur parle « d'humaniser » la médecine. Son propos vise moins à réformer qu'à « élargir l'art de guérir ». Il entend mettre à leur portée les connaissances que sa vision lui a fournies sur les rapports entre les phénomènes suprasensibles et les phénomènes organiques.

Il dit : « Il ne s'agit pas de s'opposer aux méthodes scientifiques reconnues de la médecine actuelle. Nous admettons celle-ci dans ses principes et nous pensons que ce que nous enseignons ne peut être utilisé dans la pratique médicale que par des hommes possédant toutes les connaissances médicales et les diplômes reconnus. Mais ajoutons seulement, à ce que l'on peut savoir aujourd'hui sur l'homme par des méthodes scientifiques, des connaissances plus vastes découvertes par d'autres méthodes, et c'est pourquoi nous avons le devoir de travailler à partir de ce monde et de cette connaissance élargis, à un élargissement simultané de l'art de guérir. » (*Diagnostics et thérapeutiques d'après les connaissances de la science spirituelle*, 1925.)

Il n'admet, pour cette raison, que des médecins ou des étudiants en médecine à ses cours et parle volontiers des dangers de l'amateurisme.

D'après le docteur Georges Oppert, « le caractère particulier de la médecine élargie par la science anthroposophique consiste surtout en ce qu'elle inclut la nature psychique et spirituelle du malade dans l'examen clinique, l'histoire de la maladie et du traitement, en s'appuyant sur des investigations suprasensibles ». Dans ses cours, il donne des informations détaillées sur l'action des forces « formatrices », « esthétiques », sur la matière. Action qu'il juge essentiellement organisatrice ou structurale. Il distingue également trois systèmes organiques dont dépend l'équilibre du corps humain. Premièrement, un système *neurosensoriel* dont le domaine est la vie sensible (perception et représentation). Puis un système *métabolique* (nutritif) responsable de l'action et de la volonté. Enfin un système *respiratoire-circulatoire* qui sert d'agent de liaison entre le tout et est lié au sentiment. Chacun de ces trois systèmes ainsi que les organes qui leur correspondent participent à la vie de l'âme et de l'esprit, et réciproquement. C'est de leur interaction qu'il tire les données de sa méthode.

Le médecin, sage, conseiller, ami

Steiner affirme invariablement : « Il est bien entendu que je n'interviendrai jamais en aucune façon dans un traitement. Cela reste l'affaire du médecin traitant. » Mais ses « élèves » ont hâte de voir ses idées trouver des applications pratiques. En 1921, la doctoresse Ita Wegman, appartenant depuis longtemps déjà à l'Anthroposophie, entreprend de créer à Arlesheim, près de Dornach, une clinique où Steiner puisse converser aisément avec des médecins. Cette clinique attire bientôt des praticiens venus de toute l'Europe et, à son image, d'autres centres se forment. En 1923, le docteur Zeylams fonde à La Haye l'institut Rudolf-Steiner. En 1924, la clinique s'agrandit de l'institut Sonnenhof, section destinée aux enfants anormaux. Parallèlement, des étudiants s'inscrivent à la faculté de Bâle, toute proche de Dornach, afin de participer aux

séminaires de Rudolf Steiner. Parmi les thèmes que celui-ci aborde se trouve la place privilégiée du médecin dans la vie moderne. Le médecin, explique-t-il, doit avoir dans notre société le rôle d'un sage, d'un conseiller, d'un ami. Il doit posséder une connaissance profonde de l'âme de ses patients, car l'âme influe sur tout le corps. Et il aime à répéter : « La question sociale est, au fond, une question d'éducation, et l'éducation, une question médicale – mais à condition que la médecine s'inspire d'une science de l'esprit. » Les explications qu'il donne dans ces années-là sur les rapports existant entre les rythmes cosmiques et les besoins du corps, certaines substances et certains maux, seront aussi à la base de recherches multiples qui permettront de nombreux résultats positifs. Le docteur Oppert remarque : « Déjà, à la suite de son premier cours de médecine, Rudolf Steiner avait indiqué un grand nombre de médicaments qui s'appliquent en particulier à certaines diathèses telles que l'artériosclérose, certaines affections du foie et des reins, et surtout une préparation à base de gui (*Viscum album* fermenté, en France, et *IsCADOR* en Suisse) adaptée au traitement complémentaire des états précancéreux et de la maladie cancéreuse. »

Ses indications intéressent pharmaciens et biologistes. Le docteur Schmiedel ouvre bientôt à Arlesheim et à Schwäbisch Gmünd (*Weleda*) des fabriques de médicaments conçus sur ses données, qui connaissent aujourd'hui une distribution internationale. Le docteur Hauchka, de son côté, crée en Allemagne, près de Stuttgart, une usine de produits diététiques fortifiants. Au sein de la Société de recherche pour le cancer, les docteurs Kaelin et Leroi testeront plus tard des remèdes prescrits par Steiner pour la lutte contre le cancer.

L'agriculture bio-dynamique

En 1924, Steiner surprend son entourage en se penchant sur les problèmes d'agriculture. Devant des paysans et des propriétaires terriens, il parle engrais et assolement, élevage et rendement.

Son discours est simple et direct. À aucun moment il ne se perd dans la théorie ; les conseils qu'il donne sont immédiatement

applicables : ils intéressent autant l'agriculteur que le consommateur.

Steiner illustre sa « méthode agraire » d'exemples précis. Comme on s'étonne de ses connaissances, il rappelle son enfance campagnarde, des proverbes des paysans d'autrefois. À un auditeur qui s'émerveille des hauteurs de sa philosophie, il répond, non sans humour, avoir surtout appris en nettoyant ses chaussures lui-même.

Les agriculteurs, venus peut-être au début l'écouter surtout par curiosité, se laissent rapidement séduire par les méthodes qu'il leur propose. Bientôt se forment des « cercles d'essai », et les premiers résultats sont convaincants. Des fermes, des propriétés se mettent à ce qu'on appelle déjà *l'agriculture biologique-dynamique*.

Les idées sur lesquelles insiste Steiner ne visent pas seulement la lutte contre l'industrialisation nocive de certains secteurs de l'agriculture ou l'usage abusif d'engrais chimiques. Elles permettent aussi un meilleur rendement, une exploitation plus rationnelle de la terre. Steiner parle de « soigner et guérir les maladies du sol », d'apprendre à suivre les rythmes du cosmos, de mieux comprendre la nature afin d'en tirer tous ses fruits sans l'épuiser.

À la mort de Steiner, le mouvement est en plein essor. Le national-socialisme, puis la Seconde Guerre mondiale y mettront un terme en Allemagne. Aujourd'hui, il existe des domaines agricoles bio-dynamiques dans le monde entier (même en Océanie). Plusieurs fonctionnent en France. Les produits qui en sortent possèdent un label de qualité : Demeter.

Pour un renouveau de l'église chrétienne

En 1917, à Bâle, Steiner avait situé, dans une conférence, les rapports existant entre l'Anthroposophie et les différentes religions : « On ne peut faire de l'Anthroposophie une religion. Mais à partir de l'Anthroposophie, réellement comprise, peuvent naître des besoins religieux vrais, nobles, purs et sincères. »

Il explique que l'Anthroposophie « ne dérange aucune croyance », et que ses membres peuvent appartenir à n'importe quelle confession. Il précise cependant à Berlin, la même année : « La

science spirituelle peut être de la manière la plus valable, et tout particulièrement en ce qui concerne son rapport avec le Mystère du Christ, un support, une base puissante pour la vie religieuse et les exercices religieux... »

À ces conférences prononcée en temps de guerre assiste un pasteur de renom, prédicateur à la Cour impériale, un certain Frédéric Rittelmeyer, fort connu pour ses recueils de sermons. Très impressionné par la personnalité autant que par le message de Rudolf Steiner, il devient rapidement un membre actif de l'Anthroposophie. Entre les deux hommes ont lieu, entre 1919 et 1921, de nombreux entretiens. Rittelmeyer se plaint de la « stagnation » de l'Église chrétienne : celle-ci s'est coupée, estime-t-il, de l'expérience directe de la réalité de l'esprit. Il souhaite un rajeunissement des formes, grâce auquel le message du Christ puisse être de nouveau compris, de nouveau vécu. Steiner explique qu'auparavant la foi était suffisante pour atteindre une spiritualité supérieure, mais qu'aujourd'hui l'homme a besoin d'une « activité intérieure renforcée ». Il est, certes, dit-il, plus aisé de croire que de s'élever jusqu'aux sphères supérieures par la pensée, mais c'est pourtant de l'intensification de la pensée que l'homme religieux moderne a besoin.

En 1921, un groupe de jeunes théologiens, auxquels se joint Rittelmeyer, se tourne vers Steiner. Ils lui demandent de dresser pour eux les bases d'un renouveau de l'Église chrétienne. À un premier cycle de conférences, à Stuttgart, succède un second, plus important, à Dornach, au Goetheanum, en septembre 1922. Dans ses *Cours aux théologiens*, Steiner édifie « le sacramentalisme du futur », duquel dépend le renforcement de « l'Église visible ». Avec Rittelmeyer, il ranime les formes du culte en leur donnant une élévation et une signification nouvelles. Un premier mouvement se forme (« Mouvement pour la rénovation religieuse »). En 1922, au Goetheanum, Steiner accueille la première « Association de la Communauté des chrétiens » (*Die Christengemeinschaft*), que dirige Rittelmeyer et à laquelle se joignent bientôt diverses personnalités, comme l'orientaliste Hermann Beckh.

La Communauté des chrétiens ne fait pas partie intégrante de l'Anthroposophie, comme on l'a parfois écrit, et Steiner n'a jamais voulu se poser en fondateur de religion. Inspirée de l'Anthroposophie, elle ne s'y rattache qu'indirectement. Ces rapports furent souvent mal compris et sont sans doute à la base des anathèmes lancés en chaire dans l'église du village voisin de Dornach. On a remarqué que ce n'est peut-être pas une coïncidence si le feu qui détruisit le Goetheanum fut précisément allumé dans cette petite « salle blanche » où Rittelmeyer célébrait, sous la direction de Steiner, un culte nouveau.

La Communauté des chrétiens choisit plus tard Stuttgart comme centre et connaît un rayonnement dans toute l'Europe. Interdite et persécutée par le national-socialisme, elle reprit de l'essor après la guerre. Elle possède aujourd'hui des branches en France, aux U. S. A., au Canada, en Argentine et au Brésil.

« À suivre »

Les ouvriers travaillent déjà à la reconstruction du Goetheanum. Steiner converse avec eux tôt le matin, évoque des problèmes spirituels ou pratiques. Plus tard dans la journée, il visite les ateliers ou la clinique que dirige Ita Wegmann (il écrit avec elle un livre qui ne paraîtra qu'après sa mort, en 1925 : *Diagnostics et thérapeutiques d'après les connaissances de la science spirituelle*). Il travaille parfois à la grande sculpture de bois qui demeure dans la Menuiserie. Il rassure invariablement ceux que préoccupe sa santé : d'un bon mot, ou en dessinant rapidement, comme il a l'habitude de le faire, quelque caricature sur un bout de papier. Mais, en fait, ses intimes n'ignorent pas qu'il ne parvient presque plus à trouver le sommeil et que, si l'esprit reste clair, le corps va en s'affaiblissant.

À son retour d'Angleterre en septembre 1924, près de mille personnes l'attendent, à Dornach, avec des questions et des problèmes à résoudre : pour les acteurs, il prononce une conférence sur « la Formation de la parole et de l'art dramatique » ; pour les théologiens, une sur « l'Apocalypse de Jean » ; pour les médecins une sur « la Médecine pastorale ». Le 28 septembre 1924, veille de la

Saint-Michel, après un exposé particulièrement ardu, ses malaises le reprennent ; il se retire en silence et est obligé de s'aliter. Il ne quittera plus sa chambre.

Couché dans son atelier, au pied de la statue du Christ qu'il n'achèvera pas, Steiner continue d'écrire. Immobile, il dirige toujours la Société. Par la fenêtre ouverte lui parvient le bruit des marteaux et des scies du chantier du Goetheanum. Chaque semaine il remet un chapitre de son *Autobiographie* qui paraît ainsi en fragments dans la revue *Das Goetheanum*. Le manuscrit s'achève invariablement sur les mots : « À suivre ». Celui de la dernière semaine de mars 1925 ne porte aucune mention.

L'hommage au maître

Rudolf Steiner s'éteint dans le calme le 30 mars. Nous sommes un lundi, il est dix heures du matin. Ses amis le veillent : Albert Steffen, Elyzabeth Vreede, Ita Wegmann, Günther Wachsmuth... Ce dernier se souvient : « Il joignit les mains sur sa poitrine [...]. Il ferma lui-même les yeux lorsque vint le dernier souffle. L'espace autour de lui s'emplit non pas de l'impression d'une fin, mais d'un acte spirituel d'une élévation infinie. Ses traits, la puissance des mains jointes pour la prière parlaient d'un éveil sublime, radieux. Le corps qui reposait là ressemblait à ceux que les grands artistes ont prêtés aux chevaliers du Moyen Âge, gisant dans leurs sarcophages, dont les yeux fermés voient, dont la position de repos éternel donne cependant l'impression d'une immense possibilité de mouvement : un éveil supra-terrestre, une marche vers les sphères de l'esprit. »

Sur les pentes de la colline de Dornach, les membres de la Société, accourus de partout, défilèrent pendant trois jours pour rendre un dernier hommage à leur Maître disparu.

L'Anthroposophie aujourd'hui

L'Anthroposophie ne s'est pas éteinte avec Steiner. En 1925, Albert Steffen (décédé en 1964) prend la tête de la Société et mène à bien l'achèvement du Goetheanum dont seul le soubassement de béton est alors terminé. Le mouvement connaît quelques difficultés dans les

années trente et est interdit en Allemagne durant toute la montée du national-socialisme. L'exil permet cependant son expansion aux U.S.A., au Canada et en Amérique du Sud (Brésil et Argentine). Après la guerre, les différentes sections de la Société connaissent un nouvel essor. Chaque été, de nos jours, le Goetheanum attire des milliers de visiteurs venus assister aux quatre drames-mystères de Rudolf Steiner, au *Faust* de Goethe ou aux pièces d'Albert Steffen.

L'Anthroposophie compte aujourd'hui des maisons d'édition dans de nombreux pays (en France, éditions Triades), des écoles (en Allemagne, Argentine, Australie, Autriche, Belgique, Brésil, Canada, Danemark, États-Unis, Finlande, France, Hollande, Italie, Norvège, Nouvelle-Zélande, Suède, Suisse, Union sud-africaine), ainsi que des centres de formation pour enseignants, des instituts médico-sociaux et socio-professionnels, des centres de pédagogie curative, des cliniques, des laboratoires, des instituts pharmaceutiques, des domaines agricoles bio-dynamiques...

Chaque année sont organisés des festivals, des congrès, des séminaires, des cycles de conférence. Au Goetheanum cohabitent des artistes, des décorateurs, des acteurs, des architectes, des savants. Il existe une architecture anthroposophique. L'eurythmie, tout en continuant d'être un art à part entière, est enseignée dans toutes les écoles Rudolf Steiner.

Le siège central de la Société anthroposophique universelle se trouve toujours au Goetheanum, à Dornach (Suisse). Le siège de la section française est situé 4, rue de la Grande-Chaumière, 75014 Paris. (Voir les adresses en fin d'ouvrage.)

LA MÉDECINE ANTHROPOSOPHIQUE

Si la médecine anthroposophique, comme l'anthroposophie elle-même, n'était qu'une ascèse – longue, difficile et périlleuse –, elle n'aurait que bien peu de chances de trouver place dans la médecine moderne. Si certains, d'une façon très étrange mais incontestable, ont su développer une vision suprasensible des phénomènes de la vie, vision ou clairvoyance qui se trouve à la source de toute l'anthroposophie, d'autres ont réussi à transcrire et à actualiser cette vision, cette perception, afin de la rendre accessible au monde profane et scientifique. Beaucoup, parmi les élèves de Rudolf Steiner, et ce, depuis ses premiers « Cours aux médecins » de 1920, ont réussi en cet art difficile. Grâce à eux, la médecine anthroposophique continue de croître, et de se transmettre.

La force de cet enseignement médical le rend accessible à chacun, ou presque, avec les particularités du regard et du cœur qui caractérisent sa propre recherche, son propre développement. Il ne suffit que d'un peu de curiosité et de courage – le courage de laisser tomber quelques préjugés. Mais ceux qui n'ont pas ce courage ne méritent pas de chercher ni de soigner. En effet, en médecine, les « questions sans réponses » ne manquent pas, même pour un scientifique formé à l'école d'Aristote, de Claude Bernard ou de Pavlov. À condition de ne pas voir que l'arbre qui cache la forêt. De ne pas croire, fanatiquement qu'au hasard et à la nécessité. À condition de douter... et de créer. Il n'est même pas besoin d'être poète, ou sage, ou yogi ; il suffit d'être physicien et observateur, car la physique moderne, celle d'Einstein et de de Broglie, nous apprend que nos yeux et nos instruments de mesure ne nous permettent d'appréhender qu'une faible part de la réalité. Celle-ci ne se mesure pas toujours, elle se devine, comme l'électron autour de son noyau, comme la lumière ondulatoire insaisissable autrement que par le calcul mathématique.

Alors, ces interactions de forces spirituelles, astrales, éthériques ou matérielles ne nous sembleront plus si folles. Alors, ces quatre éléments de l'anthroposophie : l'eau, l'air, le feu et la terre (auxquels les Chinois, dans leur médecine cinq fois millénaire, ajoutent un cinquième : le métal) ne nous paraîtront plus étrangers. Ne sont-ils pas continuellement présents autour de nous ? Et que savons-nous exactement des forces, ou mieux, des énergies qu'ils nous transmettent et que nous leur transmettons ? Quant à la tripartition humaine : pôle neurosensoriel, pôle métabolique et pôle rythmique, est-elle si absurde que cela ? Dans un transistor comme dans toute structure électromagnétique (ne sommes-nous pas transistorisés ?), il ne peut exister que trois états : le positif, le négatif, et le neutre. L'anthroposophe raisonne donc en ternaire, comme le physicien, mais aussi comme l'alchimiste (soufre-mercure-sel). Le sacré rejoint le profane. Quel mal y a-t-il ? Peut-être n'est-ce qu'une question de sémantique.

Toujours est-il que, sans nous obliger à porter l'habit, ni à croire ou à ne pas croire, cette médecine des forces et des énergies, cette médecine de la synthèse et du mouvement nous paraît, à nous, médecins et thérapeutes, étonnamment jeune et riche de promesses. La tolérance qu'elle suppose et à laquelle, tout au long de sa vie, nous a invités son fondateur, rendons-la lui à notre tour afin de nous dépasser, et même de nous surpasser dans l'art de guérir.

De la migraine au cancer... une médecine dynamique et moderne

« Il ne s'agit pas de s'opposer aux méthodes scientifiques », disait Rudolf Steiner. En effet, beaucoup de ses « affirmations » apparemment gratuites à l'époque, ont été vérifiées à la lumière de la science moderne. La médecine anthroposophique propose un élargissement de l'art de guérir, elle ne s'oppose donc pas à la médecine physicochimique, elle la complète, elle lui ajoute une

vision et une compréhension spirituelle des forces et des équilibres qui sont à la source de la physiologie et de la pathologie humaines.

Ainsi, dans ce premier quart du XX^e siècle, Rudolf Steiner prédisait que la migraine, l'insomnie et le cancer occuperaient une très grande place dans la pathologie de notre siècle. Pourquoi ? Dans notre univers de vitesse et de compétition, de rendement et de profit, de matérialisation et de réalisation dite « objective », il est clair que nous avons de moins en moins le temps de nous arrêter, de réfléchir sur notre destinée, de méditer, et surtout, de digérer les influences multiples qui nous gouvernent sans que nous en ayons conscience. Tout cela représente une sérieuse infraction aux lois de l'équilibre universel, et notre première « punition » sera d'avoir mal à la tête. Le mal de tête ou la migraine est le fruit d'une insuffisance de déconstruction, d'« astralisation » d'un certain nombre de produits alimentaires que le processus de digestion a introduits dans notre organisme. Notre « corps astral », trop occupé à répondre aux agressions de notre environnement, n'a plus assez de force pour s'occuper des agressions de notre alimentation. De plus, l'introduction dans notre alimentation de substances de synthèse totalement étrangères à notre physiologie ne lui facilite certainement pas la tâche. Ces particules que nous n'aurons pas eu le temps de digérer vont être véhiculées par le torrent sanguin au niveau de notre pôle neurosensoriel, de notre tête qui, contrainte et forcée, devra faire l'effort de digestion nécessaire à notre survie. Pour cela, un certain nombre de forces doivent s'incarner à ce pôle. La douleur de la migraine ou de la céphalée sera la conséquence de cette « incarnation forcée ». En d'autres termes, notre digestion entrave notre pensée, et le conflit entre une mauvaise digestion et notre pensée produit la douleur de la migraine. Qui n'en a fait l'expérience après un trop bon repas ou un trop grand effort d'attention ?

Pour guérir cette affection, la médecine anthroposophique propose un médicament (le Biodoron) composé de sulfate de fer, de silice et de miel. Le « processus » fer stimule la circulation sanguine et la soumet aux forces organisatrices du « je », le « processus » soufre stimule le métabolisme, tandis que le « processus » silice

permet de restructurer à partir du pôle neurosensoriel le processus de digestion. Le miel, issu de la ruche, ensemble d'ordre et d'harmonie, coordonnera et harmonisera l'ensemble de ces forces.

La deuxième punition, l'insomnie, s'explique aisément par le fait que notre âme ou notre esprit, trop incarnés dans la matière en général et notre corps en particulier, n'arrivent plus à « se détacher » lorsque l'état de veille doit laisser place à l'état de sommeil. La plupart des insomniaques ne présentent pas que des troubles du sommeil : ils n'arrivent pas à se réveiller, ou somnolent dans la journée, ou après les repas ; ils n'arrivent pas à se concentrer... En fonction de ces états particuliers, de ces diathèses, la thérapeutique est multiple.

On utilisera en général le soufre et le phosphore en basse dilution homéopathique, le matin, afin d'aider le « je » et l'astral à se lier au corps physique et éthérique. Ces mêmes substances, prises en dilution plus grande, le soir, produiront l'effet inverse. On ajoute souvent des tisanes de plantes sédatives, sucrées au miel, ou des mélanges de teintures de plantes comportant, par exemple, le houblon, la passiflore, la valériane, l'avoine et le café en dilution homéopathique. L'insomniaque guéri par de telles méthodes ne sera pas, non seulement « un homme qui dort », plus ou moins abruti ou dépendant d'une quelconque drogue, mais encore un homme équilibré, harmonisé par ses propres rythmes de veille et de sommeil.

La troisième punition, le cancer, est liée à des désordres plus profonds et plus prolongés de la totalité de notre organisme. Soit que nos forces « structurantes » et « modelantes » mal dirigées par le « je » et l'astralité dépassent leur but en donnant, en retour, naissance à l'anarchie de la forme, à la prolifération incontrôlée des cellules ; soit que nos pulsions mal dirigées, ou plutôt refoulées hors de notre direction par nos multiples incohérences, cherchent à s'incarner dans la matière en lui donnant la forme de notre désarroi spirituel et intellectuel. Que ce soit par la pollution alimentaire ou neutronique (explosions thermonucléaires ou fuites des centrales nucléaires) ou par la « dysharmonie » sociale ou intellectuelle,

l'homme devient l'artisan de son propre cancer et du cancer d'autrui. Il n'est probablement aucune maladie dont nous ne soyons responsables. Et guérir le cancer consiste d'abord à retrouver la paix intérieure et extérieure, l'amour et la chaleur de nos rapports avec nos semblables et notre monde.

La thérapeutique du cancer commence à l'école en développant chez l'enfant l'altruisme, l'enthousiasme, la sensibilité et la responsabilité, mais une responsabilité fonction des capacités de son âge. Elle se prolonge par l'alimentation à dominante végétarienne, car le végétal introduit dans notre organisme et module, en fonction de nos capacités d'absorption, l'énergie solaire, source de toute vie. Elle se complète par la respiration qui rythme nos rapports avec l'environnement.

L'art a aussi son rôle à jouer. La musique comme le dessin dirigé ou l'eurythmie curative nous permettent de réduire la distance entre notre pensée et notre action. Ils nous intériorisent en nous extériorisant.

En plus de cette « hygiène » préventive et curative (pratiquée quotidiennement dans les centres anthroposophiques de traitement du cancer), Rudolf Steiner a indiqué que le gui, ou mieux, un mélange complexe de gui d'hiver et de gui d'été, fermenté, dynamisé et centrifugé à la vitesse de dix mille tours par minute (ce qui, sur le plan technique, est très récent), devait être considéré comme un des principaux remèdes du cancer. De même que les forces qui président à la croissance de la tumeur cancéreuse deviennent, à partir d'un certain stade, indépendantes des forces de l'organisme qui l'abrite, de même, les rythmes de croissance du gui semblent indépendants des rythmes de l'ensemble du monde végétal. Ainsi ces préparations de gui (au contraire de la chimiothérapie anticancéreuse classique) stimulent plus nos forces de réaction contre la tumeur qu'elles ne s'attaquent à la tumeur elle-même. Logiquement et expérimentalement, elles se révèlent totalement atoxiques.

Cette théorie se vérifie dans la pratique. Nous l'illustrerons par l'extrait d'un article du docteur Liselote Heisel (*Traitement des*

carcinomes du sein à l'Isador. Étude des archives de la clinique Saint-Luc à Arlesheim).

258 malades porteurs d'un cancer du sein opéré et histologiquement vérifié aux stades 1 et 2 sont traités et suivis pendant cinq ans (à cette époque – 1971 –, la clinique n'avait que six ans). On observe la survie de :

- – 151 malades sur 168 (69,9 %) pendant la seconde année ;
- – 99 malades sur 110 (90 %) pendant la troisième année ;
- – 65 malades sur 69 (86,9 %) pendant la quatrième année ;
- – 35 malades sur 41 (85,3 %) pendant la cinquième année. La répartition entre les stades est de 50 % au stade 1 et 50 % au stade 2.

Avec 85 % de survie après la cinquième année, la courbe se situe à environ 30 % au-dessus d'une courbe provenant de l'institut du radium Hemmet (Stockholm). Une étude du professeur Bauer de la clinique gynécologique de Heidelberg, comparant les travaux de dix-neuf auteurs sur environ trente mille cas, donne une moyenne du taux de survie de 53 % après cinq ans, avec des variations importantes suivant les auteurs.

Ainsi, les médecins anthroposophes ne sont peut-être pas si rêveurs que cela.

La médecine anthroposophique... en langue française

Jusqu'à ces dernières années, la médecine anthroposophique n'avait qu'un défaut : elle ne parlait qu'allemand. Cette restriction est maintenant levée grâce à l'ouvrage en deux tomes que le docteur Victor Bott a fait paraître aux éditions Triades sous le titre : « Médecine anthroposophique, un élargissement de l'art de guérir. »

Le premier tome traite tout d'abord des quatre éléments constitutifs de l'homme : le « moi » ou le « je », le corps astral, le corps éthérique et le corps physique. Puis il aborde la « tripartition » humaine : pôle neurosensoriel, pôle métabolique et pôle rythmique. Enfin, il traite des grands chapitres de la « dialectique »

anthroposophique : santé et maladie, hystérie et neurasthénie, sommeil et veille, inflammation et sclérose. Dans une deuxième partie, il étudie les grandes étapes du développement humain : de la naissance à sept ans, de sept à quatorze ans, de quatorze ans à vingt et un ans. La troisième partie traite de la physiopathologie des quatre organes cardinaux : le poumon, le foie, le rein et le cœur. La quatrième partie aborde dans le détail quelques problèmes médicaux particuliers : le cancer, le cycle génital de la femme et les affections dermatologiques.

Le second tome reprend toute la physiopathologie et la thérapeutique humaines en fonction de l'influence des principales planètes du système solaire : Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne (notons qu'au Soleil, situé au centre de toutes les influences exercées pour nous, est attribué un rôle de planète et que ce terme de planète est pris dans le sens très large de « sphère planétaire », c'est-à-dire de zone d'influence de la planète). À ces sept planètes correspondent sept métaux : l'argent, le mercure, le cuivre, l'or, le fer, l'étain et le plomb. Au cours de son passage sur terre, l'homme traverse et reçoit les influences de ces sept planètes, d'abord en un courant d'incarnation puis en un second courant, celui d'excarvation : « Le processus d'incarnation, nous dit le docteur Bott, ne s'arrête pas brusquement à la naissance, mais se prolonge, bien qu'en s'atténuant jusqu'à la mort. De même, le processus d'excarvation ne débute pas à la mort mais dès la naissance. »

Certes, ces deux tomes sont de réels cours théoriques et pratiques de médecine anthroposophique. Mais le docteur Bott dépasse infiniment ce but : son texte nous ouvre les portes du cosmos et de la méditation.

L'enseignement de la médecine anthroposophique

Si le Goetheanum et la clinique Saint-Luc, toute proche, continuent de rassembler dans la banlieue d'Arlesheim les étudiants en médecine anthroposophique du monde entier, le domaine de l'Ormoy, dans le centre de la France, depuis peu, rassemble régulièrement, chaque année, une trentaine d'étudiants médecins et

médecins anthroposophes. Dans ce magnifique domaine d'agriculture biodynamique sont étudiés les « cours aux médecins » de Rudolf Steiner ainsi que la thérapeutique anthroposophique. S'y trouve une véritable bibliothèque de médecine anthroposophique dont les textes photocopiés permettent aux étudiants français de continuer le travail pendant le reste de l'année.

La médecine anthroposophique dans le monde

Ailleurs qu'à la clinique Saint-Luc, il existe de par le monde plusieurs centres de thérapie anthroposophique où les cancéreux sont traités par l'Isador ou *Viscum album* fermenté. Parmi ceux-ci : la clinique Tobias à Sao Paulo et la clinique De Maretak à Driebergen, en Hollande. La Société pour les progrès de la thérapie du cancer, à Pforzheim, a inauguré son centre actif, le Carl-Gustav Carus Institut, à la date de la Saint-Jean 1970. Ses collaborateurs se proposent une série de tâches dans le cadre de la cancérologie anthroposophique et de la préparation des remèdes.

Le docteur Oth, de l'unité de cancérologie expérimentale et de radiobiologie de Vandœuvre-lès-Nancy (France), s'intéresse à l'Isador dans le cadre de ses recherches immunologiques. Le docteur Georges Oppert expérimenta sur l'animal le *Viscum album* fermenté à l'hôpital Gustave-Roussy (Villejuif) dirigé par le docteur Mathé. Le National Cancer Institute du département de la Santé, dans le Maryland (États-Unis), a étudié, chez l'animal, l'action de ce remède sur des leucémies.

Thérapie ou philosophie ?

Certes, l'anthroposophie propose à la médecine moderne une thérapie quantitativement, qualitativement et statistiquement mesurable dans ses réussites et ses échecs. Médecine de l'homme total, elle s'harmonise avec d'autres disciplines médicales telles l'homéopathie, l'acupuncture et plus généralement la biothérapie, c'est-à-dire la médecine de la vie par la vie. Mais elle ne se réduit pas à cela. Elle invite à la sagesse comme à la réalisation et au dépassement perpétuel de son être, de son « je ». Soigner et guérir ne

sont que des moyens, des chemins qui, à travers l'éveil de notre sensibilité, de notre conscience, nous conduisent vers la responsabilité et la connaissance, vers le courage de mourir et de renaître.

D^r Dominique Rueff

Chronologie de Rudolf Steiner

1861 – Naissance de Rudolf Steiner à Kraljevec (aujourd'hui en Yougoslavie).

1863 – Enfance à Pottschach.

1868 – Adolescence à Neudörfel.

1872 – Collège technique à Wiener-Neustadt.

1879 – École technique supérieure à Vienne.

1883 – Publie les *Écrits scientifiques* de Goethe.

1889 – Première visite à Weimar.

1890 – Nommé collaborateur aux Archives de Goethe, à Weimar.

1891 – Reçu à son doctorat de Philosophie à Rostock.

1894 – *La Philosophie de la liberté*.

Rencontre avec Nietzsche.

1897 – Quitte Weimar pour Berlin.

Rédacteur en chef du *Magazin für Literatur*.

Participe à la *Ligue Giordano Bruno* et à *l'Université libre*.

1899 – Mariage avec Anna Eunike.

Enseigne à l'École de formation des ouvriers.

1900 – Conférence pour le 500^e anniversaire de Gutenberg.
Premières conférences à la Bibliothèque théosophique.
Rencontre Marie de Sivers.

1902 – Nommé secrétaire général de la section allemande de la
Société théosophique.
Congrès théosophique à Londres.

1903 – Premiers grands “cycles” de conférences.

1906 – Congrès de Paris. Rencontre avec Schuré.

1907 – Congrès de Munich.

1910 – Premier drame-mystère : *la Porte de l'initiation*.

1911 – Mort de Anna Steiner-Eunike.

1912 – Création de l'eurythmie.

1913 – Constitution de la Société anthroposophique, le 2 février.
Pose de la pierre de fondation du Goetheanum à Dornach (Suisse).

1914 – Inauguration du Goetheanum en avril.
Mariage avec Marie Sivers le 24 décembre.

1918 – Mouvement pour la tripartition.

1919 – Fondation de l'École Waldorf, à Stuttgart.
Représentation de *Faust* au Goetheanum.

1920 – Cours sur l'Art de la parole.
Cours aux médecins.
Cours de sciences naturelles.

1921 – Premier congrès tenu au Goetheanum.

1922 – Congrès pédagogique en Angleterre.
Création de la Communauté des chrétiens.
Incendie du Goetheanum (31 décembre).

1923 – À Noël, Steiner prend la tête de la Société anthroposophique universelle.

1924 – Fondation de l'Université libre de science spirituelle.

1925 – Mort de Rudolf Steiner, le 30 mars, à Dornach.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrage sur Rudolf Steiner

Il convient de lire principalement l'ouvrage de Simone Rihouët-Coroze : *Qui était Rudolf Steiner ? Une épopée de l'esprit au XX^e siècle*, Paris, éd. Triades, 1976.

Ouvrages de Rudolf Steiner

(aux éditions Triades, 4 rue de la Grande-Chaumière, 75006 Paris)

Allocutions sur l'eurythmie

L'anthroposophie et le premier Goetheanum

L'anthroposophie et les forces du cœur

Anthroposophie et psychanalyse

L'apocalypse

L'art, sa nature, et sa mission

La chute des esprits des ténèbres

Le cinquième évangile

La communion spirituelle de l'humanité

Connaissance de l'homme et art de l'éducation

Création selon la Bible

Douze harmonies zodiacales

Éducation de l'enfant à la lumière

Entretiens sur les abeilles

L'être humain dans l'ordre social : individu et communauté

Eurythmie de la parole

L'évangile selon Jean

L'évangile de Saint Jean dans ses rapports

L'évangile de Saint Luc

L'évangile de Saint Marc
L'évangile de Saint Matthieu
Les fêtes cardinales
Goethe, père d'une esthétique nouvelle
Les hiérarchies spirituelles et leur reflet
L'histoire de l'art, reflet d'impulsions spirituelles
L'homme dans ses rapports avec les animaux
L'impulsion du Christ et la conscience du moi
Le karma de la profession
Manifestations du karma
Méthode et pratique de l'enseignement
La mort, métamorphose de la vie
Les mystères de l'orient et du christianisme
Nature et destin de l'homme – évolution du monde
La nature humaine – la connaissance de l'homme,
fondement de l'éducation
Orient à la lumière de l'occident
Philosophie, cosmologie et religion dans l'anthroposophie
La philosophie de Thomas d'Aquin
Quatre imaginations cosmiques
Rudolf Steiner et nos morts
La science de l'occulte
Le semainier
Le sens de l'amour
Le sens de la mort
Le sens de la vie
Solstices et équinoxes
Symptômes dans l'histoire
Théosophie
Vers un nouveau style en architecture

Principaux centres anthroposophiques dans le monde

Centre Triades

4, rue de la Grande-Chaumière – 75006 Paris.

Tél. : 43.26.46.76. Le secrétariat fonctionne tous les jours
de 10 h à 12 h et de 14 h à 19 h sauf Lundi

Université Libre de Science Spirituelle

(Cours méthodiques donnés chaque année en allemand et sessions en français) : divers métiers issus de l'enseignement anthroposophique peuvent y être appris : pédagogie pour enfants normaux, dans les écoles du type "Waldorf", eurythmie artistique et pédagogique, pédagogie curative, agriculture, bio-dynamique, formation post-médicale. CH – 4143 DORNACH (Suisse)

Centre des sociétés anthroposophiques dans le monde

Afrique Cape Town, P. O. Box 14 Constantia.

Allemagne D 7, Stuttgart, 1, Uhlandshöhe 10.

Angleterre Londres N. W. 1. 35 Park Road.

Argentine Buenos Aires, Monroe 5658 Opte 2.

Australie Roseville NSW 2069 234 Boundary Str.

Autriche À 1040 Vienne IV, Tilgnerstrasse 3.

Belgique Bruxelles 4 202,1 rue du Noyer.
2520 Edegem-Anvers, Missemburglei 61 bis.

Brésil Sao Paulo, Caixa Postal 2997.

Canada Toronto 7,81 Lawton Blvd.

Danemark 8210 Aarhus V, Klokkerfaldet 16.

Finlande 27 Helsenki, Rönnevägen 11.

Hollande La Haye, Riouwsraat 1.

Inde 11, New Delhi, 43-C, Railway Coloney.

Italie Rome, 00060 Sacrofano.

Mexique Mexico 12 D. F. Lopez Cotilla 727.

Nouvelle-
Zélande Havelock N 27. Mac Hardy Street.

Norvège Oslo 2, Löwenskiolgaten 3 A.

Pérou Lima, Apartado 3757.

Suède 11 425, Stockholm, Radsångatan, 14.

Suisse Bureau Central du Goetheanum,
CH 1143 Dornach. Suisse.

Écoles Rudolf Steiner en France

Libre École Rudolf Steiner

62, rue de Paris, Amblainvilliers 91370 Verrières-le-Buisson
Tél. : (1) 60 11 38 12

École Perceval

5, avenue d'Éprémesnil, 78400 Chatou Tél. : (1) 39 52 16 64

École Rudolf Steiner

Château de la Mhotte, 03210 Saint-Menoux

École Perceval

251, Fbg Croncels, 10000 Troyes Tél. : 25 82 40 44

École Libre Mathias Grünewald

4, rue Herzog, Logelbach-Wintzenheim 68000 Colmar
Tél. : 89 27 13 24

École Saint Michel

67 E, route des Romains, 67200 Strasbourg-Koenigshoffen
Tél. : 88 30 19 70

École Rudolf Steiner

2, Chemin Gøebe, 67000 Strasbourg Tél. : 88 31 55 69

Association Raphaël

5, Chemin de Sanzy, 69230 St Genis Laval Tél. : 78 50 77 45

École du Soleil

St Faust-le-Haut, 64110 Jurançon Tél. : 59 62 56 63

Centre de formation pédagogique Perceval

5, rue Georges Clémenceau, 78400 Chatou Tél. : (1) 39 52 58 19

Fédération des écoles Rudolf Steiner de France

Siège et secrétariat : 62, rue de Paris, 91370 Verrières-le-Buisson

Centres des sociétés anthroposophiques en France

Société anthroposophique en France

Siège : 4, rue de la Grande-Chaumière 75006 Paris.

Tél. : 01 43 26 09 94

Permanence – Bibliothèque : 10 à 15 H. Lundi, mardi, jeudi, vendredi (sauf en période de vacances scolaires)

Fondation Paul Coroze

4, rue de la Grande-Chaumière 75006 PARIS

Activités : donne des bourses d'études – organise pour les jeunes une année d'étude d'orientation et de préformation sur les bases anthroposophiques – aide diverses écoles de formation.

Pédagogie curative

Institut de Pédagogie curative

20, route de Maisons 78400 Chatou

Tél. : 01 30 15 98 98

Centre médico-professionnel Saint Martin

Chemin Doudeauville, 27150 Etrepagny

Tél. : 02 32 27 64 80

Association "Le Béal" (Mouvement Camphill)

675 Chemin du Béal, 26770 Taulignan

Tél. : 04 75 53 61 13

Fondation du Champ de la Croix

Centre de pédagogie curative,

Les Allagouttes 68370 Orbey
(4 maisons) Tél. : 03 89 71 20 83

Centre de Pédagogie curative
“Les Fontenottes”,
5 Place des Fontenottes 89330 St Julien-du-Sault
Tél. : 03 86 63 21 87

Arts

Atelier Rudolf Steiner
2, rue de la Grande-Chaumière, 75006 Paris

L'ÉVEIL

Le Grand Monceau, Agonges, 03210 Souvigny
Tél. : 70 43 96 68

École de Formation pour l'eurythmie

L'EURYTHMIE

1, rue François Laubeuf, 78400 Chatou
Tél. : 01 30 53 47 09

Bio-dynamie

Mouvement de culture bio-dynamique

5 Place de la Gare – 68 000 Colmar
Tél. : 03 89 24 36 41

Syndicat d'agriculture bio-dynamique

5 Place de la Gare – 68 000 Colmar
Tél. : 03 89 24 36 41

Association des Amis de L'Ormoy

L'Ormoy 18330 Saint-Laurent. Organise des stages d'agriculture, d'alimentation, de médecine.

Association pour la gérance de la marque Demeter

7, Rue Édouard Richard, 68000 Colmar

Tél. : 03 89 41 43 95

Médecine

Association de Patients de la Médecine d'orientation

Anthroposophique

Trésorier : M. François DENNY 2a, rue du Muguet 68180

Horbourg-Wihr

Association médicale anthroposophique (pour les médecins)

51 bis, Rue Universelle, 84000 Avignon

Tél. : 04 90 82 31 58

Laboratoire Weleda

9, rue Eugène Jung 68330 Huningue

Tél. : 03 89 69 68 09

Social

I. D. O. Institut pour le développement organisationnel

10, Grande rue 60560 Coye-la-Forêt

Tél. : 44 58 60 82

NEF Nouvelle économie fraternelle

Immeuble Woopa, AV Canuts, 69120 Vaulx en Velin

Tél. : 04 72 69 08 60

Éditions

Éditions du Centre Triades

4, rue de la Grande-Chaumière 75006 Paris
Tél. : 01 43 26 46 76

Éditions anthroposophiques romandes
4, rue de la Grande-Chaumière 75006 Paris
Tél. : 01 43 26 46 76

Les Trois Arches
24, av. des Tilleuls 78400 Chatou

Devenir (Édition de revues et périodiques)
20, rue Bachaumont 91430 Igny

{1} M. Thun : « Indications pratiques résultant des travaux de recherches sur les constellations à l'usage des agriculteurs, maraîchers et jardiniers », in *Lettres aux amis des champs et des jardins, mensuel* (Paris, Triades).

{2} Trad. franç. H Bideau in *l'Enseignement en France et le plan scolaire d'une école Rudolf Steiner* (Paris, Triades, 1974).

{3} Schuré Edouard, 1841-1929. D'abord musicologue et critique d'art, il connut la très grande notoriété lors de la publication des *Grands initiés*, en 1889.

{4} S. Rohouët-Coroze : *Rudolf Steiner, une épopée de l'esprit au XX^e siècle* (Paris, éd. Abrégée, 1976).

{5} Haeckel Ernst, 1839-1919. Naturaliste et philosophe allemand ; partisan du transformisme, il prédit l'existence d'un être intermédiaire entre les grands singes et l'homme, hypothèse confirmée par la découverte du pithécanthrope à Java.

{6} Richter (Johann Paul) dit Jean-Paul (1763-1825), écrivain allemand dont les froids syllogismes sont tempérés par un humour malicieux.

{7} Dühring (Eugen) 1833-1921, philosophe et économiste allemand, disciple de Feuerbach – surtout connu par l'essai dans lequel Engels l'attaqua, *l'Anti-Dühring* (1878).

{8} C.W. Leadbeater est né en 1847 dans le Hampshire en Angleterre. À la suite d'une vision, il se convertit au bouddhisme, puis à la théosophie. Compagnon d'Annie Besant, il altérera par la suite l'esprit originel de la théosophie.

{9} Sinnett, auteur du *Bouddhisme ésotérique* et biographe d'Helena Petrovna Blavatski.

{10} Besant (Annie) 1847-1933. Mal mariée, cette Anglaise milite très tôt pour le contrôle des naissances et l'émancipation féminine. En 1889, elle se convertit à la théosophie et en 1907, est élue présidente de la Société. Elle mourra en 1933.

{11} La Rose au centre de la Croix représente la Sagesse que l'on n'atteint qu'une fois le monde physique sublimé ; l'épreuve de la Croix surmontée, on passe de la matière à l'esprit.

[12](#) Wilhem Liebknecht (1826-1900). Fonda le parti social démocrate allemand. Son fils Karl (1871-1919) dirigea l'insurrection spartakiste, à Berlin, en 1919.